LA REVUE DE PARIS

SEPTEMBRE

J.-L. VAUDOYER	Vénus ou Nini.
ARMAND LANOUX	A quoi jouent les Enfants du Bourreau ? (I)
JACQUES DUMAINE ...	Souvenirs du Quai d'Orsay.
MICHEL ROBIDA	Le Salon Charpentier.
GRÉGOIRE GAFENCO ..	La Conférence de Genève.
LOUIS ET ANTOINETTE DE SAINT-PIERRE	Les Mémoires du Maréchal Soult.
MARÉCHAL SOULT	La Revanche des Arapiles.
JEAN-LOUIS CURTIS ..	L'Échelle de Soie (fin).
ALAIN BOSQUET	René Char et ses Poèmes.
HENRIETTE SOURGEN.	Madame Montessori.
DENISE BOURDET	Images de Paris.
R. LAS VERGNAS	Thèses de Lettres à Paris.
PIERRE AUDIAT	Une Reine et son Fils.

Le Mois à Paris par BÉATRIX BECK, PIERRE FRÉDÉRIX, JEAN MISTLER, PIERRE MICHAUT, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 190 FRS

1955 - 62e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
J.-L. VAUDOYER	Vénus ou Nini	3
ARMAND LANOUX	A quoi jouent les Enfants du Bourreau ? (I)	13
JACQUES DUMAINE	Souvenirs du Quai d'Orsay	32
MICHEL ROBIDA	Le Salon Charpentier	42
GREGOIRE GAFENCO	La Conférence de Genève	61
LOUIS ET ANTOINETTE DE SAINT-PIERRE	Les Mémoires du Maréchal Soult	70
MARÉCHAL SOULT	La Revanche des Arapiles	75
JEAN-LOUIS CURTIS	L'Echelle de Soie (fin)	96
ALAIN BOSQUET	René Char et ses Poèmes	117
HENRIETTE SOURGEN	Madame Montessori	127
DENISE BOURDET	Images de Paris	140
R. LAS VERGNAS	Thèses de Lettres à Paris	149
PIERRE AUDIAT	Une Reine et son Fils	161
Le mois à Paris		172

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

NUITS DE ROME
par **WLADIMIR D'ORMESSON**

LE BOUTURAGE ANIMAL
par **JEAN ROSTAND**

LES PÉTROGLYPHES AFRICAINS
par **MARCEL BRION**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. posteux n° 1.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. posteux n° 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Everisto San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs — **Propriétaires :** Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1955.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

BANQUE DE FRANCE

Le Compte Rendu des opérations de la Banque de France pour l'année 1954 vient d'être présenté à Monsieur le Président de la République.

Rédigé suivant le même plan que ceux qui l'ont précédé, il étudie l'évolution économique et financière de la France ainsi que les opérations de la Banque elle-même. Il constate que l'année 1954 a été favorable, dans son ensemble, tant du point de vue économique que du point de vue purement monétaire : la production a marqué un net progrès, les prix sont demeurés stables et les réserves de la Banque se sont sensiblement renforcées.

En conclusion, le Compte Rendu met l'accent sur les efforts qui doivent se poursuivre pour consolider et accentuer les résultats acquis.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation trimestrielle arrêtée au 30 juin s'élève à 423 milliards, en augmentation de 13 milliards sur celle au 31 mars.

Au Passif, les comptes de dépôts dépassent 396 milliards ; Capital et Réserves apparaissent pour le nouveau montant de 6 milliards.

A l'Actif, le Portefeuille-Effets atteint 286 milliards contre 277 milliards et les Comptes Courants débiteurs se totalisent à 71 milliards contre 65 milliards.

CREDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1863

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

OUVRAGES D'ÉRUDITION — LIVRES RARES

Constitution de bibliothèques — Recherche de tous livres

Catalogue mensuel sur demande

LUCIEN DORBON

156, boulevard Saint-Germain PARIS VI

Maison fondée en 1877

ACHAT DE TOUTES BIBLIOTHÈQUES OU LOTS DE LIVRES

VÉNUS OU NINI,

- LE NU FÉMININ DANS LA PEINTURE EUROPÉENNE -

par JEAN-LOUIS VAUDOYER

Cosa bella mortal passa, e non d'arte.
LÉONARD DE VINCI.

DEPUIS la Renaissance, la primauté du « nu » a été admise par d'innombrables peintres pour rendre sensible le langage des formes humaines : « Un vrai artiste, s'il est forcé d'habiller ses personnages, fera sentir les corps sous les étoffes. Il n'en sera que plus à l'aise pour rendre ce langage des formes de façon plus persuasive, plus personnelle si rien ne s'interpose entre lui et son modèle... » ; et Bernhard Berenson (que nous citons ici) ajoute, se plaçant au point de vue des « valeurs tactiles » : « Ce n'est que sur le vif que nous pouvons saisir ces contractions musculaires, ces tensions, ces relâchements et ces frémissements de la chair dont la répercussion en notre individu nous donne la pleine perception du mouvement. Voilà pourquoi tout art voué à la figure humaine se vouera à l'étude du « nu », et pourquoi cette étude tient la première place dans l'art classique de tous les temps... »

Ces textes ont été inspirés à leur auteur par les « nus » dont Michel-Ange a décoré le plafond de la Sixtine et qui sont presque tous des « nus masculins ». Or, il est évident que la représentation d'un « nu féminin » implique — ses qualités spécifiquement picturales étant

reconnues — la mise en jeu de tout un ordre d'impressions physiques et sentimentales, plus ou moins consciemment éprouvées, auxquelles un peintre ne saurait tout à fait se soustraire. Si ce peintre est dénué de facultés imaginatives, ces impressions le laisseront prosaïquement attaché à la terre et il s'astreindra à rendre le modèle vivant dans sa vérité littérale, sans rectifications ou embellissements. Si, au contraire, il s'agit d'un peintre pour lequel l'imagination, selon le précepte platonicien, est « la Reine du Vrai », ce peintre transfigurera spontanément et librement ce modèle, pour en offrir, et, s'il en est digne, pour en imposer une image d'une vérité inventée, née soit des intuitions du cœur, soit des inspirations de l'esprit, soit, le plus souvent, des impulsions des sens.

Un propos — familièrement tenu par Auguste Renoir — le dernier en date des grands peintres-poètes du corps féminin — définit et résume ces deux conceptions esthétiques, telles qu'elles s'élaborèrent et se développèrent dans la peinture européenne au gré des tempéraments, des écoles et des mœurs : « La femme nue, disait Renoir, sortira de la mer ou de son lit ; elle s'appellera Vénus ou Nini. On n'inventera rien de mieux. »

« Nini » : c'est-à-dire la femme telle qu'elle est, belle ou non, individualisée dans la réalité éphémère de son existence quotidienne, résignée à des imperfections, condamnée à des déformations que, selon les variations du goût, les peintres tantôt éludent, tantôt accusent, quand, compagne soumise ou modèle gagé, « Nini » se montre à eux, préalablement et momentanément déshabillée.

Vénus, par destination, est belle : la Beauté même ! Belle à perpétuité ; belle depuis l'éternité et pour l'éternité. Déesse sans enfance et sans vieillesse, elle est née de la Fable, songe et mensonge, promesse et consolation... Vénus ne se déshabille pas : elle se dévoile ; et ses voiles sont tissés d'air et de rayons. Les Grecs, aux yeux desquels elle s'élança de son berceau marin, firent d'elle, dès qu'elle leur apparut, des images si parfaites, que, depuis lors, celles où, d'âge en âge, l'idéale idole est figurée ne sont que les pâles mirages de ces images-là. Par malheur, pas une peinture grecque n'a survécu ; seules, les exquises figures nues qui, parfois, ornent coupes et vases attiques et quelques fresques étrusques ou gréco-romaines permettent de se faire très approximativement l'idée de ce que put être un « nu féminin » de Polygnote ou de Zeuxis, que leurs contemporains égalaient à Phidias.

Les « Ninis » disparaissent pour la plupart en pleine jeunesse ; mortes, elles tombent en poussière mais prolifèrent dans leur descendance. Vénus, elle, ne meurt jamais. On a peint mainte *Vénus couchée*, mainte *Vénus endormie ;* pas une seule *Vénus défunte*. Cependant, il arrive, de temps à autre, que la capricieuse divinité s'éclipse. Elle plonge ; de sorte que les peintres l'oublient ou la renient, jusqu'au jour où, pour les dominer de nouveau, elle resurgit, dans la toute-puissante perfection de son incorruptible nudité.

Voici environ sept cents ans, les premières « Nini nues » font leur timide entrée dans la peinture européenne (laquelle, alors, ne traite guère que des sujets de sainteté). On leur confie d'emblée un rôle capital : celui d'Eve au Paradis. Que ce soit avant ou après la faute, les naïves débutantes s'en tirent bravement, ni fières, ni honteuses, sans fausses coquetteries et sans fausses pudeurs, exposant en toute franchise leurs petits seins ronds et leurs ventres bombés devant des peintres qui, plus appliqués qu'inspirés, traitent le sujet sans le moindre souci de la couleur locale : l'*Adam et Eve* de Hugo Van Der Goes pourrait s'appeler *Scène de nudisme dans un verger*. Les seuls autres « nus féminins » dont l'Eglise, au moyen âge, tolère la représentation naturaliste, sont les élues et les damnées des *Jugements derniers*. Quant aux « nus » profanes, assez rares, ils se glissent entre les feuillets enluminés des manuscrits ; ici, ce sont, plaisamment déguisées en divinités païennes, de gentilles fillettes tout juste pubères ; là, ce sont des dames de petite vertu, qui, en de libertines maisons de bains, se dévergondent morosement. Enfin, d'autres dames, aux grâces aiguisées, s'ébattent, sur le déclin du moyen âge, dans les piscines de Jérôme Bosch et de Cranach l'Ancien.

Cependant, en Italie, Vénus n'était qu'endormie. Pour la tirer d'un sommeil millénaire, il n'y eut qu'à se réveiller soi-même : les yeux se dessillèrent devant les reliques désensevelies de l'Antiquité. Dès lors, la re-naissance, non seulement de Vénus, mais aussi des divinités de tous rangs de la mythologie grecque, sera, pendant deux siècles, unanimement et passionnément fêtée dans l'Italie entière : aussi bien à Florence et à Rome, par les peintres-dessinateurs — de Pollajuolo à Michel-Ange et de Raphaël à Bronzino — que, à Venise et à Parme, par les peintres coloristes — de Giorgione à Tintoret et du Titien au Corrège. Jaillis à foison, d'immortels chefs-d'œuvre persuaderont vite d'autres peintres, dans une Europe italianisante ou italianisée, de se vouer à leur tour, avec la même foi et le même enthousiasme, à l'exercice du même culte : celui de la Beauté ressuscitée...

Trois œuvres peuvent être proposées comme jalons, pour suivre l'évolution du « nu féminin » en Italie, pendant la Renaissance : la *Vénus* de Botticelli, celle de Giorgione et l'*Antiope* du Corrège. A Florence, Botticelli évoque *Vénus vierge*. Le dessin quintessencié dont l'intransigeante arabesque délimite et pour ainsi dire capture le corps nouveau-né, écarte de celui-ci le désir charnel. Encore soumis aux conventions gothiques de la perspective linéaire, le subtil simulacre féminin, dressé devant un ciel et sur une mer privés d'atmosphère, ne s'offre aux yeux que pour séduire l'esprit. S'il intéresse le sens du toucher, ce n'est que dans la mesure où celui-ci le serait par une figure sculptée, lorsque la main en palpe et caresse la froideur de pierre ou de métal. Botticelli, comme la plupart des peintres du *quattrocento* toscan, fut d'abord orfèvre ; le sang qui coule dans les veines de sa Vénus n'a pas la chaleur du sang humain.

C'est ce sang humain dont la profonde pulsation nourrit et tonifie les beaux membres patriciens de la *Vénus* de Giorgione, étendue, les yeux clos, dans la paix d'un paysage d'âge d'or, où la création et la créature communient. En ce royaume de la poésie pure, « tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté »... Une volupté tenue en respect, chez le spectateur, par la crainte de voir s'ouvrir ces yeux fermés ; nous sommes enclins à le croire : seul le sommeil qui possède la première en date des « Vénus couchées » nous ménage l'aubaine d'une émouvante contemplation.

Giorgione, comme Titien (le génie de celui-ci n'étant qu'une continuation, une dilatation du génie de celui-là) restituent dans sa plénitude à la figure humaine son antique primauté ; ce sont les Grecs de la Renaissance. S'ils soumettent la réalité à leurs rêves, c'est d'elle seule, cependant, que ces rêves sont nés. Cette réalité, ils en donnent l'illusion par l'emploi d'une technique de la peinture à l'huile alors nouvelle et qui implique la conquête — jadis présagée par Masaccio — de la troisième dimension, c'est-à-dire de l'espace et de ses profondeurs. Grâce à cette huile fluide, transparente, comme vivante, la matière se fait lumière et ombre, ciel et eau, chair et sang, pulpe et carnation ; désormais le peintre suggère à son gré le climat, la saison, l'heure, maître de fixer, par le langage matériel des couleurs, des sensations aussi fugitives que celles que le musicien exprime par le langage immatériel des sons. Si, dans le *Concert champêtre*, deux personnages jouent de leurs instruments, n'est-ce pas pour que « l'œil écoute » (selon l'expression de Paul Claudel) une musique que l'oreille guette, mais n'entend point ?

En tant que « moyen d'expression », la totale occupation de la troisième dimension est la grande victoire de la Renaissance ; toutefois, son accomplissement est payé, sur le plan spirituel, d'un renoncement. La devise de Léonard, *l'arte e cosa mentale*, que la Renaissance avait faite sienne, n'a plus, désormais, force de loi. A l'hégémonie de l'intelligence va succéder l'hégémonie de la sensibilité, de la sensation. Une ère nouvelle s'ouvre qui durera, non sans intermittences, jusqu'à nos jours, où nous voyons lui succéder, par réaction, une ère agressivement intellectualisée. De cette hégémonie de la sensation, Corrège, en tant que peintre de la nudité féminine, est le protagoniste. Son irrésistible « charme » est avant tout une insidieuse flatterie des sens. Corrège est moins le peintre de la beauté physique — comme l'étaient, hier, un Vinci, un Raphaël, les grands Vénitiens — que le peintre de l'amour physique. Le tiède halo qui s'exhale de ses figures de femmes est une invitation à la volupté. Stendhal disait des tableaux du Corrège qu'ils « attachent l'œil par une sorte d'instinct ». Léda, Danaé, Io, Antiope, ces belles mortelles qui ont éveillé et exaucé les convoitises d'un dieu, Corrège les offre aux convoitises des hommes, proies à demi pâmées.

Nous avons l'impression de voir, d'entendre la respiration d'Antiope elle-même ; nous la « touchons des yeux », troublés par la pensée du sang

actif qui fait palpiter ce corps jeté sur le sol dans une posture désordonnée par la fatigue amoureuse, et qui, encore haletant, reprend des forces pour de nouveaux combats.

Si, pendant les huit années qu'il a vécues en Italie, le jeune Rubens a parfois copié, pour le profit de son génie, des œuvres des Vénitiens, celles du maître de Parme l'influencèrent certainement aussi. Rubens est le premier en date dans cette longue lignée de « corrégiens » qui compte, entre autres, parmi ses membres Boucher, Fragonard, Prud'hon et Renoir.

Aucune similitude, cependant, entre la facture du Corrège, où tout ce qui est touches et jeux des brosses est soigneusement dissimulé, et la facture intrépide, toute d'élan et d'inspiration, de Rubens. Cependant, lorsque ce prodigieux orchestrateur de l'univers physique consent à imposer le repos à quelqu'une des mille créatures débordantes de vitalité qu'il a mises au monde, ce sont des filles d'Antiope qu'il endort sur les gazons des jardins et sur les coussins des lits. En font foi ces jeunes beautés dénouées et défaites comme de grosses touffes de roses : Ephigène et ses compagnes ; ou la lascive Angélique, sur la peau de laquelle courent des frissons de moire et qui semble transpirer du soleil.

Tandis que, en France, au XVIIe siècle, le « nu féminin » reste, avec Nicolas Poussin, exemplairement classique, un autre grand homme va, au nord de l'Europe, émanciper ce « nu » de la tutelle de l'Antiquité. A Amsterdam, Rembrandt, cédant aux impérieuses sollicitations du sang, fixe sur la toile l'image d'une créature bien-aimée, telle qu'elle s'offre à lui dans l'intimité quotidienne d'une vie conjugale depuis peu inaugurée. « ... La femme nue sortira de son lit... », disait Renoir : ici, c'est surprise entièrement nue dans le lit lui-même que la jeune Saskia (déguisée en *Danaé*) pose devant un époux épris, à l'heure où les ors de l'aube vont dissiper les entêtantes ténèbres de la chambre nuptiale. Il en résultera un étrange tableau ; la sensualité qui s'en exhale trahit des secrets d'alcôve que l'amant n'eût sans doute point divulgués si le peintre n'avait feint de traiter un sujet mythologique : les féeries de lumière qui flattent ce corps et l'assiègent, que peuvent-elles être, sinon la fabuleuse pluie aurifère en laquelle, pour féconder la fille du roi d'Argos, s'est métamorphosé le roi des dieux ?...

Puis vingt années passeront. Saskia est morte. Hendrijke Stoffels, la servante de Rembrandt, est maintenant sa maîtresse ; et la voici posant à son tour, entièrement nue elle aussi, pour un autre grand tableau également à sujet : la *Toilette de Bethsabée*. La très baroque alcôve où le corps de Saskia s'offrait à l'ondée divine a disparu. Plus de décor : une muraille d'ombre. Dans cette œuvre poignante de simplicité et d'humanité, ce qui vient du cœur l'emporte désormais. Pour la vaillante compagne des mauvais jours, Rembrandt éprouve un sentiment fait de gratitude et de compassion. L'objet de son dernier amour est une femme

ni plus ni moins belle que beaucoup d'autres : encore jeune, Hendrijke expose sans paraître s'en soucier des membres prématurément altérés par la servitude des travaux domestiques. Les yeux sont mélancoliques ; les lèvres essaient un sourire qui ne parvient guère à s'esquisser. Une tristesse de part et d'autre acceptée unit une femme usée et un homme vieillissant. Cette acceptation tacite, Rembrandt l'exprime ici par le seul truchement de la lumière ; une lumière atténuée, exténuée, comme souterraine, qui a sa source dans les profondeurs de l'âme ; une lumière fabuleuse, elle aussi.

De pareils tableaux — où un peintre fait figurer nue la femme qu'il aime avec la préoccupation majeure de représenter en sa fidèle ressemblance un corps qui lui est aussi cher qu'un visage — peuvent être considérés comme des portraits. Exempts de tout souci de stylisation, de divinisation, ces portraits-là ne sont pas, dans l'histoire de la peinture, antérieurs, sauf erreur, au XVIIe siècle ; et il semble bien que ce fut Rubens qui, le premier, s'enhardit à ne point dissimuler sous quelque affabulation biblique ou mythologique, l'identité, et, si l'on peut dire, l'état civil d'un modèle publiquement dévoilé : c'est, nommément, *Hélène Fourment*, toute jeune épouse qu'un mari qui a dépassé la cinquantaine exhibe orgueilleusement à tous les yeux, apparue au saut du lit, moite encore de sommeil, et ayant jeté sur ses radieuses épaules une grande peau de bête à laquelle la peau vivante communique sa juvénile chaleur. Tout à l'heure, Hélène la laissera choir dans l'atelier, pour poser l'un des innombrables et merveilleux « nus » que le jubilant Rubens, jusqu'à son dernier jour, improvisera d'après elle en se jouant.

Ainsi une très fraîche, très grasse et très saine petite bourgeoise flamande, âgée de seize printemps, inaugure-t-elle en souveraine, au seuil des temps modernes, un nouveau règne de « Ninis nues ». Il atteindra son apogée plus particulièrement en France, pendant le siècle suivant.

Si, peu avant de quitter ce monde où il ne fit qu'apparaître, Watteau, délaissant les fêtes galantes, veut représenter Vénus sur le mont Ida, l'idée de se référer à l'antiquité ne l'effleurera pas. Comme Rubens à Anvers — ou comme Velasquez et Goya à Madrid — il élira, à Paris, un modèle de sa race : il convoquera une élégante « Nini » (ou « Ninon ») de la nuque aux talons Française, au corps de nacre veiné de sang bleu et dont la mince taille cambrée et les longues jambes agiles conservent encore la délicate empreinte des linges et de la robe dont ces membres ravissants sont, ailleurs, chastement vêtus.

Cette « Ninon » indigène annonce, sans se mêler à elles, les mille et mille fringantes et délurées « Ninis nues » qui envahiront joyeusement le XVIIIe siècle. Les aimables petites femmes s'offrent sans faire de façons aux non moins aimables petits-maîtres. Les voici chez François Boucher, participant autour de la belle maîtresse de la maison, qui tient le premier rôle, à un grand et turbulent tableau-vivant où Amphritite

triomphe dans une mer dont les vagues de satin et de dentelles roulent des colliers de perles désenfilées ; les voici devant Fragonard, s'ébrouant en troupes dans une rivière d'Ile-de-France où Renoir, dans cent cinquante ans, ira surprendre leurs petites-filles ; et les voici enfin, « chemises enlevées », culbutant d'alcôve en alcôve, aussi rondes et roses que les coussins des lits, prêtes et promptes au plaisir ; plaisir d'un jour, d'une nuit, d'une heure, d'un instant... Mais « point de lendemain », car, malgré les colombes et les Cupidons à carquois qui les allégorisent, ces folles enfants de Cythère ne sauraient bien longtemps se faire passer pour ce qu'elles ne sont pas. Elles s'envoleront pour s'évanouir comme duvets dans le vent lorsque, désensevelie à point nommé des cendres pompéiennes, la Vénus éternellle, « belle comme un rêve de pierre », récupérera sa toute-puissance et trônera impérialement dans une cour de beautés uniformément sculpturales, parmi lesquelles une nouvelle venue, la pudique Psyché, fera, en favorite, dans les ateliers davidiens, des débuts remarqués.

Toutefois, ces néo-classiques « ne représentent que du marbre teint de diverses couleurs » : le « premier baiser » que, dans la glaciale composition du baron Gérard, la frigide princesse reçoit d'un Eros pétrifié ne risque pas de la désengourdir... C'est demain, dans le clair de lune bleu d'une nuit déjà romantique, qu'elle s'éveillera, enfin défaillante, sous les lèvres du tendre, caressant, persuasif Prud'hon.

Dès lors, le marbre se fit chair, la divinité se fit femme. De belles « hybridées » (mi-Vénus, mi-Ninis), les unes en l'épanouissement de leur maturité, les autres en leur fraîcheur de fleur près d'éclore, exposèrent leurs attraits dans les harems d'Ingres et de Chassériau, sur les divans de Delacroix et de Corot, dans les boudoirs baudelairiens de Courbet, dans les Arcadies de Puvis de Chavannes, dans les hamacs d'arcs-en-ciel de Renoir, dans les El-Dorados de Gauguin... Sans doute est-ce en France que le corps de la femme — « chef-d'œuvre de la création » — a été représenté avec la plus amoureuse ferveur pendant ce XIXe siècle qui fut pour notre pays ce que le XVe siècle fut pour Florence, le XVIe pour Venise et le XVIIe siècle pour les Flandres. Pourtant, quelque chose est perdu, et, semble-t-il, pour jamais : cet air de famille qui unissait les différents peintres de chacune de ces époques privilégiées et qui faisait de leurs modèles les membres d'une seule et même tribu, cet air de famille n'existe plus : une « odalisque » d'Ingres et une « dormeuse » de Courbet ne sont point du même sang, de la même race ; et l'indéfinissable nostalgie qui imprègne les princesses de Chassériau ne saurait émouvoir, dans leur quiétude animale, les passives enfants auxquelles Renoir ne demande que d'avoir « une peau qui prend bien la lumière ».

Quant aux peintres eux-mêmes, ils sont pour la plupart violemment attaqués ou dédaigneusement ignorés par une caste alors toute-puissante de confrères alors illustres. Dans leurs écoles et leurs académies, ces

fanatiques du passé s'érigent en détenteurs d'une sacro-sainte Tradition qui n'est faite que de stériles routines et de formules fossilisées. Cependant, ces professeurs-jurés prétendaient de très bonne foi avoir pour mission de faire fructifier l'héritage des maîtres, alors que les véritables héritiers de ceux-ci sont justement ces indépendants, ces isolés dont les ouvrages admirables apparaissent aujourd'hui comme les suprêmes témoignages d'une conception de la beauté féminine consacrée par trois siècles de chefs-d'œuvre mais qui, bientôt, va être abandonnée par une phalange intrépide et résolue : les Impressionnistes.

On se représente malaisément, de nos jours, l'explosion d'indignation, de colère, de haine que provoqua l'*Olympia* de Manet lorsque ce « nu » fameux entre tous fut exposé en 1865 au Salon (où, pour le protéger contre les avanies des visiteurs, on dut le flanquer en permanence de deux gardiens de la paix). Peut-être peut-on se faire une idée du caractère séditieux d'une œuvre qui allait orienter la peinture vers une destinée nouvelle, si on la confronte avec une peinture de style typiquement académique comme la *Naissance de Vénus* de Cabanel ou d'autres bons « specimens » de ce qui enchantait, dans les dernières années du Second Empire, le public « bien-pensant ».

Tout, dans le tableau de Manet, était rassemblé — à dessein, selon ses détracteurs — pour scandaliser : « Une vulgarité allant jusqu'à l'indécence, une facture indigente et grossière, enfin la laideur impudique, bestiale d'un modèle ramassé dans la boue... » Que d'insolences, n'est-ce pas ? Ou quelle mystification ! Néanmoins, on doit en convenir : cette petite Olympia, qui, dans sa placide effronterie, nous est désormais familièrement chère, était, lorsqu'elle vint au monde, véritablement laide et le resta le temps qu'il fallut pour qu'on acceptât, approuvât, et, finalement appréciât les vivantes beautés, nouvelles et particulières, d'une esthétique qui trouvait sa base non plus dans une interprétation exhaustive du corps féminin, mais dans une soumission intégrale au réel, à l'individuel ; à tout ce qui caractérise matériellement un être et le situe dans son époque, dans son cadre, dans son milieu social. A cet égard, ce « nu » de Manet, comme ceux de Degas et de Toulouse-Lautrec, œuvres d'art exemplaires, possèdent, subsidiairement, une valeur de document. Leurs auteurs — et d'autres avec ou après eux — sont, comme les romanciers naturalistes, leurs contemporains, des « peintres de mœurs » : les mœurs d'une époque déterminée, surprise et fixée dans sa « modernité ». Voici le modèle dans sa « vraie vérité » ; ses formes pourront être dégradées, sa chair mortifiée, ses postures avilissantes, il sera finalement transfiguré par « l'habit de clarté » dont les féeriques pinceaux impressionnistes l'auront revêtu.

Lorsque, en 1896, les soixante-cinq toiles impressionnistes du legs Caillebotte furent accrochées autour d'une *Olympia* triomphante dans une petite salle du musée du Luxembourg, on compara cette victoire,

conclusion de vingt années de luttes sans merci, à la prise de la Bastille. Il s'agissait en effet de la chute d'un « ancien régime » ; et de même que l'on a pu dater de la Grande Révolution le début d'une « accélération de l'Histoire » qui n'a pas cessé de précipiter son cours, de même peut-on dater de la révolution impressionniste une accélération de l'Histoire de la Peinture dont rien ne laisse prévoir qu'elle soit sur le point de s'essouffler.

Désormais, toute liberté, toute licence est permise aux peintres. Pendant le bref laps de temps qui sépare l'*Olympia* de Manet du *Nu couché à la mandoliniste* de Picasso, on assiste à plus de changements dans l'art contemporain qu'il s'en était produit pendant les quatre siècles qui séparent cette *Olympia* de la *Vénus couchée* de Giorgione. A « l'originalité collective » qui, selon Baudelaire, est la marque des grandes écoles du passé, se substituent les originalités individuelles. Bien des noms pourraient être valablement cités parmi ceux des artistes de tous pays qui constituent cette « Ecole de Paris », si riche de promesses dont beaucoup furent tenues, mais qui mériterait de s'appeler « Ecole de Babel », tant y furent grandes et profondes la confusion des langages, la diversité des doctrines et la bigarrure des styles. Parmi les « nus féminins » peints avant 1940 et dus à nombre d'artistes dont il n'est pas défendu de supposer que la postérité ratifiera les jugements favorables portés sur eux par leurs contemporains, il est troublant de constater que, hormis ceux de Renoir et de Pierre Bonnard, qui fêtent dans l'amour et dans la joie le corps de la femme, presque tous les « nus » peints depuis environ cinquante ans par des artistes considérés comme « d'avant-garde » sont non seulement purgés de toute vénusté, mais dégagent une impression plus ou moins frappante de disgrâce physique. Elle ne permet guère au contemplateur d'échapper à un sentiment de tristesse, de compassion qui, bientôt, décourage les yeux, dépite l'esprit et appesantit le cœur.

D'où provient, chez tant de peintres d'à présent, ce penchant à une altération plus ou moins dénigrante des formes de nos compagnes ? La misogynie de certains d'entre eux — qui comptent parmi les plus prisés et les plus imités — est-elle une explication ? Cette misogynie est flagrante chez un Degas ; et l'on sait que Cézanne éprouvait une timidité paralysante à l'idée de faire poser nu un modèle féminin : les figures — restées au stade du schéma — des *Grandes Baigneuses* ont pour références des études faites d'après les jeunes soldats de la garnison d'Aix, observés par Cézanne aux bains froids. D'autre part, les cruelles difformités physiques d'un Toulouse-Lautrec, les troubles mentaux d'un Van Gogh, d'un Modigliani, ne prédisposaient ni celui-là ni ceux-ci à l'équanimité d'un Renoir, à l'optimisme d'un Corot ou d'un Courbet. Toutefois, cette « délectation morose » est trop généralisée pour dépendre, à son origine, de cas particuliers. Son caractère de fatalité ne peut-il être attribué aux cataclysmes, catastrophes et fléaux divers qui accablent, en

notre siècle plus qu'en aucun autre, la race humaine : guerres universelles, révolutions mondiales, convulsions sociales, civilisations menacées, exterminations par le fer et par le feu de populations entières asservies par des despotes monstrueux ou décimées par les déchaînements scientifiques des forces plus monstrueuses encore de la nature ? La perspective de disparaître par la déflagration de quelques bombes atomiques capables d'anéantir d'une seconde à l'autre des villes entières et leurs millions d'habitants est peu faite pour enhardir les peintres à inviter de belles divinités nues à quitter leurs Olympes et leurs Cythères pour une planète condamnée. Jadis, l'artiste célébrait, honorait le corps féminin en le respectant ; la pensée de l'offenser par des déformations systématiques lui eût paru impie, sacrilège. Aujourd'hui, contraint de vivre dans un univers maudit, le malheureux artiste tantôt bafoue, outrage la création et la créature, tantôt nie l'existence du monde extérieur et se délecte cérébralement d'un art rigoureusement abstrait, non moins conventionnel, dans son dogmatisme, que l'art académique, et d'une indigente inhumanité.

JEAN-LOUIS VAUDOYER,
de l'Académie française.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES LONGUES ANNEES

roman par Yoichi NAKAGAWA *(Denoël)*

On songe en lisant ce livre à la célèbre thèse de Denis de Rougemont, reprise plus tard par Sartre, et qui fait de l'amour non une affection constitutive de l'esprit humain, mais une invention, éphémère comme lui, de l'Occident chrétien. Thèse à laquelle *les Longues Années*, best-seller du roman japonais d'aujourd'hui, apportent un démenti flagrant. Cette histoire, éternelle et vraie comme l'amour, est sœur d'une *Princesse de Clèves*, d'un *Adolphe*, d'un *Dominique*. Les héros lisent *Anna Karénine* et *Madame Bovary* et pourtant, pas un de leurs gestes qui ne s'inspire des traditions ancestrales, d'un Japon sentimental et débonnaire qui semble bien loin de l'Empire industriel et guerrier que nous avons connu. Le héros aime une femme mariée, de sept années plus âgée que lui. Ils se rencontreront cinq fois, en vingt ans, ils ne seront jamais l'un à l'autre, et ils auront eu cependant la certitude qu'un lien plus fort que la mort avait réuni leurs deux vies. Lorsqu'elle sera disparue, le héros pourra se dire qu'au cours de son existence d'homme son activité a été nulle et sa destinée un échec complet. « Cependant, il y a un fait que je peux affirmer en toute sincérité, je l'ai aimée d'un amour profond, constant — vouant à cet amour tout mon être, y mettant tout mon cœur, y consacrant toutes mes pensées, au détriment de tout le reste. Je l'ai aimée d'un amour sans trêve. Toutes mes privations et toute ma solitude m'avaient paru sans importance, du moment que c'était pour elle que je les endurais. »

Ainsi, cette voix d'Extrême-Orient rejoint-elle le cantique que d'âge en âge adressent à celles qu'ils aiment les poètes d'Europe, et l'on pourrait prendre pour devise des *Longues Années* la phrase fameuse, gravée voici quatre cents ans sur la Porte d'Avignon : « Ici Pétraque conçut pour Laure le sublime amour qui les fit immortels. »

PIERRE DE BOISDEFFRE.

(Suite de la chronique bibliographique page 31 .)

A QUOI JOUENT LES ENFANTS DU BOURREAU ?

par Armand Lanoux

A Jacques Prévert.

« La mort n'entraîne l'aventure qu'autant qu'elle sait emprunter au fantastique social ses oripeaux romanesques. »

Pierre MacOrlan.

Les ombres de Lacenaire, d'Avinain et de Troppmann circulent encore dans la nuit des villes comme des larves avides. Elles seront les introductrices de cette histoire dont l'authenticité est entière et qui semble pourtant composée pour apprendre aux jeunes générations, entre autres leçons, qu'il est plus facile de découper son prochain en un nombre indéfini de morceaux que de les disperser discrètement.

Tout ceci s'est passé réellement à une « belle » époque. Les vélocipèdes, toujours en bois, mais montés sur bandages pleins, commençaient à circuler. Rouher aux Tuileries et Jules Vallès à Sainte-Pélagie, l'ordre régnait. M. de Bismarck, ses deux dogues en laisse, se promenait quelque

part en Prusse en songeant à l'Allemagne. La cour de Napoléon III, bien que le visage de l'Impératrice eût commencé à s'allonger comme une figure de cire exposée à la chaleur, restait la plus brillante d'Europe. Aucun Sacré-Cœur ne couronnait la Butte et M. Eiffel se demandait comment éterniser son nom.

En cette fin d'année 1868, une société se rendait au désastre comme à un bal travesti, sur un air du singulier médium Offenbach, tandis que les grisettes de Murger se métamorphosaient en cocottes et les lions romantiques en cocodès fleuris, aux favoris taillés comme des nageoires. Mais carnets de bal, serpentins, bristols, éventails et cotillons dissimulaient de leur vain éclat le crime qui végétait dans les « tapis-francs » chers à Eugène Sue.

Et c'est au cours de cette heureuse année qu'un officier de police de trente ans fut amené à s'intéresser à divers débris recueillis dans la Seine, le canal Saint-Martin et les égouts de la rive gauche. On chercherait en vain dans les gazettes du temps le récit détaillé de cette aventure. Quelques lignes par-ci, par-là, voilà tout. Certes, l'exploitation journalistique du « grand crime » n'était pas encore inventée, mais ceci ne suffit pas à expliquer ce silence, définitivement aggravé car les archives de police furent brûlées lors des incendies de mai 1871, et nous ne saurions rien de cette tragédie aux accents de mélo si l'un des acteurs n'avait laissé ses mémoires. Certes, le commissaire Gustave Macé n'a pas tout dit[1]*, mais ses écrits demeurent la seule source où l'on puisse chercher les éléments de ce drame exemplaire de mouchards et de roussins.*

Le ton que prend le récit peut paraître insolite, puisqu'il s'agit, très précisément, d'histoire. En effet, c'est l'accent même du feuilleton, de Sue à Gaboriau. L'assassin y paraît plus noir que nature, le commissaire, plus rose et plus inexpérimenté, et la fille qui chante plus insouciante que Jenny l'Ouvrière. Nous sommes aux antipodes de l'exposé impartial des faits. Mais peut-être les raisons de ce choix s'éclaireront-elles à mesure que ce film noir va se dérouler. En effet, née de la nuit de Paris, l'affaire Voirbo se nourrit, plus que de la chronique ou de l'histoire scientifique, des ombres d'une cité où les lampadaires à gaz et les quinquets à huile distribuaient de chiches papillons reflétés par les vaguelettes de la Seine, où traînaient des passants dangereux couronnés de cylindres brillants.

Presque rien n'a changé des lieux où le sang a jailli. Les immeubles plâtreux guignent toujours les rues de leurs fenêtres borgnes. L'ombre est plus épaisse dans les corridors. C'est tout.

1. Commissaire Macé, *Mémoires*.

I

L'HOMME AU CHAPEAU DE SOIE.

Les caboulots s'endormaient à regret. Le froid commençait à pincer : le thermomètre du Pont-Neuf marquait trois degrés au-dessous de zéro. Par moments, claquaient les pas d'un noctambule ou la cavalcade d'une troupe d'étudiants et de filles qui descendaient en braillant vers le « Gros Nœud Marin ». Une à une, les lampes des immeubles s'aveuglaient. Et comme aucune étoile ne trouait la serge du ciel, la nuit coulait entre les maisons, noyant jusqu'au halo des réverbères.

Au carrefour de Buci, deux agents s'entretenaient de la Noël qui venait, du tableau d'avancement et de la médaille. Ces chiens de garde occupaient une position stratégique dans un fouillis de ruelles cornues. Sur la place pavée de grès se croisaient les étroites voies aux noms de Saint-André-des-Arts, de l'Ancienne-Comédie, de Grégoire-de-Tours et de Buci, Mazarine et Dauphine, mais c'est vers le fleuve que les factionnaires se tournaient instinctivement.

— L'était à cran, Crinsip, dit le plus jeune, engoncé dans sa capote.

Ce Champenois nommé Champly débutait et son compagnon lui enseignait la pratique du métier. Le chevronné s'appelait Ringué. Il tirailla sa moustache :

— A cran ! A cran ! Y a de quoi être à cran !

Ces factionnaires de l'ordre impérial faisaient allusion au fait divers sournois qui leur valait cette veille supplémentaire. Depuis quelques semaines, des cambrioleurs éventraient les boutiques du quartier. Le premier constat remontait à novembre : les contrevents d'une bijouterie de la rue Christine avaient été mis en pièces. Cela n'aurait rien présenté de particulièrement anormal, si les voisins avaient au moins entendu quelque chose. Que diable, on ne brise pas des planches de chêne comme on taille le feutre ! Or, personne n'avait été réveillé !

Les voleurs ayant récidivé, le guet fut renforcé. Le jeune commissaire de l'Odéon, Gustave Macé, et le brigadier Crinsip multiplièrent les patrouilles. La surveillance se resserra, de Saint-Sulpice à la Seine. Peine perdue ! Les malfaiteurs continuaient à glisser dans les ruelles et les passages poisseux. Au début de décembre, ils réussirent trois cambriolages successifs. Comme avait dit Macé : « Ces salauds-là se servent de marteaux muets ! »

La nuit s'écoulait, au ralenti. Rien d'anormal ne s'était produit quand sonnèrent deux heures, d'abord à Notre-Dame, puis, aussitôt après et comme sur leur tête, à Saint-Sulpice. Pour lutter contre le froid, Ringué, l'aîné, se mit à sauter d'un pied sur l'autre en se frappant les épaules, croisant et décroisant les bras.

— Attention ! chuchota le jeune.

Ringué s'immobilisa, bras ouverts. Il entendit un pas sautillant, mais

l'écho était si déconcertant que l'agent ne pouvait dire d'où il venait. Marteaux muets. Marteaux muets... Enfin, un homme surgit de la rue Mazarine au moment où ils ne l'attendaient plus. Champly fit un mouvement, mais la main de l'ancien se crispa sur la sienne. Le promeneur s'arrêta, méfiant. La lumière d'un réverbère dessinait durement sa forme et la doublait sur le trottoir d'une ombre de suie. Le chapeau condensait les reflets : un haut de forme flambant neuf, dont les moires bougeaient quand l'homme tournait la tête. Une sorte de pèlerine escamotait ses épaules et masquait à demi un paquet qui tirait le corps vers la droite. Quand le passant fut à dix pas des hommes en faction, Ringué distingua une barbe qui dévorait le bas du visage. Le noctambule allait plonger dans la gueule de la rue Grégoire-de-Tours quand l'ancien cria :

— Hep ! vous ! Arrêtez ! Arrêtez ! Où allez-vous ?

L'homme fit un bond. Ses yeux brillèrent comme ceux d'une bête surprise par une lanterne. Il s'immobilisa, fixant la tache de nuit où étaient embusqués les gardiens.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Approchez ! Vous avez des papiers ?

— C'est-à-dire que...

— Allez ! Suivez-nous !

Le bonhomme se secoua, puis il dit d'une voix feutrée et comme venant de loin :

— Où m'emmenez-vous, messieurs ?

— Place Saint-Sulpice. Nous en avons pour deux minutes.

— Alors, nous allons passer par la rue Princesse, s'il vous plaît. L'un de vous montera prévenir ma fiancée. Elle doit s'inquiéter. Je viens de Langres. On craint donc une émeute ?

Ringué se gratta le front. Il n'aimait pas ce mot.

— Qu'est-ce que vous avez sur l'épaule ?

— Une couverture que ma tante Lise m'a donnée. Il fait un froid de canard dans le train. On réserve les bouillottes aux grosses légumes des premières !

— Et qu'est-ce que vous transportez ?

— Deux jambons. Pour la Noël. Tenez, tâtez-moi ça.

Un peu d'essoufflement altérait encore les chutes des phrases. De près, le personnage paraissait « convenable ». Il posa son ballot sur le bord du trottoir, porta les mains à ses reins et se redressa difficilement. Ringué palpa les colis, dans le noir.

— Et puis, reniflez-moi ça ! fit le voyageur. Je parie un napoléon que vous n'en avez jamais senti de pareils !

Champly tira le sac sous le réverbère qui éclaira une étiquette : « Compagnie du Chemin de fer de l'Est. Expédition : Langres. Destination : Paris. » Le colis contenait encore du miel, du beurre fondu, des berlingots et des pains d'épices... Le bourgeois se mit à parler, volubile :

— Oh ! ne vous gênez pas, messieurs. Je connais le métier. Je suis du service de Chamboron, le directeur des...

— Ça va ! coupa Ringué, qui avait compris. Rentrez chez vous.

L'homme resta une seconde immobile. Il toussota. Puis il toucha son chapeau. Champly, s'alignant sur la décision de l'aîné, poussa l'obligeance jusqu'à aider le passant à croiser sa couverture sur la poitrine, et il le regarda partir. La solitude et le froid retombèrent d'un coup. La rumeur des fiacres sur le boulevard Saint-Germain redevint perceptible et des chiens aboyèrent dans des cours.

— Il est de la police ? demanda le jeune.

— Je t'en foutrai, de la police ! Un indicateur ! Un mouchard, quoi ! Le service de Chamboron, tu comprends ? La police, c'est nous ! Eux, ce sont les bourriques !

— Ah, fit Champly, perplexe.

La relève eut lieu à trois heures : ils firent leur compte rendu à Crinsip et allèrent se coucher. Leurs successeurs ne furent dérangés que par quelques braillards et une fille soûle qui relevait ses jupes en criant : « Regarde Badinguet ! » Cette nuit-là aussi, les « briseurs de portes » chômèrent. C'est pourquoi, quand le commissaire du quartier de l'Odéon rechercherait, un peu plus tard, ce qui avait pu se produire d'anormal du lundi 21 décembre au mardi 22 décembre 1868, il ne retrouverait que ce rapport insignifiant du brigadier de service :

Police municipale. VIe arrondissement. Quartier de la Monnaie. A. Poste Christine :

Surveillance générale de minuit à sept heures. Aucun vol à signaler. Arrestation de deux vagabonds dans les latrines de la berge du quai des Grands-Augustins. Déclaré contravention à trois élèves en pharmacie pour scandale et voies de fait envers une fille insoumise et deux filles publiques.

Au violon (sic), *une femme ramassée ivre-morte dans la rue Dauphine.*

Rien de particulier à signaler[1].

II

Le puits de la Princesse.

Lampon, le marchand de bouillon de la rue Princesse, descendit du comptoir qui luisait doucement dans le « bouchon » et, en savates, glissa sur le carrelage. Il appuya ses mains sur la table du client mécontent et gronda :

1. Cf. Gustave Macé : *Mon premier crime.*

— Pas bonne, mon eau ! Enfin, m'sieur Frédéric, je la connais ! L'eau de la Princesse ! L'eau d'un puits qu'a toujours été si fameuse qu'on venait m'en chercher depuis la Maubert !

— Oui. Mais ils ne reviennent plus ! Goûtez !

Lampon fronça le nez et saisit le verre. Il le regarda par transparence, mais le jour était si pâteux, les vitres si sales, le récipient si douteux, et le liquide lui-même si gris, qu'il était impossible de distinguer jusqu'où il montait ! Il but, resta une seconde immobile, et s'ébroua comme un barbet qui sort de la rivière.

— C'est foutrement mauvais ! Je ne me rendais pas compte, moi ! J'en bois jamais !

— L'eau, c'est toujours plein de grenouilles, affirma Cyprien, allumeur de réverbères et plaisantin.

L'innocente saillie fit rire les buveurs de beaujolais du « bouillon » de la rue Princesse. Ils étaient au-dessus de telles mésaventures ! Le patron consulta son oignon à fleurs peintes, revint au comptoir, prit un rat de cave et sortit dans le couloir. La pénombre du corridor, encore épaissie par le brouillard, suintait des murs. Il poussa une porte. Un peu de jour se déversa. Il heurta la vitre de la loge.

— Dites donc, la mère Michel ! ça ne va plus, c't'histoire ! Mes clients se plaignent de l'eau du puits, et...

— Qu'est-ce que vous maroulez ?

La concierge était grise des pieds à la tête et, dans le visage chiffonné, les yeux jaunes brillaient trop. Lampon répéta, en hurlant. Cette fois, elle entendit et répondit :

— Les locataires aussi, se plaignent ! Ah ! On n'en sort plus ! C'est forcé. Le propriétaire qu'on ne le voit jamais et des tas de « propariens » ! Ils m'ont pris mon chat, m'sieur Lampon ! Mon « Blanc-Blanc Tout-Noir » qui faisait les petites pattes...

Impossible de tirer de la mère Michel [1] quelque chose qui ne concernât point l'animal vicieux qu'elle nommait « Blanc-Blanc Tout-Noir », et qui, présent au bataillon, passait le plus clair de son temps à surveiller la cuisine du restaurant !

— Vieille cloche ! grogna Lampon. Y a longtemps que j'aurais dû en faire du sauté de lapin, de ton greffier !

Le cabaretier passa dans la cour, carré de terre entre des immeubles accotés de guingois, gagna le puits, s'appuya contre la margelle, fixa son rat de cave à une ficelle, l'alluma, et le descendit. Le lumignon à huit mètres environ, il arrêta de dérouler la ficelle. Lorsque la flamme eut fini de trembler, la surface noire qui la reflétait lui parut déformée par

1 Ce n'est pas cette mère Michel-là qui avait inspiré à un compositeur populaire l'une des plus tenaces chansons du folklore. La chanson au contraire avait suggéré le sobriquet. D'ailleurs, chacun des villages qui composaient le Paris impérial possédait une ou plusieurs mères Michel, qui se ressemblaient comme une chaisière à une chaisière.

une enflure. Il attacha le lien à la poulie, se gratta la tête, puis chercha un harpon. Enfin, avec les manières gracieuses d'un rentier qui vient de ferrer un brochet de douze livres, il amena un paquet sur la margelle et le fit choir sur le sol, où il dégorgea une flaque nauséabonde. Il le reprit à l'aide du croc et descendit dans sa cave.

Là, un peu déconcerté par l'odeur de la vinasse, il alluma une lanterne et s'acharna sur l'épave. Il dut chercher un couteau : l'enveloppe résistait. L'étoffe déchirée, il resta quelques secondes sans comprendre. Puis le gargotier recula, les yeux exorbités. Heurtant du talon un fagot, il s'écroula dans un fracas de verre brisé. Il réussit enfin à se dresser. Soufflant comme un bœuf, il gagna l'escalier. Son ombre le suivait difficilement, se pliant sur les parois, le sol battu et le plafond.

Il courut à la porte de l'immeuble et déboucha dans la rue Princesse. Le sale brouillard promenait entre les maisons son troupeau de fantômes. Une silhouette d'agent émergea. Lampon s'étrangla :

— Ringué ! Ringué !

Sa voix était maintenant extraordinairement grave, une voix de basson naturelle, qu'il n'employait presque jamais car elle lui râclait la gorge. Le brigadier s'approcha :

— Qu'est-ce que vous avez, Lampon ? Vous êtes malade, mon vieux ?

— J'ai... J'ai une jambe dans ma cave ! *Moi aussi !*

Ils rentrèrent dans le « bouchon » presque désert. Lampon saisit une bouteille de marc. Le goulot cognait si fort contre le verre que Ringué dut lui prendre le flacon des mains et verser. Cyprien, l'allumeur de réverbères, sortit, brandissant sa canne de fer.

Tandis que Ringué et le cabaretier descendaient à la cave, un papillon flambait à l'angle de la rue Princesse et de la rue du Four. Cinq minutes après, clignotait celui du carrefour Buci. Dans quarante minutes, toutes les lampes de la ville seraient allumées. Dans quarante minutes, le porteur de lance aurait annoncé au quartier quelle décourageante découverte Lampon venait de faire dans le Puits de la Princesse.

Se hâtant dans le brouillard, vers le commissariat, Ringué ruminait. La vie devenait impossible ! L'émotion soulevée par l'audace des briseurs de portes se fondait maintenant dans cette horreur insidieuse. Des enfants de chœur, ces cambrioleurs, à côté de l'invisible boucher ! Un employé municipal avait inauguré la série en découvrant un fémur humain dans un égout de la rue Jacob, au début de janvier. Le médecin légiste Tardieu avait pu affirmer que, une dizaine de jours plus tôt, cet os se trouvait à sa place, dans la carcasse d'un citoyen qui avait subi un sort épouvantable. Depuis, les commissaires de Notre-Dame, Saint-Germain-des-Prés, Invalides, Grenelle, Bercy, la Porte Saint-Martin et jusqu'au Pont-de-Flandre, ne cessaient d'envoyer à la Morgue des débris repêchés dans la Seine et le canal Saint-Martin ! On en était à la douzaine ! La légende brodait déjà ses festons sur cette trame. Un maniaque. Un vam-

pire. Un sanglant ivrogne. Les journaux ne parlaient presque pas de l'affaire et leur demi-silence ajoutait encore au malaise.

Une seule déposition apportait quelque chose de précis : le patron d'un lavoir du quai Valmy, auprès duquel on venait de repêcher d'indicibles charognes, se souvenait d'avoir vu, le 20 décembre, à onze heures du soir, un individu de courte taille, portant haut de forme, jeter des morceaux de viande dans le canal. Il les tirait nonchalamment d'un panier. L'homme du lavoir l'avait interpellé et l'autre avait répondu : « C'est demain dimanche, j'amorce... » Puis les ombres des berges avaient digéré le pêcheur au chapeau lustré.

Place Saint-Sulpice, l'église perdait dans le ciel bas ses tours inégales et le vent roulait des papillottes au ras des pavés. Ringué prit le pas de gymnastique jusqu'au commissariat où il entra, tout essoufflé. Champly se leva pour le saluer.

— Il y a du nouveau dans l'affaire des briseurs de portes, dit le jeune : un passant a entendu parler anglais à l'heure de l'attaque de la rue de l'Éperon. On interpelle tous les « rosbifs » du quartier !

L'aîné serait bien resté, à expliquer au petit que son histoire d'Angliches n'était que de la roupie de sansonnet à côté de celle qu'il apportait, mais il s'arracha à la douceur du feu et arpenta le couloir qui menait au bureau du commissaire.

Un quart d'heure plus tard, Gustave Macé, son « chien » Leroy, Lampon, encore mal remis de ses émotions, Ringué et Champly pénétraient dans la loge de la rue Princesse. La vieille concierge ouvrait sur ses visiteurs des yeux de chouette éblouie.

— Vous savez ce que votre locataire a retiré du puits ? commença le policier.

— Ah ! j'étais sûre qu'on le retrouverait ! Mon Blanc-Blanc Tout-Noir !

— C'est son chat, expliqua le marchand de soupe, de sa voix de fillette.

Le commissaire caressait sa moustache, partagé entre l'irritation et l'envie de rire. Il venait de constater que la pipelette possédait également une tortue, un autre matou, un roquet et une paire de perruches. Ce bestiaire dégageait une odeur sauvage.

— Voyons, madame, comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Modeste. Modeste Xoru[1] ! Lingère. Dans le fin. Ah, j'en ai eu des clientes. Pas des crevées comme la peau du quatrième ! C'est elle qui a fait le coup avant de partir ! Elle a noyé mon chat !

La lampe à huile qui brûlait à doux dans sa suspension éclairait l'officier de police. La vareuse à double rangée de boutons mettait en valeur sa taille pincée. Un képi de drap bleu, garni de galons et de feuilles de

1. Ce nom et ce prénom, en dépit de leur invraisemblance, sont authentiques.

chêne, semblable à celui qu'avait rendu célèbre l'armée d'Afrique, coiffait de travers sa tête ronde. Ses yeux tabac clair gardaient des reflets d'enfance. Le dessin aquilin du nez corrigeait ce que les ailes dénonçaient de sensualité, et le menton pointait, orgueilleux. Il essaya de reprendre l'entretien, mais quand il s'aperçut que Modeste Xoru mettait ses animaux au courant des événements au lieu de l'écouter, il renonça !

— Vous la prenez dans un mauvais jour, expliqua l'agent Champly en rougissant. Je la connais bien. C'est ma payse, une Champenoise.

— Alors, restez avec elle, mon petit. Essayez de la cuisiner.

Macé ouvrit la porte. L'odeur de chien mouillé de la loge refoulait les relents de la gargote.

— Hé bien, je ne voudrais pas demeurer là ! Avec une pareille sourde, ça ne doit guère être facile d'obtenir le cordon !

— Pardon, monsieur, fit Lampon. Il n'y a pas de cordon ! Venez voir l'entrée. On n'a pas besoin de déranger la concierge... On pèse sur cette fleur de bois et... Voyez !

— Qui connaît ce dispositif ?

— Tous les locataires. Et les amis des locataires. Les fournisseurs.

— On entre donc comme dans un moulin, ici ! Allons voir votre cave !

Derrière le cabaretier, la troupe descendit dans un piétinement de chaussures militaires. Une nature morte saugrenue jaillit aux yeux des visiteurs : un baril, un cageot, des bouteilles, des outils... Et, sur le baril, encore à demi enveloppée dans sa ganse, la jambe, coupée comme un abat de volaille, la jambe anonyme se détacha. L'agent arracha la bougie de la main du restaurateur. Le policier se courba et examina l'emballage. Puis il retira le bas qui enveloppait la cheville.

— Envoyez chercher deux médecins... Maintenant, au puits !

Ils piétinèrent dans l'escalier, le couloir et la cour, puis se penchèrent sur la margelle. Ils descendirent une lanterne d'égoutier. Aucun doute, un autre paquet flottait. Ce ne fut que lorsque le cabaretier eut rapporté une bassine de cuivre, attachée par des ficelles, qu'ils réussirent enfin à remonter le second débris. A l'écœurement que l'enquêteur avait ressenti en examinant la jambe sectionnée, une vive excitation succédait. La chance semblait tourner. L'assassin, qui n'avait jusqu'alors rien laissé traîner derrière lui, avait, cette fois, commis un certain nombre de fautes.

L'emballage même fournissait des indications. Un nœud en rosette fermait un sac de percaline. Cette enveloppe cachait une ganse de drap ourlé, qui devait être un morceau de pantalon. Et un bas complétait l'immonde paquet. Une marque de fil rouge s'y lisait :

+ B +

Les médecins discutaient âprement. Enfin, ils s'accordèrent : en dépit du séjour dans le puits, il leur était possible de préciser que les deux

membres avaient appartenu à une même personne. L'absence presque totale de poils sur les mollets les incitait à penser qu'il s'agissait d'une femme. Le décès devait remonter environ à un mois.

Macé fit porter à la Morgue les deux paquets.

— Vous allez bien boire un coup, proposa Lampon, mieux à son aise depuis que les jambes avaient quitté son domicile.

Le cabaretier trinqua avec ses invités, mais s'étrangla quand un farceur commanda :

— Lampon, un bouillon ! Sans os !

Il chercha celui qui venait de se payer sa tête et vit Cyprien, l'allumeur de réverbères. Le gazier avait terminé sa tournée. Il titubait légèrement et s'agitait, avec les gestes amples des prophètes de l'alcool. La bonne servait maintenant sans arrêt des absinthes dont la couleur trouble semblait quitter les verres pour se fondre dans l'air. Les clercs et les vendeurs de chapelets, désemparés, cherchaient en vain leur rond de serviette. La première conséquence de l'incident était la transformation de leur gargote en un bouge où des inconnus sortis de l'ombre des cours, des ruelles et des portes cochères, tous marqués à la face de la pâleur des noctambules, tutoyaient le patron sans vergogne.

— Hé ben, Champly, dit Ringué au collègue qui venait de les rejoindre, t'es dans la lune, mon p'tit gars ?

Champly se secoua, tourna sa figure de premier communiant poussé en graine, eut un rire gêné et murmura :

— Je viens d'avoir une idée, une drôle d'idée ! Vous vous rappelez ? Le gaillard aux jambons, au carrefour de Buci, avant Noël ?

— Parle moins fort. Le bonhomme qui sortait de la rue Mazarine ! Avec un chapeau neuf !

— C'est ça ! Vous vous souvenez de la date ? Cela devait être... Attendrez ! Le 20, ou le 21... Si les jambons... n'avaient pas été... des jambons ? Des jambons de cochon ?

Ringué coula un regard inquiet vers le commissaire Macé. Mais leur chef ne s'intéressait pas à eux.

— Champly, dit-il, laisse tomber ! Ça pourrait barder pour notre matricule ! Je ne l'ai pas signalé au rapport !

C'est alors que le commissaire se tourna d'un bloc. Ringué toussota, gêné. Son supérieur avait le regard fixe. L'agent chercha ce qui captait si visiblement son attention et vit une fille, toute jeunette, vêtue avec l'élégance de ces demoiselles du Quartier Latin qui semblaient prendre aux étudiants un peu de leur vernis, au caf'conc' le reflet de ses quinquets et à la biche du boulevard sa vénusté. Ringué détailla la vareuse à revers, le chapeau cabriolet noué sous le menton, et les paniers d'écossais que couronnaient sur la croupe les boucles d'un nœud papillon et il pensa : « Où ai-je donc vu cette particulière ? » Puis, il se produisit un fait déconcertant pour un sergent de ville : son commissaire, qui avait ouvert

la bouche en voyant la nouvelle venue, se détournait précipitamment, enfonçait son képi, courbait la tête, glissait le long du comptoir, touchait l'épaule de Ringué et lui disait à l'oreille :

— Rejoignez-moi dehors !

Il avait filé comme une perdrix dans un champ de choux et la fille ne l'avait pas vu.

— Lampon ! appela Ringué. Qui est cette femme ?

— Une ancienne locataire, dit le taulier. Au quatrième, Mathilde, elle s'appelle. Une brave gosse !

— Merci. J'y suis ! Allez, ouste, Champly, ne faisons pas attendre le commissaire. J'ai comme une idée qu'il va être de mauvais poil ! Je la remets, maintenant, la cocotte ! Je l'ai rencontrée un soir avec lui, au Luxembourg. Et l'interrogatoire avait l'air de se passer en douceur ! Compris ?

III

Une enquête en 1869

Un assourdissant fracas de roues secouées sur le pavé montait du boulevard quand, le lendemain matin, Gustave Macé passa les grilles du Palais de Justice. Il traversa la cour de Mai, suivit des couloirs crasseux, descendit et monta des étages[1]. Enfin, il frappa à la porte du procureur impérial Désarnauds. Un huissier à chaîne l'introduisit dans un bureau surchargé de dorures. Un vieil homme agrippé aux bras de son fauteuil guettait le visiteur.

Le procureur impérial Désarnauds doublait le grotesque de son allure d'une dureté légendaire. Implacable aux subordonnés, terreur des délinquants, arrogant, intraitable, grognon en permanence, le Vieux dominait le Palais de son autorité de demi-dieu magistrat fleurant le tabac à priser. Les mains couraient sur la table, les genoux, ou les bras du fauteuil, comme des poulpes, ou jouaient avec une canne à pommeau d'or que Charles X avait offerte à son père, le procureur royal Humbert Désarnauds. Il y aurait un Désarnauds procureur de la Troisième République, à la génération suivante. Il en existe peut-être encore un quelque part !

— J'ai lu votre rapport, commença-t-il de sa voix usée, monsieur... monsieur... monsieur Macé. Vous vous abandonnez presque à donner des conclusions ! Vous arrivez à l'idée qu'un tailleur est l'assassin, simplement d'après la manière dont la jambe était enveloppée ! Je n'ai pas rêvé, quoi ! Vous dites, une « toilette » de tailleur ! Cette histoire est idiote !

1. Le Palais de Justice n'est pas un temple de clarté et d'ordre ; alors, c'était pire. Les incendies de mai 1871 n'avaient pas déterminé les simplifications (insuffisantes) qui suivirent.

Il se tut, mordilla sa lèvre et enchaîna :

— Votre quartier est très agité.

Du coup, Macé se sentit responsable de ce qui s'était passé « chez lui » et dans les environs, depuis deux mois !

— Vous êtes pourtant noté comme un loyal serviteur de l'empereur. Quel âge avez-vous ?

— Trente ans.

Le procureur caressait sa canne. Il se leva et marcha, les mains derrière le dos, le bâton virant entre les doigts fripés. Brusquement, il s'arrêta :

— Je vous préviens : si vous échouez, je vous casse les reins. Les blagues des étudiants, je m'en moque ! Les insultes à Badinguet, comme ils disent, foutaises ! Les briseurs de portes m'indiffèrent. Il est d'ailleurs indispensable qu'il y ait des briseurs de portes ! Sans voleurs, pas de police ! Sans police, pas d'ordre ! Pas de régime ! L'anarchie ! Mais vos gens coupés en morceaux, ça, c'est grave ! Le peuple a peur, vous m'entendez ? J'aimerais mieux une bonne conspiration. Ah ! si l'on m'écoutait ! Mais nous vivons une crise morale ! Les jeunes se moquent de tout ! Il y a des avocats qui portent la moustache ! Est-ce que je porte la moustache, moi ?

Il saisit un bouton de l'uniforme de son interlocuteur et glapit :

— On a vu des notaires sur l'impériale des omnibus ! Qu'en dites-vous ?

Macé ne dit rien. Il aimait à voir aussi, de l'impériale, la ville dérouler ses paysages, à peine plus vite qu'au pas. Impossible d'expliquer à ce crocodile !

— Monsieur Macé, nous ne pouvons pas nous permettre de laisser traîner des fragments humains sans guillotiner le coupable ! C'est plus qu'un crime, cette saleté ! C'est un attentat contre la sûreté de l'État ! Vous avez deux jambes, maintenant ! Eh bien, marchez !

Il eut un petit ricanement satisfait, s'abattit sur son bureau et griffonna. Puis il tendit le feuillet :

— Je commets l'instruction au juge Douet d'Arcq. Il a de l'expérience ! Trop ! Et, si quelque chose ne marche pas...

Il ferma les paupières. L'officier de paix eut l'impression que le procureur pouvait tomber d'un coup, d'une attaque, comme un épouvantail sous une bourrasque. La voix autoritaire ne fut plus qu'un filet :

— Je veux dire que, si cette affaire prend des aspects inattendus, si... Ah ! que c'est fatigant de tout expliquer ! Enfin... Si vos recherches dépassent le cadre criminel, venez me voir ! Voilà !

Le jeune fonctionnaire touchait le bouton de la porte quand la voix cassée le fit sursauter :

— Je vous recevrai toujours aussi cordialement !

Macé referma. Machinalement, il parcourut les couloirs où les vitres

faisaient des taches de lait gris. Mais, quand il déboucha dans le corridor qui menait chez le juge Douet d'Arcq, une bouffée de joie lui vint. En dépit de cet entretien équivoque, il gagnait une manche : Désarnauds lui laissait l'enquête.

Le commissaire Macé venait de dépouiller la centaine de dossiers rapportés du Palais. Il en retenait trois, tous ayant trait à des femmes disparues. Le premier exposait administrativement dans quelles conditions s'était envolée, le jour de Noël, une certaine Bévue, Agnès, dix-sept ans, puis comment, le surlendemain, la meilleure amie d'Agnès s'était présentée aux agents. D'après cette « Grande Marcelle », « la mère Bévue (Céleste) avait des illusions et, depuis longtemps, son Agnès avait vu le loup ! » D'ailleurs, la jeune fille avait un trottin [1]. Les agents cherchèrent le trottin et identifièrent un rentier de la rue Guisarde. Également disparu !

Macé feuilleta le suivant. Il s'agissait cette fois d'une jolie veuve, partie d'un logement de la rue Guisarde, en priant la concierge de donner du mouron à son canari ! Même ambiance teintée de grivoiserie, difficilement assimilable au drame dont le jeune commissaire assemblait les éléments comme un puzzle crasseux !

Le troisième lui parut plus prometteur. Le 23 décembre 1868, Colette Badine (patronyme Badine, prénom Colette), femme Bécroix, une jeunesse au nez retroussé, si complaisante qu'on l'appelait dans le quartier *Providence des Facteurs*, désertait l'appartement conjugal en déclarant qu'elle rejoignait sa mère malade. Colette Bécroix appelait un commissionnaire. L'homme chargeait son sac et ses colis. Et le sac, les colis, le commissionnaire et la dame s'évanouissaient comme bulle au soleil ! Macé avait reçu lui-même le conjoint, qui accusait son rival, un nommé Mayeux, tailleur, domicilié rue Princesse. Un tailleur ! En dépit des rebuffades du procureur impérial, le commissaire attachait beaucoup d'importance à la manière dont étaient enveloppés les débris du puits. Il en était là quand se présentèrent les inspecteurs de renfort demandés à la Préfecture.

Le matin même, Macé était allé rendre visite à son ancien chef, Adrien Nusse. L'officier criminel devait beaucoup à ce fonctionnaire affable, alors directeur du Contrôle général. Il lui devait même d'être le plus jeune commissaire de Paris. Il lui avait confié ses soucis. Macé aurait désiré le concours d'agents de la Sûreté, le plus souvent consciencieux et adroits, mais, comme le Préfet venait, pour des raisons d'ordre, de renforcer le personnel politique au détriment du droit commun, Nusse ne

1. De nos jours, le trottin est la midinette qui trotte en portant les paquets. Alors, ce nom s'appliquait au vieux beau qui trottait derrière les demoiselles de magasin pour porter leurs paquets.

disposait d'aucun subordonné direct qu'il pût prêter à son protégé. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était demander main-forte au chef de la brigade des Recherches, Chamboron. Macé avait fait la grimace ! La brigade dite des Recherches, spécialisée dans l'investigation politique, employait certes des fonctionnaires réguliers, mais ils avaient fâcheuse réputation. Il avait cependant accepté et c'est pourquoi il recevait sans plaisir les inspecteurs détachés du service Chamboron.

L'un d'eux portait un jabot démodé, et le linge de l'autre n'avait pas vu la lessive depuis des semaines. Le premier était trop grand, osseux, famélique ; le long nez et les longues oreilles flottaient et le roussin déployait une aptitude merveilleuse à dissimuler son regard. Si les prunelles du second ne fuyaient pas, elles offraient l'expression rêveuse des vaches au pâturage. Oh, ils puaient la provocation à dix pas !

— Messieurs, dit Macé, vous êtes délégués pour participer à l'enquête sur les jambes de la rue Princesse. Comment vous appelez-vous ?

— Julien Sauveterre.

— Cyrille Duval.

— J'espère que nous allons nous entendre. Une seule catégorie d'individus m'intéresse : les tailleurs. Compris ?

— Oui, patron, traîna Sauveterre.

Gustave Macé goûtait peu cette familiarité.

— Voici plusieurs dossiers en cours d'enquête, expliqua-t-il. Cependant, je voudrais vous prévenir. Le travail que je vous demande n'a aucun rapport avec vos habitudes. Les opinions politiques des intéressés m'importent peu. Ah, je vous signale un Mayeux dans le dossier Bécroix. Je vous le recommande. Mon secrétaire Leroy va vous communiquer le double de mon rapport. Vous pouvez disposer.

Il écouta leurs pas décroître. Puis il murmura : « Ces bourriques vont tout gâcher ! »

Le lendemain, Macé recevait un courrier édifiant ! « Un groupe d'habitants de la rue Jacob » dénonçait un particulier qui, tous les soirs, vers six heures, jetait des morceaux de viande dans une bouche d'égout. Un disciple d'Allan Kardec le spirite se faisait fort de découvrir le coupable en faisant appel à ses amis de l'au-delà. Un plaisantin, qui prétendait s'appeler Cara Binette, affirmait que les débris provenaient des amphithéâtres de l'École de Médecine où les cadavres s'égaraient et qu'il ne tarderait pas à le prouver. Le commissaire nageait dans cette vague de délation, bien significative de l'état des esprits, quand on frappa. Julien Sauveterre, l'un des deux policiers politiques envoyés par Chamboron, amenait Bécroix, dit Fromage-Ambulant, le mari de la troisième disparue. Le nez du mouchard brillait d'un rouge significatif. A son côté, le cocu larmoyait. Ils étaient ivres, à onze heures du matin !

— Quoi de nouveau, monsieur Bécroix ? demanda sèchement l'enquêteur.

— Ah, là là ! Y a que Colette est à la Morgue ! Votre collègue me dit que c'est un tailleur qui a fait le coup du puits de la Princesse ! Un tailleur ! Ce salaud de Mayeux est tailleur ! C'est clair !

Macé serra les poings.

— Eh bien, puisque c'est ainsi, on va en finir ! A la Morgue, tout de suite !

— Oh, monsieur le Commissaire, s'indigna Bécroix. Aller à la Morgue, un vendredi !

Macé enfonça son képi et sortit, serrant le bras du marchand. Une heure après, il revenait, seul, furibond. Bécroix n'avait naturellement pas reconnu sa Colette dans les débris informes de l' « armoire aux noyés ». Mais un entretien inattendu avec le médecin-légiste venait de lui apprendre que les premiers médecins s'étaient trompés. Ni Agnès Bévue, ni Colette Bécroix, ni la femme au canari, ni aucune autre jeune ou vieille n'était l'héroïne du drame. Il fallait abandonner l'idée d'un monstre qui tuait les femmes. La victime était un homme. Un homme âgé. De petite taille. Une cicatrice récente marquait la jambe gauche. Tout était à refaire !

⁂

Les policiers consacrèrent le lundi à vérifier les pistes données par le courrier. On retrouva d'abord l'individu qui jetait de la viande dans l'égout de la rue Jacob : un bureaucrate qui nourrissait les matous perdus ! Dans la fin de l'après-midi parut Céleste Bévue, la mère de la volage Agnès. Sa fille avait été enlevée par son trottin et abandonnée, comble d'infortune, dans une guinguette de Nanterre, le pays des rosières ! D'assez méchante humeur, Macé venait de s'asseoir dans un fauteuil, quand Champly entra. Il portait un paquet, qu'il déposa sur la table.

— Le brigadier Crinsip a trouvé ça dans le couloir, dit-il.

Macé examina le colis, qui avait à peu près les dimensions d'une boîte à chaussures. L'adresse du destinataire s'étalait en majuscules d'imprimerie :

A MONSIEUR LE COMMISSAIRE MACÉ
(OFFICIER DE PAIX)

— Qui a porté ça ?

— Personne n'a rien vu !

L'enquêteur fit sauter rageusement l'emballage. Une lettre bordée de noir tomba. Un cachet de cire marqué de tibias croisés la scellait. Il déchira le papier et lut. Puis, il secoua la boîte, ôta des flocons d'ouate et le contenu apparut. Dans les dentelles d'un jupon qui lui composaient

une collerette frivole, un crâne brillait, poli, frotté, extraordinairement luisant. On avait peint sur l'os d'énormes sourcils. Des yeux d'émail, comme les statuaires en encastraient dans les orbites de leurs saints sulpiciens, offraient le regard insondable de leurs prunelles vitrifiées. Un loup s'était décollé et un nez de carnaval se dressait. Les dents étincelaient sous la lampe.

— Champly, allez me chercher Leroy, Crinsip, Ringué !

Macé relut le poulet qui accompagnait ce colis :

« Vous n'ignorez pas qu'un Américain célèbre a découvert récemment le portrait de l'assassin d'une femme, qui s'était fixé dans les yeux de sa victime... écrivait le correspondant[1]... par l'effet de la terreur, produite au moment du meurtre, mais aussi le lieu où s'était accompli le crime, avec tous les objets qui faisaient face à la victime. La tête que je vous envoie a les yeux grand ouverts et brillants... Ces yeux n'expriment pas la terreur. Ils reflètent, au contraire, une dernière lueur de bonheur... Le portrait de l'homme aimé, qui est en même temps l'assassin, doit se trouver reproduit dans l'œil gauche, côté cœur. »

Quoique policier et Français, Macé n'était pas complètement insensible à l'humour. Mais c'eût été trop lui demander que de rire à cette plaisanterie noire. Les agents venaient d'entrer :

— Voilà où nous en sommes, dit-il. Regardez, nom de Dieu ! Les crânes se baladent comme des vol-au-vent ! Crinsip, si je n'ai pas appris demain soir comment cette tête est arrivée là, je vous fous un blâme.

La lettre hoffmannesque était signée Cara Binette. C'était l'exécution de la promesse faite par courrier. Naturellement, ce crâne maquillé ne pouvait présenter aucun rapport direct avec les déchets de la Morgue : depuis une bonne centaine d'années, son propriétaire — ou locataire — avait cessé de danser le quadrille ! Le commissaire se redressa et vit que Champly était resté. Il gronda.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Si c'est une permission, vous tombez mal !

— Non, monsieur le Commissaire. Je sors de chez la mère Michel. Elle a retrouvé son chat. Ça lui a rendu sa jugeotte, et elle raconte des choses ! Des choses si drôles que... que j'ai pensé...

Cinq minutes plus tard, Macé faisait jouer le ressort qui commandait la porte de l'immeuble de la rue Princesse et, précédé de son jeune agent, entrait dans la loge.

— Bonsoir, bonsoir, mon p'tit pays ! lança la concierge. Tu as amené un camarade ?

Sur un coussin, un chat noir aux prunelles d'opale se léchait les pattes. Il se dressa en arc de cercle, ronronna avec dignité, puis sauta sur les genoux du commissaire. La ménagère revint à son fricot, le goûta, essaya de reconnaître un locataire qui passait et jeta :

1. Cf. Gustave Macé : *Mon premier crime.*

— V'là le père Dupaquit. A c't'heure ! Ah, quelle affaire ! Ça dérange toutes les habitudes. Une maison si calme !

— Vous n'avez pas toujours dit ça ! cria très fort l'agent, en clignant de l'œil vers son chef.

— Bien sûr ! Mais depuis que la garce est partie, ça allait mieux ! Une cuisse légère ! Avant, elle taillait des gilets de noce. Mais ça lui piquait les doigts ! Vous me croirez si vous voulez, quand elle a quitté son tailleur, elle a dit : « J'vas faire la noce aux gilets, moi, au lieu de gilets de noce ! » Quelle comédie pour la faire partir ! L'a fallu un « nussier » ! Ce que je l'ai traitée ! « Feignante, peau, cité d'amour, chenille ! » Elle recevait des visites chez elle que mes escayers en étaient usés ! Et ils frappaient à ma loge, la bouche en cœur : « Mam'selle Dard par-ci... Mam'selle Dard par-là ! — Hé, le diable vous darde ! Le quatrième au fond ! » que je répondais ! Même le potard d'en face lui apportait des sirops ! Elle était toujours enrhumée. Forcément, quand on couche toute nue !

— Voyons, de qui parlez-vous, madame ? demanda Macé.

— D'ma locataire du quatrième. Celle qu'est partie. La fille Dard !

— Dard ? Où habite-t-elle maintenant ?

— Allez donc voir du côté du « Faucon » ! Avant de filer, elle a tout vendu au brocanteur de la rue de l'Échaudé ! Même qu'elle a dit : « Je file en Perse faire miaou avec le schah ! »

— A quelle date ?

— A peine quinze jours ! Le 7 janvier ! Mais il y a trois mois, elle a essayé de me faire mettre sur le pavé. Oh ! moi, j'dis tout maintenant ! Il y avait un individu qui venait la voir. Et c't'homme-là, c'était un manitou de la police ! Il m'a menacée de me mettre en prison si je ne laissais pas son amie tranquille ! Tout ça parce que je lui ai dit qu'il renversait de l'eau sur mes marches ! Un tailleur !

— Comment est-elle, votre mademoiselle Dard ?

— Elle a une figure de gamin et elle s'est fait teindre les cheveux en jaune !

Macé se leva.

— Voulez-vous me montrer votre livre ? Je suis le commissaire du quartier.

D'un tiroir où s'entassaient des bouts de ficelle, des crayons, des chapelets et des épingles à cheveux, la mère Xoru réussit à extraire un cahier aux feuillets cornés. Il lut : « Mathilde Dard, giletière, entrée le 18 août 1868, sortie le 7 janvier 1869. »

— Giletière, ricana la vieille. Une giletière qui travaille plutôt dans la culotte !

— Ce n'était pas Mayeux, le tailleur dont vous parliez ?

— Oh non ! Il s'occupe ailleurs, Mayeux ! Paraît qu'il a enlevé la femme de Fromage-Ambulant ! C'est-y vrai ?

— Qui est-ce alors ?

— Un nommé Pierre. Avant son mariage, il habitait rue Mazarine, à côté de « La Botte de Paille » !

« La Botte de Paille » ! Pour une assidue de la messe de sept heures, la concierge connaissait beaucoup de choses que ses amies les chaisières ignoraient.

— De quoi vit-il, ce Pierre ? reprit Macé.

— Il court les femmes et les tripots. C'est un rouge. Il a parlé dans une réunion à Saint-André-des-Arts.

Macé sortit et congédia Champly. Le jeune agent s'en alla, perplexe. Il se souvenait maintenant de l'attitude bizarre du commissaire quand une jeune femme nommée Mathilde était entrée au « bouillon » de Lampon, le jour de la découverte des jambes dans le puits. Avait-il fait une gaffe ? Le patron, en tout cas, ne l'avait pas félicité.

Seul, le commissaire se hâtait. Il était de service au théâtre de l'Odéon. Ces cheveux jaunes ! Cette identité de prénoms ! Et de lieu ! Pourquoi Mathilde, la gentille Mathilde avec qui il s'était encore promené la veille, au Luxembourg, sa Mathilde, était-elle venue dans le bouillon de la rue Princesse, ce fameux soir ? Elle n'avait pourtant pas l'air de se cacher ! N'empêche qu'elle avait bien habité l'immeuble. Soudain, il s'arrêta, glacé. Un mauvais souvenir revenait. La veille, au petit hôtel de la rue des Saints-Pères où il avait fini par accompagner Mathilde, en s'assurant de la fermeture des volets, il avait jeté un coup d'œil au dehors et, sur le trottoir d'en face, il avait cru reconnaître Sauveterre, l'agent de Chamboron, immobile, guettant. Il s'était demandé ce qu'il faisait dans le quartier, à cette heure. Ce qu'il faisait ! Ce n'était que trop clair ! Sauveterre espionnait son chef direct. Sauveterre n'était pas complètement dépourvu de qualités professionnelles, mais il était difficile de préciser la nature *exacte* de sa profession !

Au commissariat, Crinsip attendait Macé.

— Chef, j'ai trouvé ! Le crâne dans la boîte... Le cabaretier d'en face a vu entrer un apprenti doreur de la rue Guisarde, portant le paquet. J'ai rattrapé le gamin. Il m'a dit qu'un homme lui avait remis le colis et dix sous. Il ne le connaissait pas, mais il lui a trouvé l'air d'un bourgeois, pas très grand, bien habillé, un chapeau neuf et une barbe noire. Le même signalement que l'homme du lavoir, quoi !

Il n'y eut pas à l'Odéon, ce soir-là, de spectateur plus distrait que le commissaire de service. Certes, il applaudit la débutante triomphale qui s'appelait Sarah Bernhardt et qui disait si bien les vers de Coppée :

Tous les nids sont en querelle,
L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit neiger
Des plumes de tourterelle...

... Mais c'était un tout autre drame qui se jouait dans sa tête. Pour des raisons encore obscures, Gustave Macé se savait maintenant espionné par un de ses propres collaborateurs. Il soupçonnait sa bonne fortune de la veille d'être mêlée au crime et l'assassin ne perdait probablement aucun de ses gestes. Le tueur vivait dans le quartier. Pire même, il se moquait de lui avec une audace déroutante ! Pour la première fois, Gustave Macé comprit que cette affaire-là lui réservait bien des surprises. Comme il le dirait plus tard : « Mon personnage avait le génie du crime. Sa main était expérimentée et savante. Il a dépassé Lacenaire, qui s'intitulait « professeur d'assassinats ».

ARMAND LANOUX

(*A suivre.*)

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

ESTHÉTIQUE DE L'ABSTRACTION

par Charles-Pierre Bru (*Presses Universitaires de France*)

La collection de la « Nouvelle Recherche » s'enrichit d'un très beau livre avec cet « Essai sur le Problème actuel de la Peinture ».

Par une analyse minutieuse des notions fondamentales de l'esthétique et en définissant les divers éléments d'un tableau l'ouvrage nous conduit à une définition satisfaisante de la peinture abstraite. Si celle-ci n'est pas la peinture figurative, qu'est au juste cette peinture ? Des éléments d'un tableau figuratif que subsiste-t-il si ce caractère figuratif disparaît, et d'abord qu'est-ce qu'un tableau ? Comment le distinguer d'un décor ?

A tant de questions qui s'enchaînent, à toutes les objections que ses raisonnements peuvent soulever et que l'auteur formule honnêtement, il apporte peu à peu des réponses nuancées, issues d'une logique rigoureuse. C'est en effet un séduisant travail de logicien mais le lecteur sait aussi qu'il en retire une aptitude nouvelle à voir et comprendre la peinture. « En faisant comprendre la peinture abstraite c'est toute la peinture que l'on fait comprendre — authentiquement — du même coup, l'abstraction n'étant pas en somme autre chose que *la peinture à l'état pur* ».

Charles-Pierre Bru s'attache ensuite à placer l'abstraction dans l'évolution historique de la peinture : après une montée vers la perfection figurative atteinte à l'apogée du classicisme, le dépassement de cette perfection — au sens étymologique *d'achèvement* — s'est fait à travers les divers mouvements en « isme » toujours vers davantage d'abstraction. On retrouve alors dans la peinture totalement abstraite d'aujourd'hui un nouvel achèvement.

Il n'est d'authentique création, en peinture comme ailleurs, que dans la recherche de « quelque chose d'autre ». La peinture peut sembler maintenant arrivée à une impasse : le retour à la figuration ne serait-il pas un recul ? Et en persévérant dans la non-figuration pure et simple, ne condamne-t-on pas la peinture à un immobilisme stérile comme pourrait le craindre le spectateur contemporain devant l'impression de monotonie que dégage l'ensemble des œuvres purement abstraites ?

Le livre s'achève néanmoins sur une note d'espoir. L'esthéticien ne prétend pas résoudre ce problème ; mieux, il laisse entrevoir que d'autres peuvent encore se poser aux peintres de demain : il n'est pas impossible de concevoir un dépassement de la peinture abstraite actuelle par une réintroduction de la figuration, ou à l'intérieur de l'abstraction elle-même. C'est dans la difficulté même de ces problèmes qu'on peut espérer trouver la source de recherches fécondes.

L. AMAR

(*Suite de la chronique bibliographique p. 60.*)

SOUVENIRS DU QUAI D'ORSAY

par Jacques Dumaine

22 Novembre 1945.

Petit incident symptomatique [1]. Je suis convoqué [2] à neuf heures chez Palewski pour l'entendre me dire avec volubilité : « Voici un incident ennuyeux qui vient de se produire. Le président de l'Assemblée auquel je demandais de prévoir des honneurs à rendre au général de Gaulle en tant que chef de l'Etat m'a répondu qu'il ne pouvait accéder à cette demande puisque le général se présenterait devant l'Assemblée en tant que chef d'un nouveau Ministère ; aucun cérémonial n'est prévu pour la circonstance. Le général s'est alors fâché et m'a déclaré que, dans ces conditions, il ne se rendrait pas à l'Assemblée. Voilà, mon cher, conclut Palewski, il faut arranger cela et trouver le genre d'honneurs auquel le général peut prétendre demain. »

Je réfléchis un instant et fis remarquer que le général n'est pas, à proprement parler, chef de l'État ; il n'est pas non plus un simple chef de Gouvernement. Sa position n'a d'analogie constitutionnelle qu'avec celle de M. Thiers en 1871, reconnu comme chef du Pouvoir Exécutif. C'est là qu'il faut chercher un précédent. « Faites vite, me dit Palewski, et apportez-moi une note avant déjeuner. »

N'ayant guère de loisir pour méditer, je me rendis à la bibliothèque du Ministère des Affaires étrangères et, grâce à l'obligeance de M. de Ribier, je me fis donner divers ouvrages sur la période de février-mars 1871 quand l'Assemblée Nationale fut convoquée à Bordeaux et Thiers désigné comme chef du Pouvoir Exécutif. Les comptes rendus du *Journal des Débats* ne mentionnaient aucun honneur à son arrivée en séance. Les images et les dessins de l'*Illustration* n'en révélaient pas non plus. Je consultai les mémoires de contemporains, Jules Simon, Marcère, pourtant bien fournis en anecdotes et détails pittoresques ; ils n'y faisaient aucune allusion. J'en vins, de guerre lasse, au *Traité Pratique de Droit Parlementaire* d'Eugène Pierre, la plus complète nomenclature

1. A cette époque le général de Gaulle avait formé un ministère communiste-socialiste-M.R.P.

2. L'auteur était chef du Protocole.

des usages de nos Assemblées. Buisson creux, M. Thiers, chef du Pouvoir Exécutif n'avait reçu aucun honneur quand il vint à la première séance. Pas davantage le Prince-Président en 1848. Quant à nos Présidents de la IIIe, ils ne se sont jamais rendus personnellement devant les Chambres depuis 1875.

Riche de cette documentation négative, je dictai avant une heure une note soulignant que, dans l'enceinte d'une assemblée parlementaire, seul le président de cette Assemblée a le droit de recevoir des honneurs. Toutefois, comme il faut toujours formuler une suggestion, je conclus ainsi : « En l'absence de tout précédent, on pourrait imaginer un cérémonial de courtoisie d'après lequel un ou deux vice-présidents accueilleraient le général de Gaulle et l'accompagneraient jusqu'au banc du Gouvernement. C'est une procédure analogue, dépourvue de tout formalisme, qui est en usage au Congrès américain quand le président des États-Unis vient y lire un message. »

Dans l'après-midi, je fus avisé que ma note avait convenu mais mon interlocuteur insistait encore pour que des honneurs militaires fussent rendus dans la cour de la Chambre des Députés. « N'en faites rien, ai-je répondu, on crierait au 18 Brumaire. Le général de Gaulle, chef des Forces armées, a le droit de faire sonner « aux champs » à son passage en tout endroit de Paris... sauf au Palais-Bourbon. »

En écrivant le long récit de ce petit incident, je sens peser sur mon cerveau la réflexion de Bismarck : « Tout homme a sa valeur propre, diminuée de sa vanité. »

6 Décembre 1945.

Délibération délicate et divertissante avec Palewski et Joxe. Il s'agit d'établir un nouvel ordre des préséances dans la IVe République. La tâche est provisoire et doit demeurer discrète car nous allons pincer les susceptibilités et les prétentions nées de la guerre et du régime. Palewski s'accorde la part du lion en s'attribuant, comme directeur du Cabinet du général de Gaulle, un rang numéro 5 *bis* qui tient du vaudeville. Il le partagera avec le vice-président du Conseil d'État, le chef d'État-Major de la Défense nationale, le grand chancelier de la Légion d'Honneur et le chancelier de l'Ordre de la Libération. C'est une novation qui fera rire, grincer bien des dents et dont il voudrait me laisser la responsabilité. Que dira le général de Lattre, rangé numéro 8 ? Je serai dardé par son regard d'Alcibiade.

Joxe a évoqué des souvenirs d'Alger quand M. Queuille siégeait comme ministre d'État dans le Comité français de Libération nationale. Queuille, honnête et solide radical, était imbu de la tradition et de la légalité républicaines. Il leur devait d'avoir été pendant vingt ans ministre de l'Agriculture, de l'Hygiène, du Commerce, des Travaux Publics ou de la Justice. Assis aux côtés du général de Gaulle, dépaysé au milieu des nouvelles délibérations, il faisait parfois remarquer lucidement que telle

proposition était contraire à la Constitution. Alors le général, tournant sèchement la tête, lui disait : « Monsieur le Ministre d'État, vous rendez-vous compte que vous faites partie d'un Gouvernement insurrectionnel ! » Le brave Corrézien n'avait jamais prévu qu'une telle aventure pût lui échoir.

8 Décembre 1945.

Déjeuner au Ministère des Affaires étrangères pour M. Clementis, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères de Tchécoslovaquie. C'est un communiste solide qui dirige la politique extérieure de son pays en lieu et place du ministre titulaire, Jean Masaryk, qui demeure ce qu'il a été, un porphyrogénète ! Clementis a été arrêté par le Gouvernement Daladier au mois d'octobre 1939 et interné comme agitateur dangereux. Les égards d'aujourd'hui doivent lui sembler comiquement savoureux.

Dans la matinée, j'avais été appelé au téléphone par Louis Aragon ; le poète déclinait d'être un des convives parce qu'on n'avait pas invité sa femme, Elsa Triolet. Comme j'expliquais que le repas était un déjeuner d'hommes, je reçus, de plein fouet, la riposte suivante : « Sachez, Monsieur, qu'Elsa Triolet n'est ni un homme, ni une femme, c'est un grand écrivain français. Quant à moi je ne suis pas un mufle et ne veux pas qualifier les mœurs adoptées par ce Gouvernement qui se dit provisoire. » Et de répéter en enflant la voix : « Dites-vous bien qu'Elsa Triolet n'est ni un homme, ni une femme, c'est un auteur qui fait honneur à notre littérature. Vous ne me comprenez pas ; je le répète et je le regrette. »

J'en suis resté pantois et assez perplexe sur le génie des poètes ; mais j'ai bien fait rire M. Bidault en lui racontant l'incident.

4 Février 1946.

Visite au Nonce : « Mon rôle en France, ronronne Mgr Roncalli en déplaçant sa calotte, est celui de saint Joseph. Je dois veiller sur Notre-Seigneur et le protéger discrètement. Je me montre le moins possible à vos gouvernants ; sauf quand ils en expriment le désir. M. Bidault m'a reproché de me faire trop rare et nous sommes convenus de nous rencontrer tous les quinze jours. Le cardinal Ferrata, quand il était nonce au début du siècle, allait, chaque semaine, au Quai d'Orsay. Mais, susurre Mgr Roncalli les ministres d'alors étaient généralement des adversaires de l'Église ; le nonce devait leur rappeler sa présence. Ce n'est pas mon cas, je trouve des amis, je ne veux pas les compromettre. »

Mgr Roncalli me parle ensuite des trois nouveaux cardinaux français : « Ce sont des hommes admirables ; ils étaient les candidats du Gouvernement. Le Pape a été très heureux de répondre ainsi aux vœux du général de Gaulle et de M. Bidault. Sur mes insistances d'ailleurs. Hé ! il y avait bien quelques difficultés. Par exemple, Mgr Saliège, l'archevêque

de Toulouse, est paralysé depuis six ans et ne peut plus prononcer un mot, Mgr Petit de Julleville, l'archevêque de Rouen, est atteint d'agoraphobie et doit toujours se faire accompagner. Il n'y a que Mgr Roquer qui soit ingambe et qui puisse parler... c'est peu, très peu... Vos ministres me disent qu'un prélat doit être jugé d'après son intelligence, ses vertus sacerdotales et son courage. Je leur réponds : « L'apparence physique a aussi son importance, croyez-moi, même dans le giron de l'Église et surtout à un consistoire ! » Et de continuer son cocasse bavardage.

25 Août 1946.

Cela devait arriver. Un sérieux incident protocolaire[1] est survenu, ce matin, à la cérémonie de l'Hôtel de Ville. Il a été provoqué par M. Molotov avec autant d'éclat que possible. Les journaux du soir disent que j'ai dû connaître un des moments les plus désagréables de mon existence. C'est bien vrai.

Voici les faits : M. Bidault avait décidé d'inviter les vingt chefs de Délégation à la commémoration de la libération de Paris. J'y voyais quelques inconvénients en raison de l'absence d'ordre dont souffrent habituellement les cérémonies organisées par le Conseil Municipal. En outre, le spectacle préparé pour aujourd'hui ne présentait pas un intérêt suffisant pour être offert à des délégués étrangers. Mes objections ne furent pas écoutées et l'on expédia les vingt invitations.

L'estrade étroite ne permettait pas une facile répartition des sièges entre les délégués, les membres du Gouvernement et les comités de la Résistance. Elle était dressée, assez haute, dans le portail de l'Hôtel de Ville. Par prudence, j'avais fixé sur chaque siège des cartes indiquant la place de chacun ; cette initiative fut sans doute l'origine de l'incident. Il avait, en effet, fallu adopter la règle de préséance suivie à la Conférence de la Paix, c'est-à-dire l'ordre alphabétique. Le délégué américain se trouvait ainsi le premier à côté de M. Bidault, le délégué de l'U.R.S.S. était inévitablement au second rang. Pour atténuer cet inconvénient j'avais placé la chaise de M. Molotov, bien qu'au second rang, toute proche du fauteuil présidentiel de M. Bidault, un peu en arrière de M. Byrnes. Cela devait permettre aux cinéastes de prendre les trois personnalités dans un même groupe.

Après *la Marseillaise*, M. Bidault serra la main de M. Molotov qui attendit encore un instant, puis descendit nerveusement le raide escalier de la tribune et, devant la foule, traversa ostensiblement la place de l'Hôtel-de-Ville se dirigeant vers la rue de Rivoli. Il était accompagné du délégué de l'Ukraine, M. Menonilski, qui me semble avoir été l'instigateur de l'incident ; le délégué de la Russie blanche (Bielo-Russie) se jugeant bien placé au premier rang, ne suivit pas l'autre satellite et

1. Pendant la Conférence de la Paix.

resta, muet comme une carpe, à côté de M. Spaak. La stupeur de l'assistance n'était que trop visible et les photographes s'en donnèrent à cœur joie de prendre nos visages ébahis.

A l'issue de la cérémonie, je me rendis au Quai d'Orsay pour voir le Président. Il était agacé mais ne me fit aucun reproche ; c'était généreux de sa part car le chef du Protocole mérite toujours un blâme quand survient une circonstance inopinée. Il accepta mon idée que j'aille voir l'ambassadeur de l'U.R.S.S. auquel, sans formule d'excuse, j'allais dire que M. Bidault s'était inquiété du départ de M. Molotov.

M. Bogomolov me reçut à trois heures et demie ; il fut pédant et laconique et se borna à me donner une explication que lui avait dictée M. Molotov. Celui-ci considérait que la manifestation de l'Hôtel de Ville n'était pas une cérémonie de la Conférence de la Paix mais la commémoration de la libération de Paris. « M. Molotov, souligna l'ambassadeur, estime que l'Union des Républiques Soviétiques a joué, dans cet événement, le rôle A. Vous me comprenez, insista-t-il, le rôle A. Il ne pouvait donc admettre, ce matin, de se trouver parmi les représentants de Nations qui n'ont pas été mêlées à l'événement commémoré. » Je répondis que, de son côté, M. Bidault avait jugé qu'il convenait d'inviter les vingt chefs de délégations et que, de ce fait, l'ordre des préséances avait été celui de la Conférence.

En écoutant Bogo, je ruminais en mon for intérieur, qu'un Soviétique ne renonce à ses ambiguïtés que pour aggraver ses équivoques.

1er Octobre 1946.

Dès neuf heures du matin, nous étions au Bourget auprès de l'avion royal [1]. Un bataillon d'infanterie coloniale rendait les honneurs et défilait impeccablement. On se chuchotait, en confidence, que le prince Bernard accomplirait un faux départ par un vol de dix minutes qui laisserait aux officiels le temps de s'éloigner. Il atterrirait derechef au Bourget et passerait trois libres journées d'incognito sur le sol parisien.

Mais alors, on vint dire, à voix encore basse, à l'ambassadeur des Pays-Bas, que l'équipage n'était pas arrivé. Le prince avait oublié de prévenir son pilote qu'il y aurait, à tout le moins, un simulacre d'envolée. Le défilé avait pris fin, la conversation lambinait, les ministres et les généraux commençaient à piétiner. Je décidai donc d'embarquer un pilote d'Air France et lui confiai discrètement la consigne. Il ne l'observa que trop bien. Le prince Bernard prit place à bord, les moteurs vrombirent, démarrage impeccable, sourires derrière les hublots, saluts militaires à terre... Malédiction ! l'appareil ne parcourut que cinquante mètres puis stoppa ; les hélices se calmèrent et le populo, comprenant aussitôt que c'était une feinte, applaudit. Nous autres, les officiels, nous

1. Le prince Bernard des Pays-Bas, après un séjour à Paris, regagnait la Hollande.

disparûmes dans les autos, sous l'œil narquois du public et, sans doute aussi, du prince qui nous regardait de sa carlingue. Mon vieux chauffeur Eugène grommela : « Quand j'ai vu qu'il n'emballait pas son moteur, j'ai bien compris que le prince nous faisait une bonne plaisanterie. »

22 Octobre 1946.

Je viens d'accomplir une démarche peu agréable auprès de l'ancien roi de Yougoslavie. Celui-ci prolonge à Paris un séjour que le Gouvernement français ne souhaiterait que temporaire. Non pas qu'il soit un aventurier, ni un intrigant ; nul n'est plus anodin que le frêle M. Petrovitch, encore enfant, déjà marié, étriqué, qui ne conserve de sa race sauvage qu'un nez busqué, insolite au milieu du visage d'un *Eton boy*.

Mais il en va de sa sécurité, toujours menacée, malgré l'innocuité du personnage. La France ne peut risquer l'odieux et le ridicule de voir un autre Karageorgevitch devenir sur son sol la victime d'un nouvel assassinat politique. Je devais donc demander à l'ex-roi d'abréger son séjour dans notre pays. J'ai trouvé au Ritz un petit bonhomme triste et déconcerté dont les propos volubiles sous-entendaient : « Mais où voulez-vous donc que j'aille ? » Auprès de lui une jeune femme, très belle et calme, son épouse, avait une douce obstination. Tous deux semblaient désemparés.

Je n'ai pas poussé ma mission jusqu'au bout car j'étais trop apitoyé pour ne pas accorder un répit. Il y a démesure dans le destin dont je le menaçais et ce jeune roi qui ne recherchera plus son trône et se contentera d'un amour conjugal désœuvré.

En parlant avec lui, je me remémorais une soirée fatidique d'octobre 1934, lendemain de l'assassinat du roi Alexandre. J'avais été chargé d'aller chercher au train de Londres et de mettre en lieu sûr le même petit garçon dont le règne avait tragiquement commencé la veille. Par crainte d'un nouvel attentat, on avait décidé d'arrêter le train en rase campagne, près de Gonesse ; c'est là que je me rendis avec cinq automobiles.

On avait hâtivement édifié une passerelle le long de la voie ferrée et jonché de briques le terrain détrempé afin de ménager un passage jusqu'à la route. Des cheminots munis de lanternes faisaient la haie pour indiquer le court trajet. Sur la passerelle le coudoiement était inattendu. M. Flandin, ministre des Travaux Publics, représentait le Gouvernement. M. Bonnefoy-Sibour, préfet de Seine-et-Oise, revoyait le directeur de la police municipale, Guichard, son antagoniste du 6 février précédent ; je leur servais de truchement. L'atmosphère était d'une torpeur inquiète.

Quand s'arrêta le train grinçant, illuminant la campagne nocturne, la reine Marie de Roumanie descendit en tenant serré contre elle son petit-fils, le nouveau roi, un gamin raidi qui ne voulait pas questionner. La grand-mère trouvait une occasion d'exercer sa majesté théâtrale. Elle en

usa magnifiquement, avançant de brique en brique sans regarder ses pas, saluant d'un sourire triste les cheminots qui l'éclairaient. Le petit roi sautillait précautionneusement.

Arrivée à l'automobile, la reine Marie se tourna vers M. Flandin qui lui proposait de monter dans une autre voiture : « Ne séparez pas un orphelin de son aïeule », dit-elle à voix trop haute pour être émouvante. Et Pierre II, assis entre sa grand-mère et le ministre, se tenant droit et gardant le silence, commençait un règne qu'il a déjà cessé.

Ce souvenir m'assaillait en quittant le gentil M. Petrovitch que je n'ai pas le droit de rasséréner.

16 Janvier 1947.

La journée fatidique [1] s'est écoulée plus aisément qu'on ne l'anticipait. M. Vincent Auriol a été élu au premier tour par les socialistes et les communistes. Le scrutin secret permit à quelques radicaux et à certains M.R.P. de lui apporter leurs suffrages. Quant aux députés musulmans, bien chapitrés par le sous-secrétaire d'État Gorse, ils votèrent tous en sa faveur. Les Républicains Populaires eussent mieux fait de ne pas avancer l'inutile candidature de M. Champetier de Ribes car elle a souligné leur faiblesse plutôt que leur vitalité. Mais l'honnête parti ne sait décidément pas manœuvrer ; il a ainsi donné une tonalité partisane à l'élection présidentielle au lieu de renforcer, par un vote quasi unanime, la position d'arbitre qu'aura le nouvel élu.

Avec mon personnel, je suis arrivé vers une heure et demie à Versailles. Un soleil et une chaleur hors de saison imprégnaient l'atmosphère du lieu et l'humeur de chacun. L'aile gauche du château, ranimée, réchauffée, bourdonnait des questions posées par les députés égarés ou par quelques dames de la IIIe République : Geneviève Tabouis, madame Boas de Jouvenel. Léon Blum arriva tardivement, s'appuyant sur mon bras, annonçant une grande fatigue mais, en réalité, plein de flamme. La famille Auriol s'était installée dans l'appartement derrière le salon Marengo. C'est là que la bonne nouvelle vint atteindre le nouvel élu ; son visage dissymétrique prit une émotion naïve. Blum l'embrassa, ses petits-enfants lui sautèrent au cou, les cinéastes tournèrent. L'instant historique s'imprégnait d'une cordialité familiale.

La cérémonie rituelle de la notification avait été mise au point par Katz-Blamont et par moi-même. Le rôle principal n'incombe plus désormais au président du Sénat, mais à celui de l'Assemblée. Auriol étant élu, la tâche fut départie au premier vice-président, Jacques Duclos, qui s'en tira assez bien malgré son péché mignon, l'enflure.

Deux allocutions larmoyantes de Léon Blum et d'Auriol, puis il y eut un discours prévu mais insolite du représentant de la presse ; c'est l'unique occasion où celle-ci joue un rôle officiel. Ce ne fut pas aujourd'hui une novation car un compliment analogue fut récité par le doyen

1. Il s'agit de l'élection du Président de la République.

des journalistes à chaque élection des Présidents de la IIIe République.

Un cortège bien ordonné se déroula ensuite à travers la Galerie des Bustes ; en automobile, nous arrivâmes à Paris où la garde républicaine à cheval fit escorte depuis la Porte Dauphine jusqu'à l'Élysée.

Le Palais nous parut encore léthargique avant de reprendre son existence d'habitation officielle ; deux vieux huissiers, droits comme des cigognes malgré leur âge de soixante-quatorze ans, nous indiquaient les rites et la digne cadence. Nul n'osait se dissiper devant leur onctueuse assurance. C'est ainsi que se déroulèrent les premières fonctions : transmission des pouvoirs, démission du Cabinet, investiture en tant que Grand-Maître de la Légion d'Honneur.

Après cela repos que nous avions tous bien gagné ; *and so to bed.*

18 Janvier 1947.

L'installation à l'Élysée se complique de la crise ministérielle. Hier les visiteurs de toutes les allégeances politiques déambulaient gravement vers le Cabinet présidentiel. Aujourd'hui, Ramadier étant désigné, la marée des intrigues s'est retirée de l'Élysée pour déferler place Vendôme où siège encore le futur président du Conseil.

Le hasard m'a fait entrer aujourd'hui dans le Palais pendant que M. Auriol et son entourage visitaient l'hôpital Saint-Antoine. J'étais seul, nulle part le silence ne pouvait paraître plus pesant, la solitude, à cent mètres des Champs-Élysées plus complète. J'ai compris l'angoisse d'étouffement qui étreignit certains Présidents, Casimir Périer, Poincaré, l'exclamation désolée du premier regardant la pièce d'eau du jardin : « Il va falloir pendant sept ans tourner autour de ce bidet », les notes quotidiennes rageusement écrites par le second que dévorait son besoin d'activité.

J'ai compris aussi la nécessité du cérémonial absurde dont on a entouré le Chef de l'État jusqu'en 1940 ; il fallait combattre la torpeur, l'ankylose, empêcher ces boudoirs d'être une nécropole.

Certains salons sont charmants, celui que Murat décora avec les paysages de ses domaines successifs dans le Grand-Duché de Berg, puis à Naples. D'autres ont des ornements inattendus : la salle du Conseil des Ministres est marouflée avec des médaillons qui représentent le pape Pie IX, la reine Victoria, l'empereur François-Joseph, le tsar Nicolas Ier, la reine Isabelle d'Espagne, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV. C'étaient les souverains régnant à l'avènement de Napoléon III. La pièce la plus douceâtre, le salon d'argent, fut celle où se firent et se défirent trois destinées inégales : c'est là, en effet, que Napoléon abdiqua après Waterloo, que son neveu le Prince-Président attendit le résultat du coup d'État, que Félix Faure défaillit dans les bras de Mme Steinheil.

A part ces incidents historiques, le désenchantement aura été dans ce palais le frère puiné de la convoitise.

26 Février 1947.

Même facilement exercé, mon métier ne m'offre qu'une fatigue constante. La vigilance apportée à l'arrangement d'une cérémonie reste chose invisible. Le rite, pour se dérouler parfaitement, doit donner l'apparence d'aller de soi. Le souvenir qu'on en garde est volatile, le soin qu'on y apporte est exténuant. J'étais désabusé en revenant, ce soir, du dîner offert par M. Auriol au Prince-Régent de Belgique. Les habitants de l'Élysée étaient bien émus de cette première visite royale à part les vieux serviteurs, cigognes officielles, qui en avaient vu passer bien d'autres. Le prince Charles, moins détendu qu'au printemps, paraissait aussi moins dégingandé qu'à Bruxelles, il y a dix-huit mois. Il entre désormais dans la peau de son rôle ingrat.

J'aurais voulu panacher la liste des invités avec quelques personnalités nouvelles ; mais je fus empêché par la nécessité de convier tous les ministres d'État. « On ne peut avoir l'un sans l'autre, cela ferait un drame », m'a dit le Président. Le carcan des partis ankylose tous les détails de la vie politique. Du moins, un membre du Gouvernement, M. Pierre Bourdan a-t-il épousé une très jolie actrice, Hélène Vercors. D'autre part, le couple François Mauriac rompait la monotonie officielle. Lui, de sa voix rauque, se plaignait d'un courant d'air : « Je vais attraper un rhume et je serai enroué. » Plus tard, il nous dit : « Je recevrai bientôt Claudel sous la Coupole ; je ne sais comment il fera pour prononcer son discours, il est complètement aphone. » Evidemment, il vaudra mieux ne pas inviter les sourds à cette réception.

Le cher Mauriac fut ragaillardi après dîner quand il fit la connaissance de M. Thorez. Tous les chiens de faïence furent rompus entre eux, grâce à la bonhomie enjouée du communiste.

9 Mai 1947.

Je viens d'accueillir au Bourget Winston Churchill qui recevra demain la médaille militaire. Les préparatifs de cette cérémonie m'ont donné du tracas et voilà trois mois que je cherche à la mettre au point. Les difficultés ont apparu dès janvier quand Le Trocquer, alors ministre de la Guerre, annonça notre intention sans avoir pressenti Churchill ni demandé l'agrément du Gouvernement britannique.

Les bévues continuèrent quand on décida, pour ne froisser personne, de conférer la même décoration à Staline, au général de Gaulle, et, à titre posthume, au Président Roosevelt. On essuya un refus à peine correct de Staline, une pédante semonce du général de Gaulle. La famille du Président Roosevelt accepta avec reconnaissance mais sans trop comprendre la signification de notre geste.

Churchill, par contre, fut enchanté. L'idée de se voir décerner une décoration attribuée seulement au simple soldat et au général en chef satisfait son goût enfantin du faste militaire. Bien plus, une suggestion

émanant du général Juin le captiva. La médaille militaire lui serait conférée par un sous-officier médaillé lui-même. Le soldat décorant le Chef était d'avance une vision heureuse pour Winston. Je rédigeai une note vantant le mérite de l'idée du général Juin dont les conclusions furent adoptées par le Conseil des Ministres malgré une timide objection de M. Ramadier : « Pourquoi aller chercher un sergent ? Ne l'ai-je pas été moi-même et ne suis-je pas un médaillé militaire de 1914-1918 ? » Nul ne soupçonnait cet épisode d'autrefois, tant est grande la modestie du Président du Conseil. On ne retint pas son allusion et la cérémonie fut décidée dans la forme que ma note avait précisée.

Une autre idée, née dans mon cerveau, n'eut pas un sort heureux. J'avais pensé qu'on pourrait, par la même occasion, remettre à Mrs Roosevelt la décoration posthume de son mari. Chauvel et Henri Bonnet approuvèrent ce projet, mais quand Massigli y fit allusion à Churchill, la réaction fut celle du bouledogue tirant sur sa laisse : « *Am I already posthumus ?* » gronda le grand homme derrière son cigare. Il rappela ensuite les racontars qui le concernent dans le livre d'Elliot Roosevelt ; Il n'éprouvait donc aucun goût à rencontrer un membre de la « terrible famille » de son « grand ami ».

Je rengainai mon idée géniale mais n'en fus pas quitte de mes tribulations protocolaires. Déjà un communiqué paru dans le *Populaire* avait rappelé la médaille militaire de Ramadier et insinué perfidement que je faisais obstacle à laisser le président du Conseil décorer lui-même Winston Churchill. La veille de son départ pour Toulon, M. Auriol m'avait dit, sans réplique possible : « Ce sera Ramadier qui conférera la médaille. »

J'imaginai la grimace de Churchill, revêtu d'un uniforme insolite en face du brave civil barbichu qui nous gouverne. Mais Winston eut l'élégance de faire savoir qu'il serait heureux de recevoir la décoration des mains d'un chef de Gouvernement, ancien combattant des tranchées. En outre, la fermeté de Ramadier pendant la dernière crise lui a conquis une estime internationale.

Ayons donc l'air, comme dit Cocteau, d'avoir organisé ce que nous ne pouvons pas empêcher.

Au dîner des Affaires étrangères, la famille était presque au complet. Mrs Churchill apparaissait charmante, blanche et lasse. Ses deux filles, Mrs Sandys et Mrs Oliver, très affables malgré leurs nez pointus ; le fils, Randolph, adipeux et loquace, mettait au suraigu la voix de fausset. Quant au grand homme, il me parut plus tassé, moins ingambe mais beaucoup plus malicieux que l'été dernier. Je n'ai d'ailleurs pas entendu les propos échangés avec Bidault et Ramadier, mais son thème favori sur les États-Unis d'Europe devait en faire les frais.

JACQUES DUMAINE

(*A suivre.*)

LE SALON CHARPENTIER

par Michel Robida

Le 19 janvier 1877, Edmond de Goncourt notait dans son *Journal* une phrase prononcée par Gambetta, reçu à dîner chez ma grand-tante : « Le salon Charpentier aura eu la fortune, chose regardée comme impossible en France, de réunir et de mettre en contact des gens d'opinion différente, qui s'estiment et s'apprécient, chacun, bien entendu, gardant son opinion. » Gambetta ajouta quelques mots d'éloge, « évoquant l'Angleterre où le soir, dans le même cercle, les antagonistes les plus violents se donnent la main ».

Ce salon privilégié fut celui de Mme Georges Charpentier, née Marguerite Lemonnier, ma grand-tante.

Georges Charpentier, en 1871, venait, à vingt-cinq ans, d'hériter de la célèbre maison d'édition créée par son père. Gervais Charpentier, fondateur de la bibliothèque qui tint une place importante dans l'histoire de la littérature en France au XIXe siècle, né le 2 juillet 1805, était le fils d'un général du Premier Empire, le comte Henry-François-Marie Charpentier. Il avait eu l'idée d'adopter comme type courant de vente le format in-18, avec texte imprimé en caractères fins mais clairs et faciles, qui tua le format in-8°, dit « des cabinets de lecture ». Tous les volumes actuels découlent de l'application de ce procédé.

Ci-dessus. *Madame Charpentier et ses enfants*, par Renoir.

Éditeur de Musset, dont il possédait le portrait en dandy par Eugène Lamy, de George Sand qu'il détesta par la suite, de Gérard de Nerval, de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, de Balzac avec lequel il réglait ses discussions à coups de poing, ses démêlés avec ses auteurs, en dehors du « cher Alfred », étaient retentissants.

Il enfermait Théophile Gautier pour l'obliger à travailler. Verrouillé dans une pièce de la librairie, alors installée quai de l'École, Théophile Gautier, couché de tout son long par terre, un cigare éteint à la bouche, un sac de dragées à portée de la main, noircissait des feuillets qu'il éparpillait autour de lui. Le soir, en le libérant, le fidèle Toussaint ramassait les papiers, et, habitué aux rejets, aux corrections, aux amplifications des épreuves de Balzac, s'étonnait de trouver ceux-ci sans ratures, et prenait en pitié ce phénomène. Rassemblées, ces pages formèrent cependant *le Capitaine Fracasse*, écrit sous les verrous de Gervais Charpentier.

Son fils, Georges, le jeune éditeur, à l'étroit quai du Louvre, résolut de s'installer 11, rue de Grenelle, au-dessus de son affaire d'édition, ce qui avait en outre l'avantage de simplifier son existence. Cette maison s'élevait sur l'emplacement d'un couvent de religieuses de Sainte-Claire et de Saint-François, dont le jardin s'étendait autrefois du carrefour de la Croix-Rouge jusqu'à la rue de la Chaise. Ces bâtiments religieux avaient englobé au début du XVIIe siècle l'hôtel du fils de Zamet, le financier. Le couvent ayant été fermé en 1749, l'hôtel du 11, rue de Grenelle fut, par la suite, incorporé au grand hôtel Borghèse, 5, rue de la Chaise, avec lequel il communiquait par les jardins. Au fronton de sa porte cochère sur la rue de Grenelle, le petit hôtel porte encore les aigles des Borghèse, armes du prince romain, beau-frère de l'empereur, qui n'ont rien à voir avec les aigles d'Empire. En 1875, les deux hôtels se trouvaient de nouveau séparés. Les Charpentier habitaient celui du 11, rue de Grenelle, tandis que le grand hôtel Borghèse, rue de la Chaise, aujourd'hui transformé en maison de santé, était devenu la résidence de la duchesse d'Uzès.

Tout de suite, ma tante Charpentier, fort intelligente, aimant le monde et désirant continuer le train de vie qu'elle avait vu mener à ses parents, entreprit d'ouvrir la maison aux hommes de lettres, aux hommes politiques, aux musiciens, et bientôt aux peintres. Avec une audace que lui permettait son grand usage du monde, elle fut la première à mélanger tous les milieux. La duchesse de Rohan, la duchesse d'Uzès qui venait en voisine, rencontraient Gambetta dont la renommée allait alors aux nues, Jules Grévy, Charles Floquet, Rochefort, Jules Ferry, Georges Clemenceau, bien d'autres. Plusieurs de ces hommes représentaient alors la gauche ou l'extrême-gauche. Le tact de la maîtresse de maison évitait les difficultés. Elle cherchait cependant à susciter ces rencontres et Goncourt, dans son *Journal*, nous a révélé en style « artiste » les efforts

qu'il fallait parfois déployer pour mettre en présence deux adversaires d'envergure : « ... dans ce moment, la Parisienne a appétit de Gambetta. Elle veut l'avoir *at home*, elle veut le servir à ses amies, elle veut le montrer, échoué sur un divan de soie, à ses invités. Le gros homme politique devient en ces jours la bête curieuse que se disputent les salons. Depuis quelques jours, c'est un échange de billets, de notules diplomatiques, de la part de Mme Charpentier, pour avoir à dîner l'ancien dictateur. Burty est l'ambassadeur et le commissionnaire chargé d'appuyer tout ce que contiennent les babillets... »

Gambetta vint, une rose thé à la boutonnière et se plut si bien qu'on le revit souvent.

Cependant, ma grand-tante savait que la femme d'un éditeur se devait de recevoir les auteurs, ceux publiés par son mari comme les autres. Mais les plus célèbres étaient alors chez Charpentier. « Mon beau-père, disait-elle, a été l'éditeur des romantiques. Mon mari sera celui des naturalistes. » La définition, évidemment, était due à Zola. Celui-ci, qui avait vainement frappé à la porte de tous les éditeurs, était venu sans illusion rue de Grenelle. Il en repartit un traité en poche. Cette découverte est encore un des mérites de Charpentier. Émile Zola adorait les formules. Lorsqu'il signa chez Charpentier son service de presse de *la Débâcle*, il écrivit les mêmes mots sur *toutes* les pages de garde : « Une œuvre d'art est une observation de la nature à travers un tempérament. » Il avouait lui-même se moquer de ce mot « naturalisme » qu'il avait créé, « mais, ajoutait-il, je le répéterai parce qu'il faut un baptême aux choses pour que le public les croie neuves. Je fais deux parts dans ce que j'écris, il y a mes œuvres avec lesquelles on me juge et avec lesquelles je désire être jugé, puis, il y a mon feuilleton du *Bien Public*, mes articles de Russie, ma correspondance de Marseille, qui ne me sont rien et que je rejette, qui ne sont là que pour faire mousser mes livres. J'ai d'abord posé un clou et, d'un coup de marteau, je l'ai fait entrer d'un centimètre dans la cervelle du public, puis, d'un second coup, je l'ai fait entrer de deux centimètres... Eh bien, mon marteau, c'est le journalisme que je fais moi-même autour de mes œuvres. »

Dès ses débuts, Émile Zola se révéla un auteur à succès. Georges Charpentier eut alors envers lui un geste assez extraordinaire. Devant le départ, prodigieux pour l'époque, de *l'Assommoir*, il déchira le contrat qui unissait Zola à sa maison d'édition, ne voulant pas, dit-il, que le succès profitât plus à l'éditeur qu'à l'écrivain. Ces triomphes populaires répétés de Zola n'allaient pas sans jalousies de la part des autres auteurs. Ils martyrisaient notamment Goncourt qui, dans l'existence quotidienne, se montrait un des êtres les plus difficiles à vivre et à supporter. Aussi, lorsqu'il devait venir à la bibliothèque Charpentier, mon grand-oncle faisait-il dissimuler les piles de livres de Zola qui encombraient les bureaux, afin de ne pas irriter par leur vue le plus susceptible des

romanciers. Tous les succès lui étaient pénibles. Celui de Maupassant, si rapide, l'étonnait : « Maupassant, quel talent, mais qui donc lui dira le danger de trop produire ? » Renoir a raconté à Ambroise Vollard la brouille qui opposa quelque temps Goncourt à Zola, auquel le père de *la Fille Elisa* ne disait plus bonjour, allant même jusqu'à le faire attaquer en sous-main. Mon oncle, très ennuyé de ne plus pouvoir réunir deux de ses auteurs, et auquel cette brouille compliquait l'existence, ce qu'il détestait, avait fini par dire à Goncourt : « Mais enfin, si Zola venait à vous la main tendue, vous ne la lui refuseriez pas ? » Bouderie muette du grand homme. Aussitôt, branle-bas rue de Grenelle en vue de l'organisation d'un dîner de réconciliation. J'ai là un des petits cartons d'invitation qui portent en lettres d'or éteint sur fond gris pâle la prière à dîner « pour fêter Edmond de Goncourt ». Pendant tout le repas, Goncourt qui ne mangeait rien et martyrisait non seulement ses amis mais les maîtresses de maison dont il acceptait les invitations, demeura très distant. Le dîner fini, Zola n'y tenant plus, entraîna Goncourt dans un salon voisin. Il en sortit si visiblement ahuri qu'un ami commun, Guillaumet (dont la femme très élégante devait servir plusieurs fois de modèle à Monet), l'entraîna à l'écart et chercha à savoir ce qui s'était passé. « Vous me demandez ce que vous m'avez fait, s'était écrié Goncourt, vous qui nous avez dépouillés mon frère et moi de notre bien ! Et ce titre de *l'Œuvre* que vous avez donné à votre livre après que nous avions écrit *l'Œuvre de François Boucher...* »

Après cela, il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle... Le souvenir de M. de Goncourt et de ses bouderies alla si loin qu'il atteignit mon enfance. « Ah ! non, je t'en prie, me disait ma grand-mère, si je laissais quelque chose dans mon assiette, ne fais pas comme Goncourt ! » Ce M. de Goncourt dont j'entendais louer le talent et déplorer les travers, je demandais alors à ma grand-mère de l'imiter. Elle pinçait un peu les lèvres, feignait une lassitude extrême et, après avoir déchiqueté du bout de sa fourchette et de son couteau le contenu de son assiette, repoussait le tout vers les verres et, sans parler, croisait les mains sur le bord de la table d'un air résigné.

Combien de fois me suis-je entendu dire : « Ne fais pas comme Goncourt ! N'imite pas M. de Goncourt ! », à tel point que je ne me suis senti vengé qu'en découvrant le mot cruel de Théodore de Banville, autre familier des Charpentier, auquel on demandait son opinion sur les *Frères Zemganno :* « Les *Frères Zemganno ?* Je ne les lis plus, depuis que la veuve écrit toute seule ! »

On ne savait qu'inventer pour dérider Goncourt ou apaiser sa jalousie. Mon oncle et ma tante Charpentier multipliaient les réceptions en son honneur. Il était extrêmement sensible aux hommages. Pour lui plaire, ils organisèrent en novembre 1878 une fête japonaise au cours de laquelle les invités ne mangèrent que de l'authentique cuisine japonaise (venue

du restaurant de l'Exposition), que Goncourt n'aima guère. « Ce n'est pas très bon », note-t-il dans son *Journal*. Puis des Japonais en costumes, moitié marmitons, moitié peintres de fleurs ou d'animaux, se mirent à dessiner sur des étoffes, « avec une figure qui peine, un grand pli barrant la joue. Ils tiennent leur pinceau entre la première phalange du pouce et l'index, semblant l'avoir dans la paume de la main ».

Une autre fête est donnée en l'honneur de *la Fille Elisa*, une autre encore pour *la Faustin*. Celle-ci semble avoir trouvé grâce devant Goncourt.. Cette fois, rien n'a été ménagé pour flatter le vieux maréchal des lettres. Ma tante Charpentier s'en est remise à Robert de Montesquiou pour le soin du programme et la louange chez lui, maniée avec une feinte servilité, perd tout sentiment de la mesure. Nous en verrons les effets dans les lettres de Proust. Sarah Bernhardt, accoudée à la cheminée du grand salon, lit « nonchalamment, avec sa voix d'or, à travers un face à main, l'hommage à Edmond de Goncourt dont Robert de Montesquiou est l'auteur » :

Les paons blancs réveillés par la Faustin qui rêve,
Glissent en notre esprit avec moins de douceurs
Que la grâce de vos héroïnes sans trêve,
Maître : Marthe, Renée et Manette et leurs sœurs.
Les paons blancs évoqués par la Faustin qui songe...

Assis entre la duchesse de Rohan et la comtesse Potocka, Goncourt ravi écoute Sarah en suivant le poème dans un exemplaire calligraphié par Montesquiou, et enluminé par Caruchet « où, sur le chamois du papier, de délicates plumes blanches de paons, peintes d'une discrète manière à la gouache, semblent les élégants filigranes du papier ». Ce soir-là, M. de Goncourt fut content ! La page d'écriture s'en ressent. Le maître dut s'endormir dans sa chambre de « la maison d'un artiste » au plafond tendu de velours noir, sur lequel courent des pavots peints et des treillages dorés, en rêvant avec satisfaction « aux paons blancs évoqués par la Faustin qui songe... »

Avec Edmond de Goncourt, Emile Zola et Alphonse Daudet, Gustave Flaubert était un des piliers du salon Charpentier auxquels allaient bientôt s'ajouter Guy de Maupassant, Tourguénieff, Octave Mirbeau et bien d'autres. Renoir prétendait que Gustave Flaubert avait « l'air d'un capitaine en retraite qui serait devenu placier en vins ». A ce moment de sa vie, Flaubert, exaspéré par ses démêlés avec Michel Lévy, se prétendait à jamais dégoûté des éditeurs. Sa rencontre avec les Charpentier fut, au contraire, la naissance d'une amitié. Flaubert, irrité par les manœuvres des différentes entreprises commerciales avec lesquelles il avait dû traiter, fut enchanté de trouver en face de lui un jeune homme que les théories et les doctrines artistiques intéressaient plus que ses

affaires. Dans la correspondance qui s'établit entre Croisset et la rue de Grenelle, nous verrons bientôt Gustave Flaubert s'adresser directement à ma grand-tante lorsqu'il s'agit d'une affaire pressante, ou surtout du « jeune homme », du « chéri », du « très-aimé », en l'occurrence, de Guy de Maupassant.

En janvier 1880, Flaubert écrit à la « chère madame Marguerite » pour lui recommander son protégé : « Je demande à votre mari comme un service personnel de publier maintenant, c'est-à-dire avant le mois d'avril, le volume de vers de Guy de Maupassant, parce que cela peut servir au susdit jeune homme pour faire recevoir au Français une petite pièce de lui.

» J'insiste. Ledit Maupassant a beaucoup, mais beaucoup de talent ! C'est moi qui vous l'affirme et je crois m'y connaître. Ses vers ne sont pas ennuyeux, premier point pour le public et il est poète, sans étoiles ni petits oiseaux. Bref, c'est mon disciple et je l'aime comme un fils... »

De la même plume, le père de *Madame Bovary* écrit au « cher Guy » et lui dit l'avoir recommandé, non à son éditeur, mais à la femme de celui-ci, croyant ainsi le mieux servir.

Charpentier avait, en effet, la réputation d'être assez négligent quant à la rapidité de ses réponses. Aussi est-ce à sa femme que l'on avait alors recours et c'est souvent par son entremise que furent traitées les affaires. Elle s'intéressait aux nouvelles publications, suivait attentivement l'œuvre des auteurs de la maison et ceci avec tant d'intelligence que son mari ou son associé la consultaient sur l'opportunité d'une réédition ou le chiffre d'un tirage.

L'amitié avec Flaubert dura jusqu'à la mort de l'écrivain. Elle connut cependant quelques nuages au moment de la publication dans *la Vie Moderne* d'une féerie que Flaubert n'avait jamais pu placer, *le Château des Cœurs*. Charpentier et Bergerat, chargé du soin de *la Vie Moderne*, souhaitant être agréables à Flaubert, avaient pensé que cette publication gagnerait à être illustrée. Ils firent appel à Jules Chéret, Lavastre, Rubé, Courboin et Daniel Vierge. Flaubert, éternellement en quête d'une nouvelle tête de turc, fut exaspéré qu'aucun d'eux ne parvînt à rendre la vision que lui-même avait de ses personnages. Il s'en prit à tout le monde sous forme de lettres mi-sérieuses, mi-plaisantes, qui trahissaient son mécontentement. Celui-ci dura jusqu'à sa mort, le 8 mai 1880, jour où *la Vie Moderne* publiait la dernière scène du *Château des Cœurs*. Le plus curieux, c'est que, vers la fin de sa vie, Flaubert alors devenu de rapports difficiles, Flaubert qui avait tant lutté contre le gouvernement impérial lors de la publication de *Madame Bovary*, finissait par prendre à son compte les doctrines de son pharmacien, et, de sa voix forte, flétrissait le cléricalisme, s'indignait de l'influence des Jésuites, et, finalement, endossait les théories philosophiques de M. Homais, dont il avait tracé une si parfaite caricature.

En dépit de ses humeurs et de ses animosités violentes et tenaces, Flaubert éprouva pendant ses dernières années un grand soulagement de l'appui et de la compréhension que lui témoignèrent les Charpentier. « Il n'avait à craindre de leur part aucune blessure profonde, aucun froissement irréparable. Confiés à des mains aussi loyales, ses intérêts ne couraient aucun risque. La franchise de sentiments réciproques atténuait dans une très large mesure les désaccords partiels qu'en d'autres occasions, l'écrivain, toujours exagérément susceptible en matière de principes artistiques, n'aurait pas pardonnés aussi volontiers. »

Mon oncle et ma tante lui témoignèrent une déférence affectueuse qui, presque autant que leur jeunesse, le toucha. Les voyages à Croisset furent fréquents, les visites rue de Grenelle amicales. Cependant, jamais l'importance accordée à Flaubert ne parut envahissante. Contrairement à Mme Récamier plaçant au milieu de son appartement de l'Abbaye-aux-Bois le fauteuil de Chateaubriand, Mme Georges Charpentier se refusait à toute domination, à tout despotisme. Peut-être était-elle, comme sa mère et la plupart des Lemonnier, trop autoritaire. Et puis, les hommes de lettres n'attiraient qu'une partie de son attention. Ils emplissaient son salon, mais au même titre que les peintres, les hommes politiques ou les gens du monde. Elle avait un mari charmant, un peu coureur, trois beaux enfants, un fils et deux filles, respectivement filleuls de Gustave Flaubert, d'Edmond de Goncourt et d'Émile Zola. Elle menait une vie large et agréable qui lui convenait, passant l'hiver à Paris, rue de Grenelle, l'été à Neuilly, dans le parc Saint-James, avec une échappée d'un mois à Royan, où les Charpentier s'étaient fait construire une villa baptisée « le Paradou », en souvenir du domaine empli de plantes rares où l'abbé Mouret rencontrait Aline.

A Paris, l'hôtel de la rue de Grenelle était en partie occupé par les bureaux, situés au rez-de-chaussée. A droite, sous la voûte, débutait un escalier qui, montant le long du mur de la cour, conduisait au premier étage. Les visiteurs y étaient accueillis à l'entrée de la galerie par le grand tableau de Renoir intitulé *Madame Georges Charpentier et ses enfants*. Cette toile admirable, peinte en 1878, appartient aujourd'hui au Metropolitan Museum de New York. Mme Charpentier y est assise dans son petit salon japonais, vêtue d'une longue robe noire de Worth, qu'éclairent seulement au corsage la guimpe, les poignets clairs et quelques brillants, tandis que sous la large traîne éployée se retrousse la balayeuse de dentelle. A côté d'elle, sur le divan à fleurs multicolores, son fils Paul, sa fille Georgette, vêtus de bleu pâle sont tout lumière et fraîcheur. Des fruits, un carafon de cristal, un vase de roses sont placés près d'eux sur un guéridon. Couché à leurs pieds, le chien Porto. Cette composition, dont les personnages se détachent sur un fond alterné de kakémonos et de panneaux d'un rouge laque, est d'une grâce, d'un charme et d'une élégance incomparables. La beauté du climat ainsi composé est si grande que

Marcel Proust, aux premières pages du *Temps retrouvé*, Marcel Proust qui, familier du salon Charpentier, avait vu cette toile rue de Grenelle, la désigne comme étant l'évocation la plus parfaite de son temps. Comment d'ailleurs ne pas citer ici la phrase même d'*A la Recherche du Temps perdu :* « ... La poésie d'un élégant foyer et des belles toilettes de notre temps ne se trouvera-t-elle pas plutôt pour la postérité dans le salon de l'éditeur Charpentier par Renoir que dans le portrait de la princesse de Sagan ou de la comtesse de La Rochefoucauld par Cotte ou Chaplin. » Cette phrase, Marcel Proust l'avait amenée et comme introduite dans son œuvre par quelques considérations pleines de réticences où il constatait, mais à la vérité non sans le regretter un peu, que la véritable élégance pour la postérité ne serait pas chez la princesse de Sagan, mais bien plutôt chez les Charpentier.

Cet admirable tableau fut admis au salon de 1879 en raison de la personnalité du modèle. Renoir a raconté lui-même que le jury ne consentit à accepter cette toile révolutionnaire qu'impressionné par le choix que Mme Charpentier avait fait du peintre. Ce tableau avait été payé 1 000 francs. « Un prix exceptionnel, disait encore Renoir ; à la même époque, j'ai vu chez Poupin, contre son magasin, à même le trottoir, une de mes toiles, *le Page*, une figure de femme debout, grandeur nature, à vendre 80 francs ! »

Le rôle joué par les Charpentier dans l'histoire de l'art et des impressionnistes est en effet considérable. Georges Charpentier, si libre vis-à-vis de ses auteurs, si détaché de ses intérêts matériels, a en outre fait preuve en faveur de ses amis les peintres d'un désintéressement et d'un dévouement sans bornes. Il fut le véritable mécène des impressionnistes, mettant à leur disposition, non seulement sa bourse à laquelle ils eurent souvent recours, mais le poids de ses relations et l'appui que pouvait leur apporter une grande maison d'édition.

Au début de son mariage, afin d'aider Renoir, Mme Charpentier lui avait demandé de peindre ses menus. J'en ai un chez moi, sous les yeux, en écrivant ces lignes, daté de 1878, représentant un petit pâtissier vêtu de la toque blanche et du tablier retroussé sur la hanche, jonglant sur un fond gris avec quelques assiettes sur lesquelles on lit les noms des plats. Au verso, un pâté, un couvert, des fleurs et des fruits encadrent le nom de l'invité. Mme Georges Charpentier ne se contentait pas, d'ailleurs, cherchant à faire connaître les impressionnistes, de les inviter à ses soirées ou de leur acheter leurs toiles. A son instigation, son mari avait créé, pour défendre leur cause, un journal spécial, dirigé par Bergerat, auquel chacun d'eux collaborait : *la Vie Moderne*. Cette aide cependant était encore insuffisante. Nous avons peine à admettre que l'art impressionniste qui respire la joie fut le fait d'hommes aux abois. Tous ces peintres, qui semblent par leur vision exprimer le bonheur des êtres heureux, traînèrent longtemps une existence misérable. Comment comprendre aujour-

d'hui cette proposition lamentable de Sisley à Théodore Duret, « cinq toiles par mois pour 500 francs pendant six mois... » Et cependant, l'amateur ne se trouva pas. Renoir bourrait ses poches de croûtes de pain quand il dînait chez sa mère, pour les porter à Manet. Quant à Claude Monet, réfugié à Vétheuil par économie, ses lettres à mon oncle Charpentier sont des cris de désespoir ou des appels à l'aide : « Je suis sans le sou ici, obligé de solliciter, de mendier presque mon existence, n'ayant pas un sol pour acheter toiles et couleurs... » Sa femme tombe malade, il écrit encore : « Je ne sais trop que vous dire que vous ne sachiez vous-même, c'est-à-dire que depuis fort longtemps je suis dans la peine et dans l'impossibilité de travailler, tout mon temps se passant en soins à donner à ma femme et à notre petit enfant... » La pauvre malade meurt, les meubles, la maison vont être saisis. Monet accourt à Paris, écrit à mon oncle, termine par cette prière : « Pourriez-vous remettre 50 francs au porteur ? » Charpentier donna les 50 francs, mais fit mieux. Il mit aussitôt à la disposition de Claude Monet la galerie de *la Vie Moderne*, boulevard des Italiens, afin d'y organiser une exposition.

Car, afin de mieux aider ses amis les impressionnistes, l'éditeur des naturalistes, après avoir créé un journal pour ses peintres, leur avait ouvert une galerie. Manet, à la demande de Charpentier, peignit un portrait de Claude Monet pour illustrer le catalogue. On vendait celui-ci 50 centimes. C'était encore trop cher pour un public qui ne venait que pour rire et se moquer du peintre. Irrité, et pour obliger les gens à se souvenir au moins de l'exposition, mon oncle fit distribuer gratuitement la brochure aux passants.

Certains tournaient leur misère en plaisanterie. Renoir en riait le premier. « Il faut que je trouve 40 francs avant midi. Et je n'ai que 3 francs ! » Alors, ajoute Jean Robiquet, Renoir retardait sa montre pour se garder une marge d'espoir.

Ecrivait-il à Georges Charpentier, il affectait un style paysan, tout en signant « le membre de l'Institut » sa lettre rédigée sur du papier quadrillé : « Mon cher Ami. Que je vous demanderai si c'est dans la possibilité nonobstant, la somme de 300 francs avant la fin du mois. Si c'est possible, que je suis bien désolé, que c'est la dernière fois et que je n'aurai plus rien à vous écrire que des lettres banales, toutes bêtes, sans rien vous demander, parce que vous ne me devez plus rien, excepté le respect parce que je suis plus vieux que vous... »

Renoir peut-être sort un peu plus vite de cette misère où Sisley se débattra toute sa vie, parce qu'après le grand succès de curiosité de « la famille Charpentier » au Salon, il commence à peindre des portraits. Cependant, ma grand-tante lui commande encore un autre portrait. (celui du Louvre), ceux de ses enfants et de ses beaux-parents, et en désespoir de cause, ayant épuisé toute la famille, deux panneaux pour

décorer la cage de l'escalier. « Il n'y avait plus de place ailleurs, racontait Renoir, Mme Charpentier, suivant la mode lancée par les Goncourt, avait mis des « japonaiseries » partout. » Il peignit donc un homme et une femme faisant pendant. Pour l'homme, il avait fait poser son frère. Mais la femme était un modèle de Montmartre « qui sort je ne sais d'où, prétendait ma tante, et qui finira par le cambrioler ». « Lorsque mon œuvre fut terminée, conte Renoir, on voulut avoir l'appréciation d'un vieil ami de la maison, le peintre Henner et celui-ci me prenant les mains, avec cet attendrissement facile aux Alsaciens : « C'est drès pien, » c'est très pien, mais il y a une vaute ! L'homme toit doujours aidre » blus brun que la vamme ! »

Cependant, si la curiosité commençait à entourer les impressionnistes, le succès ne venait pas. Lors de l'exposition Claude Monet, organisée nous l'avons vu par les soins des Charpentier à *la Vie Moderne*, aucune toile ne fut vendue, ou plutôt, la seule qui trouva acquéreur, ce fut encore les Charpentier qui l'achetèrent. Cette fois, ce ne fut pas l'éditeur, mais ma grand-tante qui, le 22 juin 1880, écrivit à Monet qu'elle souhaitait aider sur son propre budget : « Je sais que mon mari désire beaucoup votre grand tableau de *la Débâcle*. Je voudrais lui en faire cadeau sur mes économies et quoique je déteste marchander, il n'entre pas dans mes moyens de le payer 2 000 francs (somme considérable à l'époque), peut-être voudrez-vous bien accepter mes conditions ? 1 500 francs payables en trois fois, 500 francs au 14 octobre, 500 francs au 14 janvier, 500 francs au 14 avril 1881... »

Aussi surpris que nous soyons par cette proposition, il faut se souvenir, en se reportant à l'époque, que la somme de 1 500 francs (près de 500 000 francs aujourd'hui) était une offre généreuse, considérable même pour acheter la toile d'un inconnu. Et les Charpentier achetaient beaucoup. Le critique Th. Duret, que je me souviens d'avoir vu dans mon enfance, écrivait qu'il était alors plus difficile d'arracher 100 francs pour un tableau de Cl. Monet que plus tard d'en obtenir des dizaines de mille. Mme Charpentier en offrait, elle, quinze fois plus.

La première toile de Renoir entrée rue de Grenelle fut *la Pêche à la Ligne*. Georges Charpentier l'avait aperçue sur un trottoir, chez un marchand de tableaux. Il l'avait achetée 100 ou 150 francs, et avait été si touché de sa beauté qu'il demanda à rencontrer l'auteur. C'est ainsi qu'il avait découvert Renoir, ce qui n'est pas un mince mérite. Cette toile, rachetée à la mort de Charpentier par sa fille aînée Georgette, qui considérait que ce tableau ne devait jamais sortir de la famille, se trouve aujourd'hui chez nos cousins Tournon, au Costa-Rica.

Cézanne vint aussi rue de Grenelle, amené par Zola, son compatriote. Le lieu était trop mondain pour lui et il revint rarement. Cependant, dès qu'il était question de peinture, Renoir ne manquait pas d'ajouter : « ... et Cézanne ! » Si bien qu'un jour, Emile Zola, agacé, prenant Renoir

par le bras l'entraîna à l'écart, pour lui confier : « Vous êtes vraiment aimable de dire du bien de mon vieux camarade, mais entre nous, à quoi bon tenter de faire quelque chose pour un tel raté ! » Devant l'étonnement et les protestations de Renoir, Zola réfléchit un instant et conclut : « Après tout, la peinture, ce n'est pas mon affaire ! »

Peut-être trouvera-t-on que j'ai trop insisté sur le côté « mécène » de mes parents, mais ils ont beaucoup fait pour l'impressionnisme et peut-être serait-il juste de ne pas l'oublier ? Il semble que dans un musée comme celui du Jeu de Paume, où sont exposés plusieurs portraits des Charpentier, un mot pourrait rappeler le rôle joué par l'éditeur qui, non seulement soutint les impressionnistes, les fit admettre, leur acheta des tableaux, mais créa pour eux, à ses frais, le journal et la galerie qui leur permirent de lutter et de se faire connaître. Il est vrai que le portrait de ma tante Charpentier et ceux de ses beaux-parents se trouvent aujourd'hui au milieu des toiles qu'elle a aimés. Le regard gris, un peu ironique, filtre entre les paupières baissées, la bouche sourit, amusée, et toute l'attitude, à peine distante, mais suffisamment pour que cela soit perceptible, dit assez que la femme dont on admire le portrait n'attend aucune reconnaissance. Il lui suffit de constater, en voyant les foules défiler devant elle, que naturellement elle avait raison.

⁂

De ce même regard, elle accueillait chez elle les gens célèbres qui se pressaient rue de Grenelle. Parfois, elle racontait une histoire, citait une anecdote, rappelait ses séjours à Hauteville-House, chez Victor Hugo... « A Guernesey, le père faisait déposer chaque soir sur le balcon une cuve pleine d'eau. Il se réveillait à point pour assister au lever du soleil et durant cette cérémonie, se tenait debout en chemise, les pieds dans l'eau froide. » Et Victor Hugo disait : « Madame Charpentier, vous devriez faire comme moi et obliger votre fils à en faire autant, c'est très sain ! ». Parfois aussi, elle s'inquiétait de certains de ses invités. Parmi les musiciens, si Saint-Saëns, Massenet, Alfred Bruneau, et plus tard Reynaldo Hahn étaient de tout repos, il n'en était pas de même de Chabrier. Il jouait avec une telle fougue qu'après chacune de ses interventions, il fallait faire appel au réparateur ou à l'accordeur. « *España*, disaient plus tard nos cousines, *España*, joué par Chabrier, c'était la mort des pianos ! » Car bien souvent un concert, plus ou moins improvisé, animait ces réceptions. Tantôt on faisait venir une inconnue qu'un peintre (encore !) Georges Beaudoin, avait découverte à Suresnes ou au Point-du-Jour où elle était servante d'auberge. La fille avait quinze ans, une voix splendide, mal placée, mais d'une étendue incroyable. Décrassée, habillée, tante Charpentier la fit chanter chez elle un dimanche soir. Le succès fut foudroyant. Massenet l'entendit ; le lendemain, Delna était lancée. Plus

souvent, on faisait appel à des artistes célèbres : Sarah Bernhardt, chez laquelle les Charpentier passèrent des vacances à Belle-Ile, Mounet-Sully qui vous laissait le choix entre *la Chèvre de M. Seguin* ou *Waterloo, morne plaine...* Coquelin récitait des vers de Charles Cros : *un hareng long, long...* Les artistes les plus intelligents cherchaient le moyen de paraître rue de Grenelle, et un peu plus tard, l'une d'elles, Yvette Guilbert, devenue célèbre, qui chantait dans des « bouis-bouis », fit demander aux Charpentier par Louis de Robert à se faire entendre chez eux. Ma grand-tante, qui reculait devant peu d'audaces lorsque le talent était en jeu, malgré tout légèrement inquiète des « bouis-bouis », commença par inviter la jeune femme à dîner avec un juge impitoyable, Robert de Montesquiou. Celui-ci discuta Bruant dont Yvette Guilbert chantait les chansons. « Pourquoi, reprochait Montesquiou, entourer d'un tel halo la faune des boulevards extérieurs quand il y a d'autre part tant de vies réellement belles ? » Bruant trouva dans son interprète un chaleureux défenseur ; puis, Yvette Guilbert commença à réciter à Montesquiou des vers de Bruant et bientôt demanda à ma grand-tante si elle accepterait de la laisser venir chez elle réciter ces mêmes vers et interpréter les chansons de son répertoire que ses amis voudraient entendre. Une date fut fixée, et Yvette Guilbert précisa son souhait : « Les plus illustres écrivains et artistes du temps seraient-ils réunis ? Vous ne pouvez savoir, madame, quel courage et quelle énergie cela me donnerait si j'avais leur approbation... » « M. et Mme Charpentier, conte Yvette Guilbert dans ses mémoires, acceptèrent cette suggestion avec la plus grande simplicité et beaucoup de gentillesse... »

Le grand soir arrivé, elle fut cependant un peu émue de l'assistance qu'elle découvrit devant elle. Il y avait là, auprès d'Edmond de Goncourt, Emile Zola alors à l'apogée de sa renommée, qu'elle trouva affreux, Alphonse Daudet déjà malade, dont elle admira la tête superbe, et qui était assis sans pouvoir se lever, une couverture placée sur ses genoux par la maîtresse de maison, Paul Hervieu, Octave Mirbeau, Pierre Loti, Henry Becque, Richepin, Catulle-Mendès, les jeunes Marcel Prévost et Abel Hermant, Guy de Maupassant, puis Tourguéniev, Alexandre Dumas, Edouard Pailleron, Victorien Sardou, Lockroy, les Frantz-Jourdain, les Ménard-Dorian, Antoine, Séverine, Adrien Hébrard, Forain, Montesquiou, Carolus Duran qui déposait toujours sa guitare au vestiaire et n'avait de cesse que ma grand-tante lui demandât de jouer quelque chose, toute la pléïade habituelle enfin des peintres, des hommes politiques, des femmes du monde...

Mais c'était les écrivains qu'Yvette Guilbert voulait atteindre, et d'abord le plus célèbre d'entre eux à l'époque, Zola. Elle a conté que ce soir-là, pour livrer ce combat, elle hésita sur le choix de sa première chanson. *Rosa la Rouge*, de Bruant, ou *la Soularde*, de Jules Jouy ? Ce fut *la Soularde*. Elle a donné ses raisons. Zola était plus un homme des

faubourgs que des boulevards extérieurs. Tout de suite après, elle attaqua une chanson de Xanroff : *Elle était très bien.* Elle continua avec *Fleur de Berge* de Jean Lorrain et s'étant assurée de Zola qui s'était levé et dont les gros sourcils tressaillaient de surprise, elle se tourna délibérément vers Alphonse Daudet et chanta une courte idylle : *C'était bon...* Ce fut un triomphe. Daudet l'appela près de lui : « Vous devez quitter le café-concert. Vous êtes une comédienne. Si j'étais plus jeune, j'écrirais une pièce pour vous. » De partout pleuvaient les encouragements, les bravos... Elle chanta jusqu'à deux heures du matin, sa tête impertinente sous le chignon roux comme sculptée par la lumière sèche du gaz, dressée au-dessus de sa longue robe jaune, de ses épaules maigres et de ses mains croisées, gantées de noir.

Dans ce concert d'éloges une seule fausse note, une voix acidulée qui disait derrière elle : « Cette mademoiselle Guilbert, elle faisait mes robes autrefois. Oh ! elle n'était pas si célèbre alors ! Maintenant, elle ne se souvient plus de moi, évidemment... » Yvette Guilbert fit front. Elle avait reconnu le regard figé, le visage émaillé de « la belle madame Gauthereau ». « Mais naturellement je me souviens de vous, madame ! Et je n'oublierai jamais combien il était difficile de vous faire acquitter vos notes ! » La « Vénus » de l'époque Grévy, suffoquée par la riposte, en demeura figée sur sa chaise. Cette femme qui avait eu la réputation d'être parmi les plus belles, et peut-être la plus belle, disait cependant à ma grand-mère : « Oui, je suis belle. Les hommes se détournent sur mon passage. On fait la haie quand j'entre à l'Elysée mais, retenez ce que je vous dis : jamais un homme ne m'a avoué qu'il m'aimait. Pour une femme, il vaut mieux être jolie que belle. »

Mais déjà, pour faire oublier l'incident, Louis de Robert avait imaginé de demander à quelques écrivains présents de noter leur opinion sur la chanteuse : « Tout un monde est évoqué, à moitié réel, à moitié fantastique, écrivit Zola, d'un excès dans le caractère qui est l'art tout entier. Jamais je n'ai mieux compris qu'une grande artiste n'est qu'une nature qui s'exalte et se donne... »

« Si j'avais le loisir et si j'avais le courage, si et si, nota Alphonse Daudet, j'aimerais écrire pour cette Yvette Guilbert dont le merveilleux talent est voué aux chansons du boulevard, un drame lyrique mi-chant, mi-pantomime, tiré des annales tragiques de l'Irlande ou de la Commune... »

« On demande pour Mlle Guilbert un Shakespeare moderne », conclut Mirbeau, et tous les autres à sa suite couvrirent le petit livre d'éloges dithyrambiques. Ce soir-là, Yvette Guilbert avait gagné la partie. Ma grand-tante aussi, par la même occasion, qui avait redouté les réactions d'une partie de ses invités devant le répertoire d'Aristide Bruant sous les lustres de la rue de Grenelle.

⁂

Ma grand-mère, Isabelle Lemonnier, sœur de Mme Georges Charpentier, assistait régulièrement aux soirées de la rue de Grenelle, elle était ravissante. Si Manet ne fit aucun portrait des Charpentier, il en fit six de ma grand-mère, dont l'un est aujourd'hui tout près de chez moi, dans une collection privée, rue Paul-Valéry. C'est le seul qui soit encore en France. Un autre, un pastel, signé d'un M. bleu dans une rose, appartient maintenant au Metropolitan Museum à New York. Après trois voyages en Amérique, je n'avais pu arriver à le voir. Il était toujours, du fait de la réfection de certaines salles, à la réserve. Ne voulant pas déranger pour cela le conservateur, je demandai simplement au bureau de vente des reproductions où ma grand-mère me souriait à dix-huit exemplaires, ce qui me paraissait curieux sur la 5e Avenue, je demandai donc si je pouvais voir l'original, et j'expliquai la raison de ma requête. Je fis une fois de plus l'expérience de la bonne volonté et de la cordialité américaines. Une brève succession de sonneries, quelques exclamations étouffées et, précédé de gardiens, dans une atmosphère d'attendrissement général, je montai, accompagné de ma femme, rendre visite à l'effigie de ma grand-mère.

En 1882, jeune et charmante, comme me la montrait son portrait, elle venait de passer, comme les années précédentes, une partie de l'été à Bellevue où Manet s'était installé, Pavé des Gardes, à proximité des bois et de la terrasse de Meudon. Il lui écrivait chaque matin de petits billets fleuris d'illustrations charmantes, des fleurs, belle-de-jour, belle-de-nuit (savait-il qu'elles furent introduites en France au XVIIIe siècle par L. C. Lemonnier ?), une rose ou des fruits, une prune, avec ces mots : « A Isabelle, cette mirabelle, mais la plus belle, c'est Isabelle. » Ma grand-mère bientôt partie pour Luc-sur-Mer, les lettres se poursuivent, ornées cette fois de petits portraits, « une Isabelle plongeant », en costume de baigneuse avec au fond quelques voiles sur la mer (aujourd'hui au Louvre). Une autre est illustrée d'un chat tournant le dos avec ces mots : « C'est un petit bonjour en passant, j'aimerais en recevoir un tous les matins. » Le 13 juillet : « Je suis sûr que vous rêvez drapeaux et prise de la Bastille. » Le 14, sous un flot de drapeaux, ces mots : « Vive l'amnistie ! » Des grands portraits, *Isabelle à l'épingle d'or, au manchon, au fichu blanc*, l'un est au Rijskmuseum à Amsterdam, un autre au Ny Carlsbersfonds à Copenhague, un autre se trouvait à Weimar jusqu'à la guerre, un dernier enfin à Buenos Ayres.

Les séances de pose auxquelles se prêtait ma grand-mère pour faire plaisir à Manet, alors très malade, étaient fatigantes. « Manet ne savait pas dessiner, nous contait-elle, il recommençait sans cesse mes portraits. Il a détruit devant moi je sais combien d'études. Si je les lui avais demandées, il me les aurait certainement données. Mais j'avais déjà tant de portraits... » Le seul, parmi ceux de Manet, qui ait appartenu à ma grand-

mère et qui ait longtemps été accroché dans son petit salon, est le pastel intitulée *Isabelle à la rose*. Aujourd'hui à New York, et dont Th. Poilpot exécuta une copie hallucinante de vérité, si fidèle, qu'après s'être amusé à signer du « M » bleu dans la rose, il l'effaça et inscrivit dans un coin « copie de Manet par Th. Poilpot ». Ma grand-mère vendit l'original à Georges Bernheim afin d'acheter une maison aux environs de Paris où nous passions une partie de nos vacances. « Je suis navrée de ne plus avoir mon portrait, disait-elle, mais je suis sûre que Manet qui a connu tant de difficultés serait enchanté en songeant que c'est grâce à lui que j'ai acheté cette maison. »

Si Manet n'exécuta aucun portrait des Charpentier, ceux-ci lui commandèrent de nombreuses toiles et notamment le fameux *Polichinelle*, exposé au Salon l'année qui suivit *le Bon Bock*, comme en témoigne ce billet de Manet à Mme Charpentier, daté de 1873 : « Chère madame, le *Polichinelle* est à votre disposition, vous pouvez l'envoyer chercher quand vous voudrez... Veuillez, madame, etc... »

Ce choix des peintres par les Charpentier est assez extraordinaire en raison de la sûreté et de la précision de leur goût à une époque où le goût était si mauvais. Aucune fausse note dans leur collection, aucun de ceux qui étaient alors les maîtres et qui sont aujourd'hui en partie oubliés. A côté de quelques œuvres datant de l'ancien régime ou des toiles romantiques reçues en héritage, ils ne retiennent que les impressionnistes ; ce choix semble d'autant plus surprenant que pour l'aménagement de leur intérieur, ils ont cédé aux modes de l'époque. Le bureau de Georges Charpentier aux murs revêtus de boiseries sombres est orné d'une énorme cheminée de bois sculpté, tandis que le grand panneau faisant face aux deux fenêtres donnant sur le jardin est entièrement occupé par un longue bibliothèque de chêne, sur les consoles de laquelle sont placés des bronzes verts imités de l'antique. D'ailleurs, nous avons vu Renoir d'autre part déplorer qu'on ne lui ait laissé que la cage de l'escalier à décorer, le grand salon et la galerie voyant leurs murs couverts de toiles, tandis que pour son petit salon, ma grand-tante a sacrifié à la mode des « japonaiseries ». Il est au reste curieux de constater à quel point les grands peintres de ce temps ont recherché les jeux de la lumière alors que les intérieurs n'offraient que pénombre et atmosphère étouffée. Rideaux, portières, stores coulissés, en écrivant ces mots, nous retrouvons instantanément le décor des écrivains de l'époque, beaucoup plus difficilement celui des peintres. Les descriptions du grenier d'Auteuil ou de Saint-Gratien, la peinture minutieuse des salons de la princesse Mathilde, rue de Courcelles ou plus tard rue de Berry, sont ahurissantes. On imagine mal Renoir, Sisley ou Claude Monet dans ce que les Goncourt nomment la maison d'un artiste. Quant au fossé creusé entre le naturalisme et l'impressionnisme, il semble infranchissable. Cependant, les deux écoles produisent leurs chefs-d'œuvre dans le même temps, peintres et écrivains discutent leurs théories, se retrouvent, subissent les mêmes

influences, partagent les mêmes engouements, les uns protégeant les autres, parfois sans bien comprendre leur œuvre comme en témoigne la réflexion de Zola sur Cézanne, ce « raté ». Il est vrai que lorsque l'on parlait à ma grand-tante du portrait de Jeanne Samary par Renoir, qu'elle aimait tant, elle disait : « Oui, il est très bien, mais elle a des salières. » Bonnat, Henner, Fantin-Latour, Carolus Duran étaient les familiers des Charpentier, ceux-ci accordaient toutes leurs préférences aux misérables hères dont les toiles sont aujourd'hui célèbres. Quelquefois, d'ailleurs, ces pauvres diables profitaient de leurs rencontres chez les Charpentier pour essayer de sortir de leur misère. C'est ainsi que Renoir s'enhardit un jour jusqu'à demander à Gambetta de le nommer conservateur d'un musée de province, aux appointements de 200 francs par mois. Ce ne fut pas l'audace, mais l'étrangeté de la requête qui surprit Gambetta : « Mais d'où sortez-vous donc, mon cher Renoir ? Faites une demande de professeur de chinois ou d'inspecteur de monuments, enfin quelque chose qui ne concerne pas votre métier, je vos appuierai ; mais, nommer un peintre conservateur d'un musée, cela ne s'est jamais vu... »

Gambetta devait rendre un autre jour à Renoir un service il est vrai plus modeste. Le peintre ayant demandé à Challemel-Lacour un article dans *La République française* sur une des expositions de ses amis, s'entendit répondre : « Nous ne pouvons rien faire pour vous, vous êtes des révolutionnaires ! ». Dans l'escalier, Renoir, un peu irrité, rencontre Gambetta qui l'interroge sur ce qu'il est venu faire là. Renoir raconte son affaire et Gambetta se met à rire : « Ah ! elle est bien bonne ! Challemel-Lacour qui ne veut plus qu'on soit des révolutionnaires ! » Et Gambetta aussitôt fit écrire l'article. « C'était, ajoutait Renoir, le plus simple de toute la bande. »

Gambetta avait connu Alphonse Daudet, alors qu'il était le secrétaire de Lachaud, l'avocat, gendre de Mme Ancelot dont le salon littéraire s'était tenu rue Saint-Guillaume de la Restauration au Second Empire. Ils se retrouvèrent un soir à dîner chez les Charpentier, « chaise à chaise », dit Alphonse Daudet. *Numa Roumestan* venait de paraître et il ne manquait pas d'échos pour laisser entendre que Daudet s'était servi de Gambetta pour tracer le portrait de l'homme politique. Gambetta, qui n'y croyait pas ou qui, même s'il y avait pensé, se souciait peu de ces racontars, se penchant vers Alphonse Daudet lui demanda si le « quand je ne parle pas, je ne pense pas » de Roumestan, était un mot fabriqué ou entendu. « De pure invention, mon cher Gambetta. — Eh bien, ce matin, au Conseil des ministres, un de mes collègues, midi de Montpellier celui-là, nous a déclaré qu'il ne pensait qu'en parlant... Décidément, le mot est bien de là-bas ! »

Lorsque Richepin publia *la Chanson des Gueux*, Zola, émerveillé par

l'emploi si aisé et facile de la langue verte, n'eut de cesse de savoir comment Richepin avait accompli ses trouvailles. Possédait-il un dictionnaire ? Et accepterait-il de le lui indiquer ? Quelle déception lorsque Théodore Duret lui répliqua en riant que les méthodes de Richepin étaient loin de ressembler aux siennes. « Il a dû, conclut-il, employer les mots qui lui sont passés par la tête. » Comment ne pas imaginer le visage désappointé derrière ses lunettes de celui qui, après s'être fait introduire chez la fameuse Valtesse de La Bigne, examinait son lit monumental sous tous les angles en prenant des notes, et le décrivait fidèlement dans *Nana*, en ajoutant encore à ses colonnes, ses sculptures, ses rideaux, ses marches, ses trophées, et ses galeries, des buissons de plantes vertes ! « Vous savez ce que me fait Zola, s'écriait indignée la courtisane à la mode, il met à coucher dans mon lit une fille à soldats ! »

Une fois, cependant, Émile Zola délaissa l'observation minutieuse. Georgette Charpentier, sa filleule, alors âgée de treize ou quatorze ans, lui avait demandé si elle ne pourrait pas lire un de ses livres. C'est pour elle qu'il écrivit *le Rêve*. Quelques mois plus tard, elle épousait Abel Hermant. Elle était grande, très belle, vive et élancée. L'auteur des *Chroniques du Cadet de Coutras* et des *Transatlantiques* était petit, précieux, plein de talent, mais semblait effacé auprès d'elle. Ma grand-tante, qui aimait beaucoup son gendre, l'avait choisi à la suite du succès retentissant du *Cavalier Miserey*, après lequel Abel Hermant, las de ses duels renouvelés avec chacun de ses anciens officiers, avait fini par déclarer : « Je ne peux pourtant pas me battre avec tout le régiment ! »

Le mariage civil eut lieu le lundi 26 novembre 1888. Témoin, Edmond de Goncourt, qui assistait ce jour-là à l'Odéon à la première répétition de *Germinie Lacerteux* et s'émerveillait de l'intelligence du jeu de Réjane comme des trouvailles de Porel pour la mise en scène, dut s'évader à regret du théâtre pour voir arriver la mariée à la mairie, « charmante dans une de ces toilettes « esthetic » de la Grande-Bretagne, qui va à sa beauté « ophélique », à sa grâce « névrosée ». Le discours du maire à peine terminé, il repartit pour l'Odéon afin de retrouver ses interprètes. Le 28 novembre, un landau vient le prendre chez lui à onze heures. Il va chercher les Daudet et ils arrivent ensemble rue de Grenelle.

Le cortège est long à organiser. Passons sur les remarques aigres-douces de Goncourt et de la chère Mme Alphonse Daudet, impatientés de leur attente, qui s'étonnent de la ressemblance « des noces des gens riches avec les noces des ouvriers ». La joie n'est pas une atmosphère propre à Goncourt. Sa malveillance cesse cependant à l'apparition de la mariée « sous le blanc argenté de la soie Récamier, sa jupe sans taille tombant avec les plis d'une tunique, et de coquets entrelacements de fleurs d'oranger lui courant à la hauteur des hanches sur sa robe de dessus ». Il l'admire encore quand, la messe finie, elle sort de l'église, enveloppée de soleil et un peu plus tard lorsqu'elle distribue à ses amies

les pétales d'oranger de sa robe, figurant le nombre d'années qu'elles ont encore à attendre avant de se marier. Jeanne Hugo, montrant sa main ouverte, s'écrie : « Dans deux ans ! » « Je crois bien, note Goncourt, qu'en me disant cela, elle regarde Léon Daudet. »

Abel Hermant et sa femme s'installèrent 15, rue de Grenelle, à l'ancien hôtel de Bérulle, construit par Brongniart, dont les fenêtres donnaient sur les jardins de l'Abbaye-aux-Bois et dont l'escalier surtout était magnifique. Afin de travailler tranquillement, Abel Hermant avait loué un second appartement sur le même palier. Cette union cependant dura peu et, après la mort d'un enfant, cette cousine de ma mère, mariée trop jeune, trouva heureusement le bonheur que « Lancelot » n'avait su lui donner.

La plus jeune fille des Charpentier, Jane, filleule d'Edmond de Goncourt, au ravissant visage encadré de cheveux courts et bouclés, coupés sur un coup de tête, très musicienne, s'enflamma pour l'affaire Dreyfus, dont ses parents avec Zola avaient épousé la cause. Moins circonspects que M. de Norpois, ils prirent violemment parti et cette affaire qui divisa la France divisa aussi le salon Charpentier. Le temps n'était plus où Gambetta pouvait dire à Goncourt que cette maison avait la fortune de réunir et de mettre en contact des gens d'opinions différentes. Ce qui était possible quelques années plus tôt devint impossible dès le début de « l'Affaire ». Celle-ci, au milieu des haines, des rivalités, des calomnies et des scandales qu'elle déclencha, provoqua quelques réconciliations. C'est sur ce plan et dans le groupe des amitiés réunies autour des Charpentier que nous nous en occuperons.

A la suite du compte rendu du salon de 1896, Monet s'était brouillé avec Zola, brusquement devenu l'adversaire de ses anciens amis. Déjà, il lui avait reproché, après la mort de Manet, la publication de *l'Œuvre*, roman dans lequel l'écrivain avait décrit les milieux artistiques sous un jour plutôt défavorable aux impressionnistes. Nous savons que Zola ne comprenait rien à la peinture et, s'il la défendait, ce fut peut-être sur les instances de son éditeur. Libéré de cette tutelle, il en revenait à son propre jugement : « Cézanne, ce raté... » C'était bien d'ailleurs de Cézanne et non de Manet qu'il avait entrepris de tracer le portrait dans *l'Œuvre*. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il publia *J'accuse !* Monet lui écrivit aussitôt de Giverny : « Bravo et bravo encore ! Vous seul avez dit, et si bien dit, ce qu'il fallait. »

Tel est aussi l'avis de Pissarro. Renoir, lui, est antidreyfusard ainsi que Cézanne, qui croit « qu'on a monté un bateau à' Zola ». Mais ils n'y mettent pas la vigueur, l'animosité, de Forain et Degas. Ce dernier jette un modèle à la porte parce que la fille est protestante « et que tous les protestants sont pour Dreyfus ». Quand on lui parle de Pissarro dont il prétend ne pas aimer la peinture et qu'on lui rappelle

ses anciens jugements, il a ce mot terrible : « Oui, mais c'était avant l'Affaire ! »

On comprend après cela que les Charpentier, ayant pris violemment parti pour Dreyfus et soutenant Zola de tout l'appui qu'ils pouvaient lui prêter, leur salon se trouvât divisé. Son fils Paul étant mort — à vingt ans — en 1895, Georges Charpentier, quand ses filles furent mariées, résolut d'abandonner la maison d'édition créée par son père, et la vendit moyennant une rente viagère (qui ne fut payée que deux ans par suite d'une mort prématurée) à un de ses anciens employés devenu son associé, Eugène Fasquelle, dans la famille duquel elle est encore aujourd'hui.

MICHEL ROBIDA

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA VIE DES VERTÉBRÉS

par J. Z. Young *(Payot)*

Professeur à l'Université de Londres, J. Z. Young a tenté de donner une vue d'ensemble sur l'organisation des Vertébrés, leur vie et leur évolution. Son livre commence par les Chordes les plus primitifs pour se terminer par les Mammifères. Le même plan est adopté pour chaque groupe : classification, morphologie, anatomie, physiologie, comportement. Quand il y a lieu, les questions d'origine, de phylogenèse, d'affinités parentales, d'adaptations, de tendances évolutives, sont discutées.

Cet ouvrage didactique, abondamment illustré (497 figures, schémas, coupes histologiques, bien annotés), facile à lire, intéressera tout aussi vivement un étudiant qu'un lecteur informé cherchant à connaître et à comprendre le grand ensemble des Vertébrés.

A. TÉTRY

LE LIVRE DES SANCTUAIRES DE LA NATURE

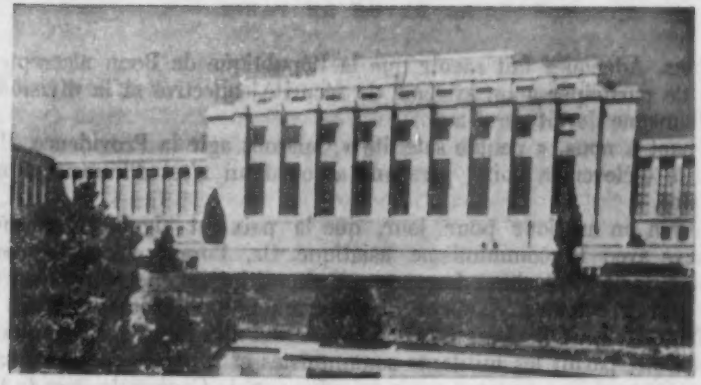
par Louis Robin *(Payot)*

Actuellement l'homme pille la planète et détruit sa faune et sa flore. Ces pratiques catastrophiques amenuisent les possibilités de vie alors que la population croît sans cesse. Le problème est grave. La protection de la nature s'avère indispensable. Une des solutions consiste à établir des parcs nationaux et des réserves où la nature se conservera intacte.

Dans ce livre, L. Robin présente les réalisations des différents pays du monde pour défendre les beautés et les équilibres de la nature menacée. C'est le premier ouvrage d'ensemble sur les sanctuaires de la nature ; il apporte une bonne documentation qui permettra une meilleure compréhension de ces problèmes.

A. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 139.)



LA CONFÉRENCE DE GENÈVE

L'article qu'on va lire a pour auteur Grégoire Gafenco, ancien ministre des Affaires étrangères de Roumanie, ancien ministre de Roumanie à Moscou, auteur de deux importants ouvrages : Préliminaires à la Guerre de l'Est *et* Dernier Jours de l'Europe (*N.D.L.R.*).

En un village éloigné, où les journaux tardent à venir, j'ai écouté à la radio les comptes rendus des débats de Genève et noté mes réflexions au jour le jour.

Lundi 18 *juillet.*

Les « Quatre » sont à Genève. Ils tiennent séance au Palais des Nations. Le baromètre est au beau, au plus que beau : au magnifique. Les eaux du Léman débordent d'optimisme. Les Soviétiques ne cessent de sourire. Dans les temples de la vieille cité, l'Éternel est convié à délivrer enfin un message de paix.

Il semble que tout le monde cherche à faire preuve de confiance. Le regard bleu du président Eisenhower éclaire le front soucieux de John Foster Dulles. Boulganine et Krouchtchev se sont rendus aux jardins de l'Ariana en voiture découverte. Je me rappelle les autos blindées, aux rideaux tirés, portant en trombe à travers Moscou les grands personnages du régime. Y aurait-il vraiment quelque chose de changé en U.R.S.S., ou n'est-ce que l'hommage mérité rendu par les visiteurs de l'Est aux mœurs policées de la Confédération helvétique ?

Les Allemands s'inquiètent de la trop grande félicité qui règne en terre genevoise : elle risque de repousser dans l'ombre leurs revendi-

cations. Adenauer fait savoir que la République de Bonn n'accepterait pas de participer à un système de sécurité collective si la division de l'Allemagne devait persister.

Quant à nous, « peuple satellite », laissons agir la Providence. Il est inutile d'élever la voix ; personne aujourd'hui n'est d'humeur à nous écouter.

Il y a un an, jour pour jour, que la paix fut signée en ce même Genève avec le communisme asiatique. Or, l'orage gronde toujours au-dessus de l'Indochine. Les menaces se multiplient en Afrique du Nord. De graves émeutes viennent d'ensanglanter Casablanca. « C'est par l'Afrique, disait Lénine, que nous vaincrons l'Europe. » Et comme on s'inquiète, parmi les militants communistes et les gouvernements satellites, du sens que peuvent avoir les effusions de Genève, la *Pravda* tient à rassurer son monde : « *L'établissement du communisme à l'échelle mondiale reste le but ultime de la politique de l'U.R.S.S.* »

Nous voilà fixés. Peut-on espérer du moins franchir aux côtés des camarades soviétiques une étape de ce chemin, avant de les voir bifurquer vers le « but ultime » ?

Mardi 19 *juillet.*

Les « Grands » ont parlé. Chacun pour soi : Eisenhower a défendu sa thèse, Eden la sienne, Edgar Faure ses idées.

Eisenhower s'est souvenu des malheurs des peuples de l'Europe de l'Est : il a posé le problème de leur libération. La radio s'efforce d'excuser cette digression en invoquant l'intérêt que l'opinion publique américaine semble porter aux « satellites ». De quoi se mêle-t-elle, cette opinion publique américaine ! Voilà bien un souci que tout le monde ne partage pas en Europe.

Eden expose un plan très compliqué ; il ne peut en être autrement, c'est un plan de « sécurité ». Edgar Faure aborde avec courage et ingéniosité le problème du désarmement ; il propose que chaque pays affecte une partie des sommes destinées à ses dépenses militaires à un fonds commun qui serait consacré à venir en aide aux pays sous-développés. « Très intéressant », aurait dit Boulganine, en caressant sa barbiche. Le chef soviétique est heureux d'entendre parler d'autre chose que de l'unité allemande et de la libération des pays captifs. Et il développe à son tour un plan de paix : d'abord et avant tout la « sécurité », c'est-à-dire le désarmement atomique, le retrait des troupes d'occupation, le départ des Américains ; puis la conclusion d'un pacte de non-agression et d'assistance mutuelle qui rende inutile l'existence du pacte Atlantique ; enfin un arrangement au sujet de l'Allemagne qui fasse dépendre l'unification allemande de la désintégration de l'Europe. Quant aux pays « satellites », il ne peut pas en être question ; ils sont indépendants,

comme leurs noms l'indiquent, et nul n'a le droit de se mêler de leurs affaires.

Le baromètre est-il encore au beau après ces propos si peu « nouveaux » et si peu rassurants ?

J'ai noté les points sur lesquels les « Grands » veulent faire porter la discussion. L'ordre du jour proposé par les Américains insiste sur les causes de la tension internationale et demande leur suppression ; la détente en résulterait automatiquement. Cela semble logique.

L'intérêt des Américains pour un tel ordre du jour s'explique. Tous les points visés — réunification de l'Allemagne à la suite d'élections libres, droit pour l'Allemagne unifiée de choisir ses alliés, droit pour les pays captifs de choisir la forme de gouvernement qui leur convient, abolition des barrières entre l'Ouest et l'Est — se rapportent à des questions mal réglées à Yalta et mettant en cause la responsabilité des États-Unis. Le fait que les États-Unis s'en souviennent et acceptent de faire face à cette responsabilité prouve la probité de cette grande démocratie, qui, lorsqu'elle s'appuie sur des principes, et qu'elle s'y tient, est une des forces déterminantes de ce monde.

Les Soviétiques, eux aussi, se souviennent de Yalta. Mais c'est pour consolider leurs gains. Leurs objectifs sont restés étonnamment les mêmes : garder ce qu'ils ont pris, et discuter de tout ce qui se trouve à l'extérieur de leur empire. Si la « sécurité » les intéresse, c'est qu'ils peuvent la promettre à bon marché, et éviter ainsi de céder des avantages plus substantiels. N'ont-ils pas déjà assuré la « sécurité » des Baltes, des Polonais et de tous leurs voisins d'Europe ? L'Est européen, appuyé sur un vain système de pactes de non-agression et d'assistance mutuelle, s'est lamentablement effondré, soulevant une poussière de « chiffons de papier ». C'est au tour de l'Occident de faire l'expérience du système. La « sécurité » désirée par l'U.R.S.S. doit éloigner les Américains d'Europe, arrêter l'intégration européenne, gagner l'Allemagne à la cause de l'Est, substituer au pacte Atlantique la garantie du monde des Soviets, en un mot : ouvrir la voie à Moscou. Cette politique est poursuivie avec un étonnant esprit de suite. C'est une habitude qui date de loin : « On peut tout reprocher à la politique extérieure de la Russie — disait, déjà du temps des tsars, l'historien De Martens — sauf de manquer de continuité. » Molotov est dans la grande tradition. Il change de visage, mais il emploie les mêmes arguments à Berlin en janvier 1954, à Genève en juillet 1954 et à Genève en juillet 1955.

Que peut-on opposer à une telle continuité, sinon également un effort suivi, solidement établi dans le temps ?

L'intention du Gouvernement soviétique est manifestement de diviser et de disjoindre ; la « sécurité », telle qu'il l'entend, réside dans la dissolution des forces qui pourraient lui résister. L'Occident, au contraire, est obligé de rassembler et d'unir les éléments susceptibles de garantir

sa sécurité. Il doit *construire* sa défense, *construire* l'Europe, *construire* la paix. Une telle politique ne peut être fondée que sur une *idée d'ordre*. Transiger sur cette idée, c'est non seulement abandonner sa mission ; c'est mettre en danger son existence.

L'Assemblée consultative du Conseil de l'Europe, réunie au début de ce mois à Strasbourg, a proposé un plan de politique constructive. Le rapport présenté par M. de Menthon, et approuvé par cette Assemblée, a rappelé que le but de la politique occidentale était *de permettre la constitution d'une Europe libre et unie, dans laquelle l'Allemagne retrouverait son unité, et où la paix serait assurée...* Il fallait donc placer ces trois problèmes essentiels, si étroitement dépendants l'un de l'autre — à savoir le problème de l'unité de l'Europe, celui de l'unité de l'Allemagne, et celui de la sécurité — dans *le même cadre général*. Car, même si les négociations au sujet de ces problèmes doivent se développer de façon parallèle ou successive, il est nécessaire qu'elles aboutissent à une solution d'ensemble.

Le *cadre général* auquel fait allusion le rapport de l'Assemblée consultative porte un nom, c'est l'Europe, le Continent uni que cherchent à réaliser tous les Européens désireux d'assurer la survie de leur civilisation.

Osera-t-on parler de cet ordre à Genève ? Tout est là.

Jeudi 21 juillet.

On n'a pas osé le faire. Il est facile de se rendre compte qu'il y a déjà un relâchement marqué dans la façon de traiter les problèmes politiques. Les difficultés qui ont surgi dès le début semblent insurmontables ; aussi a-t-on décidé d'en ajourner la discussion à une date ultérieure. La conférence des « Grands » pourra ainsi finir sur un communiqué réconfortant. Mais le *cadre général*, qui aurait dû renfermer la cause commune de l'Europe, a été sacrifié.

Les premières victimes de ce sacrifice ont été, évidemment, les pays « satellites ». A peine notre cause a-t-elle été évoquée par le président Eisenhower, qu'il s'est fait aussitôt autour d'elle un grand silence. C'est le silence que nous connaissons déjà depuis si longtemps. Je n'ose pas penser à la douloureuse déception de ceux qui attendent là-bas un geste de solidarité, une raison d'espérer et de vivre.

Mais la victime principale de ce relâchement me semble devoir être l'Europe elle-même. Comment arrivera-t-elle à fixer ses destinées dans la division que l'U.R.S.S. est décidée à maintenir ? Au lieu de pouvoir rassembler ses forces afin de construire son système de sécurité du dedans au dehors, sa sécurité dépendra exclusivement des garanties que voudront bien lui donner deux grandes puissances périphériques, les États-Unis et l'U.R.S.S. Or, si l'une de ces deux puissances est le cham-

pion résolu de l'unité européenne, l'autre en est l'adversaire encore bien plus résolu. Et tout effort que l'Europe tenterait dans le sens d'une intégration, heurterait la politique de cette dernière puissance et annulerait la valeur de la garantie de sécurité qu'elle aurait offerte.

Je pense à la fragilité des arguments sur lesquels repose désormais le débat. Comment ? il n'est pas possible de rétablir la sécurité dans les faits et dans les situations, et on cherche à la renfermer dans un « système » ? L'Europe demeure dépourvue d'équilibre et d'ordre ; le trouble persiste à la frontière des deux mondes ; la révolte, fomentée par des éléments subversifs, gronde en Afrique du Nord et en Asie (Ho Chi Minh est reçu en ce moment même, comme un hôte d'honneur, à Moscou), et l'on parle de désarmer ? De désarmer qui et quoi ? N'a-t-on pas déjà éprouvé le grand danger des décisions précipitées ? L'histoire doit-elle se répéter : après Yalta, la démobilisation ; après Genève, la liquidation du système de défense occidentale ? Sir Authony Eden était pourtant averti. Il avait déclaré l'année dernière à Berlin : « L'U.R.S.S. entend édifier sa sécurité sur les ruines de la nôtre. » Ne serait-ce pas cette même volonté soviétique qui est en voie de s'imposer à Genève ?

Si seulement l'U.R.S.S. avait consenti à faire un pas en arrière sur l'Elbe, sur le Danube ou ailleurs, on aurait pu parler d'une détente, d'un retour à la légalité, du renoncement à une politique de conquête qui, somme toute, représente l'unique raison pour laquelle l'Occident s'est vu obligé de prendre des mesures de précaution et de défense.

Mais non, l'U.R.S.S. ne renonce à rien. Elle garde ses conquêtes et n'admet pas qu'on lui en parle. Elle reste sur ses positions, aussi menaçante en fait, aussi antieuropéenne que jamais. Mais elle veut bien sourire. Et ce sourire, à lui tout seul, on veut qu'il justifie la confiance. Sur ce sourire, on s'apprête à bâtir la paix.

Il doit se passer un phénomène à Genève qu'il est difficile de s'expliquer de loin. Le contact direct établi entre les hommes dissipe les justes appréhensions que devrait provoquer l'impasse où ont abouti tous les problèmes politiques. Un élément humain, le charme qui se dégage de telle ou telle personnalité, et plus encore un besoin général de percevoir enfin des signes annonciateurs d'un changement, semblent projeter quelques lueurs d'espoir sur une toile de fond qui reste sombre.

La radio nous transmet avec émotion le récit d'une « scène historique ». Le président Eisenhower, regardant le maréchal Joukov bien dans les yeux, vient de lui déclarer : « Il m'est arrivé de me tromper, mais le maréchal Joukov, ici présent, sait, comme soldat, que j'ai toujours dit la vérité. J'ai assez fait la guerre pour avoir perdu toute envie de recommencer. » Joukov se tient très droit, immobile et ému. Mais c'est l'autre maréchal, Boulganine, qui répond : « Nous vous croyons ! »

Ce dialogue est incontestablement impressionnant. Il eût été difficile d'ailleurs de douter de la bonne foi du président Eisenhower. Ce qui

aurait été encore plus troublant — et plus « historique » — c'est si Boulganine avait fait une pareille déclaration, et qu'il se soit trouvé quelqu'un pour le croire.

Je me souviens d'une de mes dernières entrevues avec le colonel Beck au début de 1939, à Varsovie. Je lui exprimais mes craintes au sujet des intentions allemandes sur Dantzig. « Jamais Hitler ne touchera à Dantzig », me répondit le ministre des Affaires étrangères de Pologne, avec une conviction farouche. « Comment le savez-vous ? » « Il me l'a dit. » Et, comme je le regardais, interloqué, Beck ajouta sur un ton qui n'admettait pas de réplique : « Ce ne sont pas des paroles que l'on peut mettre en doute. Il m'a parlé d'homme à homme, de soldat à soldat. »

Vendredi 22 juillet.

Cette fois-ci, je dois l'avouer, le Président m'a touché, moi aussi. Avec la même spontanéité qu'hier, le même accent de sincérité jailli *from the bottom of my heart*, Ike a proposé aux Soviétiques de survoler les installations militaires et atomiques des États-Unis afin d'en rapporter des souvenirs photographiques. A charge de revanche, bien entendu. Les chroniqueurs de Genève rapportent qu'un formidable coup de tonnerre a accompagné cette proposition. La voûte du ciel s'est entrouverte, et les lumières du Palais des Nations se sont éteintes.

Il faut reconnaître que le Président a frappé un coup de maître.

Dans le domaine de la propagande d'abord, dans le domaine de la tactique ensuite : si Boulganine n'arrive pas à contrer cette proposition, il risque d'être sérieusement compromis. Car toute la bruyante offensive de paix de Moscou, avec ses plans de sécurité et de désarmement, est réduite à peu de chose après l'invitation adressée par le Président des États-Unis à son ami Joukov : venez contrôler mes secrets, laissez-moi contrôler les vôtres ; nous exclurons ainsi tout danger de surprise et par conséquent de guerre.

Mais il y a quelque chose de plus dans cette proposition américaine, faite en un moment où le Président avait auprès de lui non seulement des conseillers civils, tels Stassen et Nelson Rockefeller, mais aussi l'amiral Radford, le grand chef du Pentagone. Il y a la prise en considération d'un élément « nouveau » qui ne tient ni de la tactique ni de la propagande, mais appartient en propre aux temps où nous vivons. Il faut en effet que l'on réussisse à éliminer le facteur « surprise », qui rend le danger de guerre aujourd'hui continuellement présent, et fait dépendre l'existence même de notre monde de quelque emportement insensé ou d'un caprice fatal. Et si la « surprise » ne peut pas être éliminée, à quoi bon faire des arrangements de sécurité, de désarmement, de contrôle ?

Le président Eisenhower a-t-il trouvé la formule de paix pour l'avenir ? Qui pourrait le dire avec certitude ?

Mais il est permis de croire — et c'est ce qui explique l'intérêt que ses paroles ont provoqué dans le monde — qu'il cherche cette formule et la cherche dans la bonne direction. L'audace dans les conceptions politiques n'est-elle pas le seul moyen qui nous reste pour parer au danger immense né des audaces de la science ?

Samedi 23 juillet.

Nous apprenons ce soir la clôture de la conférence.

Comme toujours il y a eu vers la fin un accrochage qui a failli prendre un caractère « dramatique ». Les ministres des Affaires étrangères devaient formuler les « directives » que les « Grands » étaient censés devoir leur donner. C'était le moment décisif où la délégation soviétique allait substituer au sourire de Boulganine la mine renfrognée de Molotov. Et où, pour sauver l'ambiance de cordialité qui n'avait cessé de régner à la conférence, l'Occident allait consentir à quelques concessions... La dispute portait sur la priorité qu'il fallait donner soit à la question de l'Allemagne, soit à celle de la sécurité. Si la sécurité passait d'abord, le *statu quo* en Europe était implicitement consacré. Mais ce n'était pas l'affaire des Soviétiques qui poursuivent inlassablement leur but et profitent de toute occasion pour faire un pas en avant.

Comme toujours dans les drames de la dernière heure, tout *s'arrange* au moment du communiqué final. Et, quand Molotov est là, cela s'arrange comme il le désire. Les deux questions, nous apprend la radio, seront traitées *simultanément*. Ce qui ne résoud exactement rien. Car il faudra bien décider si c'est une Allemagne unie ou une Allemagne divisée qui sera appelée à participer à la sécurité de l'Europe. La raison d'être de cette conférence était d'élucider ce problème. Or rien ne semble avoir été élucidé, et les ministres des Affaires étrangères se trouveront, en octobre prochain, dans la même impasse que l'année passée à Berlin, avec cette circonstance aggravante, pour les ministres occidentaux, que les « directives » reçues ne sont pas pour leur faciliter la tâche. Il leur est certes recommandé de tenir compte « du lien étroit qui existe entre la réunification de l'Allemagne et les problèmes de la sécurité », d'où il ressort que les solutions de ces deux questions devraient également être liées entre elles. Mais il est aussitôt ajouté que les ministres auront à tenir compte en plus « du fait qu'une solution satisfaisante de chaque problème répond aux intérêts de la consolidation de la paix », ce qui laisse supposer que si la solution d'un des problèmes devait être « impossible », il serait difficile sans contrevenir aux « intérêts de la paix », de refuser de résoudre l'autre problème séparément. Ainsi l'esprit de division a pénétré les discussions de Genève.

Même ambiguïté au sujet de l'attention qu'il faudrait accorder au gouvernement « satellite » de l'Allemagne de l'Est. On en parle sans en

parler, mais en laissant entendre que c'est bien de lui qu'il s'agit. « Les ministres des Affaires étrangères — est-il dit dans les « directives » — prendront toutes mesures qu'ils pourront estimer opportunes (pour le règlement de la question de la réunification de l'Allemagne) en vue de permettre la participation d'autres parties intéressées, ou une consultation avec celles-ci. » Parmi les « parties intéressées » se trouve, on ne l'a pas caché à Genève, ce « gouvernement » de Pankov, contre lequel l'Allemagne de l'Est, ses ouvriers en tête, s'est soulevée en juin 1953, et dont les chancelleries occidentales n'ont pas voulu entendre prononcer même le nom jusqu'en ce jour.

Il y a dans tout cela un recul marqué par rapport aux positions antérieures, et ample matière à divergences pour octobre prochain.

Les « directives » sont muettes au sujet de l'Europe de l'Est, comme si la Conférence n'avait pas été consacrée à l'Europe, à la sécurité et à la paix européennes. En renonçant à parler de l'Europe de l'Est, l'Occident abandonnait non seulement des principes mais aussi un de ses meilleurs atouts dans la discussion serrée qui l'oppose à Moscou. Que pouvait-on évoquer de mieux, en effet, dans cette discussion (qui est en somme une suprême épreuve de force dont dépend le sort de l'Ouest aussi bien que celui de l'Est européens), que pouvait-on évoquer de plus valable que la volonté de cent millions d'Européens manifestement désireux d'échapper à la contrainte des Soviets et à faire partie de l'Europe ? Si Molotov avait disposé d'un tel argument en faveur de ses thèses, ce n'est pas lui qui aurait renoncé à s'en servir, pour faire plaisir au Président des États-Unis.

Ce silence ne pouvait d'ailleurs être que l'effet d'un compromis. Le problème de l'Europe de l'Est et les revendications de la Chine ont dormi du même sommeil pendant les débats. Dans son allocution dernière toutefois, Boulganine, violant la consigne, a tenu à réveiller le problème chinois : il a rappelé que le différend au sujet de Formose persistait.

Mais personne ne s'est plus souvenu des « satellites ».

Dimanche 25 juillet.

On parle de détente. En quoi consiste-t-elle ? Les deux parties en sont exactement au même point, et le monde est aussi divisé qu'avant. L'affaire allemande accuse une nette régression. Boulganine et Krouchtchev se trouvent déjà à Berlin-Est pour annoncer à leurs amis de Pankov la bonne nouvelle : on reparlera d'eux en octobre prochain à Genève. Les chefs soviétiques ont laissé entendre, pour la première fois, qu'en aucun cas l'état communiste allemand ne serait abandonné.

Toutes les autres difficultés sont restées les mêmes : dans l'ordre de la sécurité, on n'a acquis aucune garantie réelle qui puisse suppléer au vide des formules de non-agression et d'assistance mutuelle ; le « désarme-

ment » est toujours à la recherche de l'introuvable système de contrôle.

Oui, nous dira-t-on, mais il y a le sourire, il y a cet ineffable bonne humeur russe qui a éclairé l'atmoshère de Genève.

Mais ce n'est pas la première fois que l'U.R.S.S. était de bonne humeur. La plus franche cordialité n'a cessé de régner à Yalta. Comment le sourire de Boulganine pourrait-il faire oublier le rire joyeux de l' « uncle Joe » ?

Les Soviétiques savent exploiter la joie aussi bien que la terreur. Ils sont passés maîtres dans l'art de tirer profit des gaîtés qui éclatent en eux au moment opportun. Mais ils savent se reprendre quand les jeux sont faits. Que l'on médite sur le dernier discours tenu par Boulganine à Genève : le chef du Gouvernement n'a pas craint de troubler l'euphorie générale en rappelant un par un — sans en omettre un seul — tous les points sur lesquels la paix vue de Moscou différait de la paix vue par l'Occident.

Le seul événement nouveau que nous devons à la Conférence de Genève est la proposition, déjà fameuse, du président Eisenhower. Il y a là la recherche audacieuse d'une formule de sécurité adaptée aux temps atomiques. Mais là encore, le tout n'est pas de prévoir les changements imminents auxquels il faut consentir pour ne pas disparaître. Il est indispensable d'avoir une politique pour faire face à ces changements. Si la crainte des explosions atomiques devait paralyser la politique des gouvernements scrupuleux et donner une prime à ceux dépourvus de scrupules, rien ne serait plus dangereux. En ces jours de transition, les légitimes scrupules de l'Occident peuvent être exploités contre lui autant que l'euphorie créée par les sourires soviétiques. La ruse et l'imposture, dangereuses en tout temps, créent une menace mortelle à l'âge atomique. Pour parer à ces dangers, la faiblesse, l'hésitation, le désir d'arriver à tout prix à un compromis, ne sont d'aucun secours.

S'il est permis de parler déjà, comme d'aucuns le font, de « l'esprit de Genève », c'est dans le sens du seul enseignement qui se dégage de la Conférence qu'il faudrait l'entendre. Les temps nouveaux exigent une politique de sang-froid, de constante recherche de la vérité, de fermeté tranquille et lucide. La sécurité demeure l'apanage des forts.

Une telle politique n'exclut pas l'espoir ; ce serait folie que de vouloir nier toute possibilité de salut et de jours meilleurs pour l'Europe et pour le monde.

Mais cette politique ne doit pas s'écarter des chemins de la raison. La fermeté dans la défense des principes, la probité, le respect de la justice, la volonté inflexible d'établir les rapports entre peuples sur un fondement d'ordre de droit, c'est là, en des jours aussi menaçants que les nôtres, la politique du moindre risque : la politique de la paix. Le prix dont il faudrait payer la moindre faiblesse, c'est l'anéantissement de notre civilisation.

GRÉGOIRE GAFENCO

LES MÉMOIRES DU MARÉCHAL SOULT

par Louis et Antoinette de Saint-Pierre

Jean-de-Dieu Soult est né à Saint-Amans-la-Bastide, aujourd'hui Saint-Amans-Soult (Tarn), le 29 mars 1769. En ligne paternelle, il descendait d'une vieille famille de bourgeoisie languedocienne, connue depuis « noble et religieux homme Géraud Soulz, prêtre de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et curé de l'église Saint-Jean-de-Toulouse », en 1401. La lignée du maréchal s'est établie successivement à Briatexte, à Roquecourbe (en Castrais), à Teillet (en Albigeois) et finalement à Saint-Amans-la-Bastide, où le bisaïeul du maréchal est venu comme maître d'école en 1681 et s'est fixé par mariage l'année suivante (son fils sera premier consul de la commune, puis notaire). Calvinistes de 1560 à 1685, notaires, négociants ou industriels, les Soult ont compté néanmoins quelques militaires dans leur généalogie, dont la filiation est rigoureusement établie depuis la fin du xve siècle [1].

Étienne Soultz est en 1558 capitaine pour le roi du château de Couffouleux, aux gages annuels de vingt-quatre livres : devenu seigneur haut justicier de Briatexte et capitaine de sa garnison, il est tué en 1574 lors du sac de la ville par les catholiques. Jean et Jacques Soultz font partie de la garnison du château de Combon, et ledit Jean, volontaire pour une expédition de secours vers Briatexte, est tué en septembre 1624, dans une rencontre, par les catholiques. Enfin Jean Soultz (1679-1735), fils d'un notaire royal de Roquecourbe, renonce à l'étude paternelle pour servir le roi en ses armées, et prend sa retraite comme capitaine d'infanterie, après une carrière pleine de mérites. L'on voit donc que le futur maréchal Jean-de-Dieu Soult n'est pas le premier de son nom à avoir,

1. L'orthographe du nom a varié selon les lieux et les époques. Soultz (du latin *solutus* « fin, délié »), *alias* Soulz ou Soult est devenu au xviiie siècle Soult ou Sault (quelquefois écrit : Sout ou Saut).

Soult se prétendait parent des Montcalm et disait avoir « joué aux Indiens » dans sa jeunesse en mémoire de cette parenté. Nous avons pu vérifier que Jeanne Calvet, aïeule paternelle de Soult et nièce d'un capitoul de Toulouse, était bien de même souche que Jeanne Calvet, bisaïeule paternelle du célèbre marquis de Montcalm.

comme fils de notaire, préféré la poussière des champs de bataille à celle des archives paternelles.

Soult, aîné de six enfants, a perdu son père à l'âge de quatorze ans : sa mère doit donc faire gérer l'étude Soult par un notaire voisin, ce qui diminue considérablement les ressources de la famille. Jean-de-Dieu, petit clerc chez des notaires de la région, y travaille de mauvais gré et s'évade à seize ans, à bout de patience. Il tombe sur les garnisaires que le fisc a imposés à sa mère, faute d'avoir pu régler ses impôts à temps. Mme Soult, née Brigitte de Grenier de la Pierre, est en effet de vieille noblesse, mais très pauvre, étant issue de ces gentilhommes verriers pyrénéens, dispersés dans les montagnes boisées entre les deux mers et vivant de leur industrie peu rémunératrice. Son ascendance est aussi totalement catholique que celle de son mari était calviniste ; si les Soult ont eu souvent à souffrir des catholiques, les ancêtres ariégeois de Brigitte de Grenier, reniés et ruinés comme catholiques par leur famille, ont dû s'expatrier et se réfugier aux Verreries de Moussans, près Saint-Pons, où ils ont trouvé asile et travail.

Le jeune Soult part aussitôt dans la neige, avec un camarade, à travers la montagne, et va contracter auprès d'un capitaine recruteur du régiment Royal-Infanterie, l'engagement dont la prime va libérer sa mère, et qui va décider de sa propre vie (février 1785). Deux ans soldat, quatre ans caporal, un an sergent, il est sous-lieutenant en 1792, capitaine en 1793, général de brigade en 1794, divisionnaire en 1799, maréchal de l'Empire en 1804 (le huitième sur quatorze dans la grande promotion de Napoléon). Soult a gardé un respect quasi religieux pour les trois hommes à qui il doit cette brillante carrière : Hoche, qui l'a distingué et soutenu comme officier supérieur ; Lefebvre, qui lui a confié la direction de son état-major et lui a accordé une affectueuse protection ; Masséna enfin, qui à Zurich et à Gênes lui a abandonné une portion de son commandement en chef et qui l'a chaudement recommandé au Premier Consul.

Napoléon a en effet choisi Soult pour l'un des quatre chefs de sa Garde, sur sa seule réputation, sans l'avoir jamais vu. Masséna lui a dit : « Je vous le donne pour un homme de tête et de cœur, au-dessus des forces duquel je ne connais rien. » Napoléon lui confie le commandement du camp central de Saint-Omer, où s'élabore la conquête de l'Angleterre. Si l'empereur doit bientôt renoncer à l'empire des mers, il aura du moins créé, grâce à Soult et à ses émules, la magnifique Grande Armée, la plus belle que la France ait connue.

Soult, à la tête de son 4e corps, s'illustre partout, et notamment à Austerlitz. S'il ne reçoit pas le titre de duc d'Austerlitz qui lui était destiné, c'est que cette éclatante victoire est, avec Marengo, Iéna et Friedland, l'une de celles dont l'empereur ne partage pas la gloire officielle avec ses lieutenants. Mais ses lettres à Soult rappelleront souvent le rôle essen-

tiel joué par le jeune maréchal le 2 décembre 1805. Le soir de la bataille, il avait embrassé Soult en s'écriant : « Monsieur le maréchal, vous vous êtes couvert de gloire aujourd'hui. Vous avez surpassé tout ce que j'attendais de vous. Vous êtes le premier manœuvrier de l'Europe. »

⁂

Le maréchal Jean-de-Dieu Soult, duc de Dalmatie, mourait le 20 novembre 1851 en son château qu'il avait construit à quelques centaines de mètres de sa maison natale. La maréchale, née Louise Berg — une Rhénane, fille d'un bourgmestre de Solingen, qu'il avait épousée en 1796 — le suivait de près dans la tombe, laissant deux enfants mariés : un fils, député et ambassadeur, qui fut le deuxième duc de Dalmatie et qui n'eut que deux filles — et une fille mariée au marquis de Mornay, comte de l'Empire, député. Ce sont les postérités de ces deux petites filles (la comtesse de Guitaut et la baronne Reille) et de cette fille du maréchal qui se partagent aujourd'hui ses souvenirs.

Le fils de Soult, héritier de tous les papiers de son père, a publié en 1854 les mémoires du maréchal pour la période 1785-1802. La deuxième partie de la vie militaire du maréchal (1802-1808) a été préparée seulement par Soult et son fils, qui avaient rédigé, après la période déjà publiée, celle qui a trait aux guerres d'Espagne et de Portugal (1808-1813). Les guerres de la Péninsule étant beaucoup moins connues que celles de l'Europe centrale, Soult considérait comme un devoir d'en écrire l'histoire. N'avait-il pas été le major général du roi Joseph, puis son successeur comme lieutenant de l'empereur en Espagne ? C'est de cette partie de ses mémoires jusqu'à ce jour inédite que nous tenons les pages qu'on va lire.

Les mémoires d'Espagne commencent à Erfürth. Ils nous montrent Napoléon triomphant, en pleine euphorie, et pourtant frappé au cœur par deux catastrophes : la capitulation de Baylen qui fait perdre au roi Joseph son prestige et sa capitale, et la convention de Cintra, par laquelle l'armée française de Junot est sauvée, mais doit quitter le Portugal sur les navires britanniques. Napoléon confie à Soult son angoisse et l'emmène en Espagne.

La célèbre campagne d'hiver (1808-1809) de Napoléon lui rend la moitié nord de l'Espagne et réinstalle Joseph à Madrid. Mais l'empereur, qui a manqué de peu les Anglais et qui est rappelé à Paris par les événements, charge Soult et son 2e corps de poursuivre l'armée anglaise de sir John Moore et de la « jeter à la mer », puis de conquérir le Portugal avec des effectifs dérisoires. Soult, après avoir pris toutes les places de Galice qu'il a remises à Ney, se heurte en Portugal à un pays entièrement soulevé et à une puissante armée anglo-portugaise dont l'empereur ne soupçonnait même pas l'existence. Les chefs français qui devaient

appuyer son mouvement ne font rien, le général Loison abandonne sans combat sa ligne de retraite vers l'Espagne, et un complot livre Oporto aux Anglais. Soult, sacrifiant son artillerie et ses convois, sauve son armée en utilisant les sentiers de la Sierra, mais doit évacuer le Portugal.

La Galice va être, à son tour, évacuée : à un différend grave entre Soult et Ney, l'empereur croit mettre fin en donnant à Soult le commandement en chef de trois corps d'armée : le sien et ceux de Mortier et de Ney. Wellesley (le futur duc de Wellington), ayant dégagé le Portugal, marche sur Madrid. Par jalousie, Jourdan et Victor lui livrent une bataille importante à Talavera, sans attendre l'intervention de Soult. Celui-ci arrive à temps pour les dégager et contraindre les Anglais à la retraite, mais la mauvaise volonté de Ney l'empêche de transformer cette fuite en déroute. Napoléon nomme alors Soult major-général à la place de Jourdan, avec commandement supérieur sur tous maréchaux et généraux français en Espagne.

Dès lors, le roi Joseph devient, grâce à Soult, le maître de toute l'Espagne du Sud, à l'exception de la Murcie, alors en proie à la fièvre jaune, et des forteresses anglo-espagnoles de Cadix, de Gibraltar et de Tarifa. En une journée, Soult a anéanti la grande armée espagnole à Ocaña, et en un mois il a conquis cinq provinces .L'incapable roi Joseph parcourt l'Andalousie en triomphateur, mais se hâte de quitter son major-général. Il lui confie le commandement en chef et le laisse à Séville pour aller retrouver à Madrid sa cour et ses fêtes.

Soult, resté seul, dispose de trois corps d'armée : celui de Victor (1er), qui assiège Cadix, face au Sud ; celui de Mortier (5e), qui tient tête aux Anglais du Portugal ; celui de Sébastiani (4e), qui surveille les Espagnols vers l'Est. Soult devra constamment combattre et se couvrir dans ces trois directions ; dans sa nouvelle capitale, Séville, il constitue une réserve qui courra sans cesse de l'un à l'autre des points les plus menacés, et qui s'usera dans une lutte épuisante contre les guérillas des montagnes, toujours renaissantes.

Complètement isolé pendant deux ans et ne recevant rien de France, Soult doit pourvoir à tout : il multipliera usines et arsenaux, fabriquant de la poudre, des canons et des mortiers, des munitions d'infanterie et d'artillerie, et même des navires. Seuls les hommes lui manquent de plus en plus, car le roi Joseph intercepte au passage tous les renforts qui lui sont envoyés de France pour compenser ses pertes, dans le but égoïste d'augmenter sa garde et de protéger (inutilement) sa cour de Madrid. Si bien que, lorsque Soult recevra l'ordre de marcher au secours de Masséna vers le Portugal, il devra se passer des 20.000 hommes à ce destinés par l'empereur, que le roi Joseph a indûment prélevés sur ses effectifs. Il ne pourra donc, malgré ses succès, ni forcer la frontière portugaise, ni rejoindre Masséna, déjà en retraite vers le Nord.

Le maréchal Masséna, lui aussi abandonné par le roi Joseph, lui aussi arrêté par l'indiscipline de Ney auquel il doit même retirer son commandement, est remplacé par Marmont à la tête de l'armée de Portugal. Marmont et Soult s'entendent fort bien, et leur union fait merveille. Malheureusement Napoléon, engagé dans le piège russe, sacrifie l'Espagne et en tire le maximum de troupes. Réduites en nombre et en qualité, celles qui restent ne peuvent plus passer à l'offensive, et chaque armée reçoit un secteur trop étendu et des missions trop complexes, qui ne leur permettent plus de s'entraider.

Marmont et Wellington restent face à face, à forces égales, autour de Salamanque, que Marmont a le grand tort de ne pas fortifier. Nul n'ose attaquer, jusqu'au jour où Marmont, plus jeune et plus nerveux, cherche à tourner les Anglais. « Il était déjà bien imprudent, écrit Soult, de prétendre tourner par une marche de flanc un ennemi égal en nombre, sans attendre les renforts qui devaient rejoindre l'armée au premier jour. Mais une telle marche de flanc, en longue colonne et à si petite distance de l'ennemi, ne pouvait avoir qu'un résultat fatal, si l'ennemi avait l'audace de savoir en profiter. » La division Thomières, qui marchait en tête de l'armée de Marmont est attaquée de flanc aux Arapiles et broyée avant d'avoir pu être secourue. Marmont, grièvement blessé, est remplacé par Clauzel, qui sauve l'armée de Portugal par une retraite habile.

Le roi Joseph, qui s'est décidé trop tard à intervenir et qui arrête à contretemps les renforts qu'il amenait à Marmont, doit s'enfuir devant Wellington, qui entre à Madrid. Affolé, il donne les ordres les plus contradictoires, sans jamais les motiver et sans tenir les généraux au courant de la situation. Soult va jusqu'à soupçonner le roi Joseph de trahison et en rend compte à l'empereur, mais le navire porteur des dépêches doit se réfugier à Valence au moment où Joseph y arrive. Le roi transmet le tout à son frère en lui demandant de le débarrasser de Soult, mais Napoléon, qui sait à quoi s'en tenir, impose Soult à Joseph et le maintient en Espagne. Quand Soult a réalisé cette magnifique évacuation stratégique, politique et industrielle de l'Andalousie qui a longtemps été citée en modèle, le roi Joseph doit se résigner à lui confier le commandement en chef, ses deux favoris, son ami Jourdan et son neveu Suchet, en ayant refusé la responsabilité. Soult est décidé à venger Marmont et à prendre une revanche des Arapiles, mais en ménageant ses effectifs qui n'ont plus aucun renfort à attendre de France.

LOUIS ET ANTOINETTE DE SAINT-PIERRE

LA REVANCHE DES ARAPILES ET L'ÉVACUATION DE L'ESPAGNE

Souvenirs du Maréchal SOULT

Après son entrée à Madrid, Wellington n'avait pas poursuivi l'armée du Centre, alors qu'il pouvait, en pressant son mouvement, l'écraser avec des forces supérieures. La marche des Français, fort lente, était encombrée par un immense convoi, où le nombre des non-combattants dépassait celui des troupes. Le désordre de cette retraite mettait le roi Joseph dans les plus mauvaises conditions. Wellington manqua cette occasion et passa la fin du mois d'août à Madrid. Peut-être craignait-il de fatiguer ses troupes pendant les grandes chaleurs.

Clauzel avait déployé plus d'activité. Il avait réorganisé la plus grande partie de son armée de Portugal, puis s'était porté en avant, et était rentré le 18 août (1812) à Valladolid. En même temps, Foy avait entrepris, avec ses deux divisions, de dégager les garnisons d'Astorga, de Tora et de Zamora. Cette expédition, rapidement et habilement conduite, n'avait cependant pas réussi devant Astorga. La veille même de son arrivée, la garnison s'était laissé séduire par le général espagnol Castaños et avait rendu la place qu'elle pouvait encore défendre. Foy fut plus heureux devant les autres places dont il recueillit les garnisons. Il menaçait même Salamanque, devenue le grand dépôt de l'armée anglaise, lorsque Wellington sortit de son inaction.

Voyant l'armée de Portugal reprendre la campagne, il avait concentré ses troupes et les avait dirigées au début de septembre contre Clauzel. Son intention était de le refouler définitivement vers le nord de l'Espagne.

Sa combinaison fut déjouée par l'habile retraite de Clauzel et la défense du château de Burgos. Wellington, sans daigner manœuvrer [1], rejoignit par le Guadarrama son corps d'observation, à Arevalo. Clauzel dut se replier devant ces forces supérieures et évacuer de nouveau Valladolid. Il suivit les vallées de la Pisuerga et de l'Arlanzon, disputa le terrain pied à pied et obligea les Anglais à perdre leur temps en manœuvres de détail. Le 18 septembre seulement, il fut contraint de dépasser

1. Soult blâme, dans plusieurs notes, Wellington pour n'avoir pas manœuvré par la route de Somo-Sierra à Burgos, en menaçant les communications de Clauzel.

Burgos et se retira sur l'Ébre. Après un commandement de deux mois exercé dans des circonstances critiques et de la manière la plus brillante, il fut remplacé par le général Souham...

Au lieu de se borner à masquer le château de Burgos par un petit corps d'observation, Wellington, trop sûr d'un prompt succès, en commença le siège. La ville avait été brûlée et pillée dès le premier jour. Le château seul était fortifié. Sa construction était défectueuse, mais il avait le général Dubreton pour gouverneur, à la tête d'une garnison de dix-huit cents hommes. Les Anglais s'y épuisèrent en vains efforts, au cours de cinq assauts où ils perdirent 2 000 hommes. Ils étaient encore bien loin d'avoir raison de la vaillance et de la résistance de la garnison (réduite d'un tiers) et de son gouverneur.

L'armée anglaise, arrêtée par ce siège, avait laissé l'armée de Portugal achever sa réorganisation et recevoir 10 000 hommes de renfort. Souham voulut alors reprendre l'offensive. Il commençait son mouvement contre l'armée anglaise pour délivrer Burgos, lorsqu'il fut retenu par l'ordre du roi, lui enjoignant d'attendre l'arrivée des autres armées.

Wellington avait prévu cette expectative ; il savait que les armées du Midi et du Centre, réunies, étaient prêtes à marcher. Il était directement menacé par celle de Portugal. Sa propre armée avait souffert des épidémies et perdu inutilement du monde devant Burgos. Il se résigna donc à abandonner son entreprise manquée. Le 21 octobre, il leva le siège de ce château de Burgos, dont il avait cru ne faire qu'une bouchée, et commença dans la nuit sa retraite sur Valladolid.

Souham ne perdit pas de temps. Suivant les Anglais de près, il eut deux affaires avantageuses avec leur arrière-garde à Cellada et au passage du Carrion. Wellington se hâta de passer la Pisuerga en rompant tous les ponts et gagna le Douro. Hill recevait l'ordre d'abandonner le Tage pour se réunir à l'armée principale.

L'armée de Portugal fit plusieurs tentatives sur les passages de Valladolid, de Simarias et autres, et les trouva trop fortement défendus. Son avant-garde, par un coup d'audace, surprit le passage du Douro à Tordesillas. Mais, avant qu'elle pût être soutenue, Wellington, forçant sa marche, établissait son armée le 30 octobre dans une forte position à Rueda, en face de Tordesillas. Son armée avait subi des pertes sensibles dans cette retraite précipitée.

L'armée du Midi, réduite à 35 000 combattants (par suite des troupes envoyées à l'armée du Centre), s'ébranlait de San Clemente. Je voulais savoir si l'armée espagnole d'Andalousie s'était avancée dans la Manche. Le 27 octobre, j'arrivais à Ocaña et à Aranjuez. Hill venait d'y passer le Tage en détruisant les ponts. Il était sur la rive droite, avec 30 000 Anglo-Portugais et 17 000 Espagnols. Ce jour-là, je n'avais encore

1. Dubreton (Jean-Louis, baron), 1773-1855. Commandant supérieur de Burgos, défendit le château contre les Anglo-Portugais, du 19 septembre au 23 octobre 1812. « Son courage et sa compétence dépassaient tous les espoirs », écrit sir W. Napier.

reçu aucune nouvelle du roi, ni de l'armée du Centre. Je fis cependant les préparatifs et réunis les matériaux nécessaires au passage, en attendant les ordres du souverain.

Le roi arriva le 29 à Ocaña. Il décida d'utiliser le gué d'Aranjuez. En même temps, le comte d'Erlon s'était emparé du passage de Fuente Dueña, situé en amont, sur la route de Tarancon à Madrid. Un contre-ordre du roi le rappela pour appuyer l'armée du Midi.

Les ponts furent prêts à Aranjuez le 30 au matin. Je passai aussitôt avec l'avant-garde pour reconnaître par moi-même la position de l'ennemi. Hill avait établi son armée sur le plateau de Valdemoro, qui s'étend jusqu'à Madrid. La route passe la Tajuna sur un grand pont coupé en deux endroits et défendu par une division anglaise, que j'attaquai, mais qui résista énergiquement. Je supposai donc que Hill voulait tenir et livrer bataille. L'armée se concentra pour s'y préparer, mais Hill évacua sa position dans la nuit. Je le suivis aussitôt à Valdemoro. Le roi, jugeant les Anglais trop forts pour qu'on pût continuer la poursuite, arrêta le mouvement jusqu'à l'arrivée de l'armée du Centre. Il était difficile de recueillir des renseignements exacts. Nous cherchions à savoir si Wellington était ou non revenu à Madrid. Je ne savais rien non plus de l'armée de Portugal. Ce ne fut qu'au moment d'entrer à Madrid que le roi apprit la levée du siège de Burgos et la retraite de Wellington !

Le roi fit son entrée à Madrid le 2 novembre 1812 avec la division Villatte, de l'armée du Midi. Entrée silencieuse, au milieu d'une population visiblement hostile. Avant de quitter la ville, Anglais et Espagnols avaient détruit tout ce qu'ils avaient pu des établissements militaires. Une partie du matériel fut cependant sauvée [1].

Mon armée poursuivit les Anglais avec toute la célérité possible, sur la route de Guadarrama. Le roi avait annoncé l'intention de confier à l'armée du Centre, sa capitale. Je dus lui demander de laisser au moins la cavalerie de cette armée marcher avec celle de l'armée du Midi, et de tenir l'infanterie prête à suivre en seconde ligne, en cas de besoin.

Le roi exigea qu'une division de l'armée du Midi suivît sa Garde, qui lui servait d'escorte, et que la marche de l'armée fût réglée en conséquence, « parce qu'il serait inconvenant, disait-il, qu'avec un aussi faible corps que sa Garde il parût être à la suite de l'armée du Midi ». Il ne tenait pourtant qu'à lui de marcher à la tête de mon armée, où sa place eût été tout aussi convenable ! La première des convenances consistait bien plus à simplifier et à accélérer la marche, pour joindre les ennemis, qu'à s'inquiéter d'une semblable étiquette. Bien qu'il fût der-

1. Madrid, 2 novembre 1812. « Je serai bien aise, M. le Duc, de vous voir à Madrid dans la journée de demain, d'ici là, j'aurai recueilli des données qu'on ne pouvait trouver qu'ici, et qui pourront servir aux opérations qui nous restent à faire... réunir toutes les armées, combattre ou jeter les Anglais hors de l'Espagne. Je voudrais bien avoir votre avis sur tout ceci. » (Le Roi au maréchal Soult, Archives du château d'Epoisses.)

rière l'armée, le roi exigeait des rapports encore plus fréquents, afin, disait-il, d'avoir des données pour indiquer les directions générales qu'il voulait suivre ». Je lui adressais pourtant mes rapports non seulement tous les jours, mais plusieurs fois par jour. Il était difficile de faire mieux...

L'armée du Midi passa, le 4 novembre 1812, le Guadarrama, et son avant-garde entra à Valladolid. Elle était le 6 à Arevalo, où le roi voulut attendre l'armée du Centre et avoir des nouvelles de celle de Portugal. Cependant la retraite de l'ennemi sur la Tormès et sur Salamanque était bien décidée. Je me heurtais à une forte arrière-garde anglaise sur la route d'Alba de Tormès.

Le général Digeon, détaché sur ma droite, communiqua, le 7, avec les avant-postes de l'armée de Portugal à Medina del Campo. La veille, Wellington avait en effet quitté sa position de Rueda, parce que l'armée de Portugal avait occupé les passages de Toro et de Tordésillas. L'ennemi voyait sa gauche et ses derrières menacés tandis que l'armée du Midi arrivait sur sa droite. Wellington s'était retiré sur Salamanque en y appelant Hill [1]. Mon quartier-général était, le 8, à Florès de Avila et le 10 au matin, devant Alba de Tormès. J'avais eu la veille une escarmouche de cavalerie avec l'arrière-garde anglaise.

Jusqu'à la Tormès, nous n'avions eu aucun engagement sérieux. Les Anglais précipitaient leur retraite. Mais à Alba de Tormès, je les trouvai disposés à la résistance. La ville forte et son château abritaient 4 000 combattants d'élite, et 8 000 hommes étaient en position sur l'autre rive. Mon artillerie ouvrit une brèche. Mais elle n'était pas praticable, et fut réparée pendant la nuit. La défense que l'ennemi paraissait vouloir nous opposer et la proximité de la grande armée anglaise (concentrée alors autour de Salamanque) me faisait prévoir une affaire considérable. Mais je ne pouvais l'engager sans les ordres du roi, qui devait arriver le lendemain. « Il avait besoin d'attendre, disait-il, les rapports de la journée pour expédier ses ordres aux armées du Centre et de Portugal. » J'eus le temps d'examiner de près l'ensemble de la position et de prendre les dispositions convenables pour la grande bataille qui me paraissait imminente.

Les armées ennemies se retrouvaient exactement sur le même terrain

1. « Nous passions la Tormès sur le pont de Salamanque en traversant la ville, mais nous n'éprouvions pas les mêmes sentiments qu'à notre première entrée ! L'enthousiasme et la confiance dans la victoire faisaient maintenant place à un complet découragement. Nous n'étions plus acclamés comme des libérateurs, mais traités en intrus dangereux. Les Français allaient inévitablement reprendre la ville, et tireraient sans doute vengeance de la réception enthousiaste que nous avions reçue quelques mois auparavant.

» Au moment où notre arrière-garde quittait Salamanque, les enseignes des cafés étaient retournées. D'un côté était peint : « Caffe de las Tres Naciones » — comme compliment aux alliés — et de l'autre « Caffe de l'Imperador » pour plaire aux Français. Ils étaient ainsi toujours prêts à recevoir l'un ou l'autre parti. » Harry Ross-Lewin, *Avec le 32e dans la Péninsule*, p. 206.

où elles s'étaient rencontrées quatre mois auparavant. Il y a en effet des champs de bataille que la géographie a marqués, de tout temps et dans tous les pays, comme rendez-vous inévitables pour les armées. Les environs de Salamanque constituaient un de ces lieux désignés, pour une armée qui se retire du nord de l'Espagne et qui veut s'appuyer sur le Portugal. Les mouvements des armées étaient les mêmes au mois de novembre qu'au mois de juillet. Pour la seconde fois l'armée française suivait l'armée anglaise et avait pour but de menacer ses communications avec Ciudad-Rodrigo.

La Tormès, en descendant de la Sierra de Grodo, coule du sud au nord. A hauteur de Salamanque, à quatre lieues environ à l'est de cette ville, elle s'infléchit vers le nord-ouest, pour aller se jeter vingt lieues plus loin dans le Douro. Les seuls ponts sont ceux de Salamanque et d'Alba. Peu de gués sont praticables au mois de novembre. Le plateau élevé de San Cristoval sur la rive droite de la Tormès, offre une position militaire formidable et surveille les routes de Valladolid, Toro et Zamora ; la rive gauche est coupée par des chaînes de collines boisées, dont les versants tombent à l'est sur Alba et au nord sur Salamanque. Les deux routes conduisant à Salamanque ne communiquent entre elles, avant cette ville, que par des chemins de traverse.

Comme au mois de juillet précédent, l'aile gauche de l'armée anglaise occupait la position de San Cristoval devant l'armée de Portugal venant de Tordésillas. Le gros des Anglais était sur la rive gauche, autour des Arapiles, sur le chemin que Marmont avait suivi. Elle s'y était même retranchée. Trois divisions anglaises, en arrière-garde, restaient à portée pour défendre ce passage. (Les Espagnols l'avaient au contraire abandonné devant Marmont.) Ces positions anglaises communiquaient étroitement par les ponts de Salamanque et les gués. Elles étaient en tête de la route de Ciudad-Rodrigo. Devant la résistance opposée à mon avant-garde, le 10 novembre, j'avais été moi-même reconnaître la position en attendant l'armée du roi. Je vis que cette ligne ne pourrait être emportée de vive force, sans des pertes sévères. Mieux valait la faire tomber en passant la Tormès sur un autre point. Je fis reconnaître également les gués. Un passage, que je découvris moi-même avec le roi, à deux petites lieues au-dessous d'Alba, me séduisit d'abord. Ce point paraissait réunir toutes les meilleures conditions, avec un bon commandement de la rive gauche. Je remarquai toutefois que l'armée ne pourrait déboucher que par têtes de colonnes. Avant qu'elle ne fût entièrement formée, elle se trouverait donc engagée avec la totalité des forces ennemies. Je dis alors au roi : « Il est préférable de manœuvrer en conservant l'initiative des mouvements, pour forcer l'ennemi à changer de position et à venir se battre dans celle que nous aurons choisie ou à se retirer. Dans ce dernier cas, l'ennemi ne pourra éviter des pertes considérables, et l'effet, soit militaire, soit politique, sera le même. »

Je conseillai en conséquence au roi d'effectuer le passage au-dessus

d'Alba. Il serait facile d'y dérober à l'ennemi le mouvement des armées du Midi et du Centre, qui se porteraient directement sur la droite de la position ennemie. En même temps, l'armée de Portugal ferait de fortes démonstrations sur le cours inférieur de la rivière. Lorsque l'ennemi, menacé sur sa ligne d'opérations, serait obligé d'abandonner la Tormès, elle le poursuivrait assez vivement pour arrêter son arrière-garde et lui faire éprouver de grandes pertes. Elle ferait alors sa jonction avec les autres armées. Le roi, ayant adopté ce plan, reprit enfin sa position de souverain. Il donna au comte d'Erlon le commandement de l'armée de Portugal et mit l'armée du Centre sous mes ordres en me chargeant de la manœuvre.

80 000 Français étaient réunis en face de l'armée ennemie, qui ne comptait que 68 000 hommes. Le nombre donnait la supériorité aux Français, l'armée ennemie avait par contre l'avantage d'occuper une excellente position, étudiée avec soin, et où elle avait concentré tous ses moyens. Elle l'avait déjà prouvé au maréchal Marmont, et, riche de cette expérience, elle s'était installée encore plus fortement. J'aimais mieux un terrain à mon choix qu'à celui de l'ennemi, et, comme je le disais au roi, mes manœuvres devaient y amener les armées. Ainsi l'ennemi serait contraint à la retraite dans les plus mauvaises conditions, ce qui équivaudrait pour lui à une bataille perdue.

Wellington n'ignorait pas que les forces françaises réunissaient tout ce que nous avions alors de disponible en Espagne. Elles n'avaient aucune chance d'être renforcées ni même de voir réparer leurs pertes. Un insuccès ou un demi-succès (qu'il faut toujours prévoir à la guerre), même un succès acheté par de trop grandes pertes, compromettrait notre situation en Espagne.

L'ennemi ne courait pas un tel risque. Le pis-aller, pour lui, après une défaite, était de se rallier en Portugal, où nous ne pourrions le poursuivre. Il y referait ses forces à loisir et reprendrait les opérations lorsqu'il y serait disposé.

La manœuvre que mon armée allait recommencer était celle dont Marmont avait eu le projet[1], lorsqu'il avait voulu tourner la droite de l'armée ennemie et menacer sa ligne d'opérations. Mais avec une différence essentielle : Marmont avait fait son mouvement beaucoup trop près de l'ennemi et en lui prêtant le flanc — faute que Wellington avait relevée avec tant d'à-propos. Je ne risquais rien de semblable. Je manœuvrais à coup sûr, en élargissant et en dérobant mes mouvements pour me porter ensuite perpendiculairement sur celui des flancs de l'ennemi que je voulais atteindre.

Deux jours étaient nécessaires pour préparer deux ponts de chevalets, destinés aux voitures, à côté des gués où la cavalerie et l'infanterie devaient passer. Il fallait en outre mettre en état les chemins y aboutis-

1. Lors de la première bataille des Arapiles.

sant et attendre l'armée du Centre, qui formerait la seconde ligne. Le passage fut fixé au matin du 14 octobre. La veille, les troupes des armées du Midi et du Centre se rendirent en arrière des gués d'Exeme et de Galisandre[1], et leur marche fut complètement masquée à l'ennemi. L'armée de Portugal reçut du roi l'ordre d'envoyer deux divisions relever devant Alba l'armée du Midi, et de se tenir prête à passer tout entière sur ce point, dès que l'ennemi l'aurait abandonné.

Le mouvement s'exécuta avec la plus grande précision. La division de cavalerie légère et trois divisions de dragons passèrent les premières, surprirent les postes ennemis qui ne se doutaient de rien, et éclairèrent toutes les directions. Les divisions d'infanterie, les suivant, couronnèrent immédiatement les crêtes des collines. L'armée, s'étant formée, descendit le versant qui regarde Salamanque, en suivant le chemin qui vient de Salvatierra et passe par le village de Mozarbès et les Arapiles. Les Anglais étaient fortement établis dans cette dernière position, séparée de Mozarbès par un rideau de hauteurs.

Ainsi, l'armée française avait réussi la première partie du mouvement. Postée sans coup férir sur la droite de l'armée ennemie, elle menaçait sa ligne d'opérations. La position de Mozarbès était fort belle et la journée était trop avancée pour qu'on pût aller attaquer les Anglais aux Arapiles. L'armée fut en conséquence établie sur le plateau, de chaque côté de Mozarbès, et la cavalerie légère fut chargée de reconnaître l'ennemi sur la ligne de hauteurs qui séparait les deux positions. De son côté, l'ennemi, dans la même intention sans doute, fit avancer une forte colonne de toutes armes, mais cette démonstration n'eut pas de suite.

Jusqu'alors la droite de l'armée anglaise n'avait pas bougé. Wellington, d'abord surpris par la nouvelle du passage, s'attendait à être attaqué aux Arapiles. Il se fiait à la force de sa position. Seulement, dans la nuit, il fit revenir de San Cristoval la plus grande partie de son aile gauche. De son côté, Hill s'était hâté d'évacuer Alba et de rejoindre le gros de l'armée à Calvariza de Ariba, après avoir rompu le pont sur la Tormès. Une garde restait seule dans le château. Les divisions de l'armée de Portugal campées devant Alba passèrent alors les gués, malheureusement avec trop le lenteur.

Wellington n'avait plus le choix qu'entre deux partis, et c'était à ce point que la manœuvre de l'armée française avait voulu l'amener. Il pouvait attaquer les Français dans leur position, ou faire une retraite précipitée et difficile. Dans le premier cas, tous les avantages qu'il s'était ménagés avec tant de soins aux Arapiles passaient du côté des Français. Il pouvait d'autant moins hésiter à la retraite, qu'il vit, le 15 au matin, la cavalerie française manœuvrer sur sa gauche. Elle descendait dans la vallée du rio Zurguera, gros ruisseau qui aboutit perpendiculairement à la Tormès, un peu au-dessous de Salamanque. Sa vallée limitait la

1. A deux lieues et demie environ en amont d'Alba de Tormès.

gauche de la position française de Mozarbès, comme la droite de la position anglaise aux Arapiles. La tête de cette cavalerie dépassait le ruisseau, et gagnait les hauteurs, vers la route de Ciudad-Rodrigo. Il n'hésita plus et lança son armée pour ne pas être devancé. Il était obligé de faire une marche de flanc, mais à une certaine distance de l'armée française. Il était ainsi protégé par les hauteurs qui se prolongent dans cette direction et derrière les Arapiles. Enfin une circonstance fortuite vint à son aide, lui apportant le secours le plus efficace.

Dès que le mouvement des Anglais fut aperçu, et que l'armée de Portugal, qui arrivait à la droite de l'armée du Midi, s'en fut assez approchée pour se lier à elle, les divisions d'infanterie qui garnissaient les plateaux de Mozarbès en descendirent pour suivre la cavalerie et atteindre les Anglais dans leur marche de flanc au passage du Val de Zurguen. Le moment opportun pour l'attaque était arrivé, lorsque le temps vint tout gâter. Il avait été jusqu'alors assez favorable, mais, le 15 au matin, il devint affreux. Une pluie torrentielle détrempa les terres de la vallée et empêcha les hommes et les chevaux d'avancer ; l'artillerie ne pouvait bouger de place. Le fond de la vallée ne fut plus qu'une fondrière. Le rio Zurguen déborda, et dans l'après-midi, il devint impossible de passer là où l'on avait manœuvré le matin.

Les Anglais, mieux partagés, suivaient la ligne des hauteurs, sur un sol plus sec, par des chemins bien meilleurs et parfaitement connus d'eux. Ils avaient moins de distance à parcourir. Le temps les faisait souffrir, mais ne les empêchait pas de continuer leur marche. La cavalerie française fit tout ce qu'elle put pour serrer de près les colonnes anglaises ; mais elle avait peine à se mouvoir. Les Anglais, protégés par leur cavalerie, refusèrent tout engagement ; ils ne s'arrêtèrent pas, gagnèrent, en se hâtant, les hauteurs qui précèdent la route de Ciudad-Rodrigo et atteignirent enfin cette route elle-même. Ils échappèrent ainsi et la poursuite fut arrêtée par la nuit, qui tomba dès quatre heures.

Elle fut reprise le 16, au matin, avec les mêmes difficultés. On parvint cependant à atteindre, avant la chute du jour, une arrière-garde ennemie à Matilla, et la cavalerie fit quelques centaines de prisonniers. Le 17, on joignit, avant San Muñoz, une forte arrière-garde, qui se disposait à passer la Huebra (affluent du Douro). Le pays était couvert de bois épais. Cependant la cavalerie légère engagea l'action par ses tirailleurs, en attendant la division Darricau, qui marchait en tête de l'infanterie. Dès son arrivée, celle-ci aborda vivement l'ennemi et le jeta en désordre, partie sur le défilé de San Muñoz, partie à droite sur les gués inférieurs de la Huebra. Les Anglais abandonnèrent une grande quantité de bagages et nous laissèrent plus de 2.000 prisonniers, parmi lesquels le général Paget [1], commandant les deux divisions.

1. Extrait du rapport de Wellington à lord Bathurst (Ciudad-Rodrigo 19 nov. 1812) : « Je suis au regret d'ajouter que nous avons eu la malchance de perdre le lieutenant-général sir Edward Paget, fait prisonnier le 17. Il commandait la colonne

Cinq autres divisions d'infanterie et toute la cavalerie anglaise étaient en ligne de l'autre côté de la Huebra et défendaient le passage de cette rivière profondément encaissée. Il n'était pas possible de tenter le passage sous leur feu, nos divisions n'arrivant que successivement. Cependant l'artillerie, qui n'avançait qu'avec la plus grande peine, finit par rejoindre aussi. Son feu, dirigé par le général Ruty[1], eut bientôt éteint celui de l'artillerie anglaise et causa de grands ravages dans les rangs ennemis. Dans la nuit, l'armée anglaise disparut, courant se mettre à l'abri sous le canon de Ciudad-Rodrigo.

La route, comme lors de la retraite de Sir John Moore, en 1808, était jalonnée par tout ce que les Anglais laissaient derrière eux : bagages, chevaux abattus, malades et traînards. Les ennemis s'étaient décidément retirés derrière l'Aguéda et rien n'était prêt, dans cette saison surtout, pour les suivre en Portugal. Le temps était toujours épouvantable. Les chemins n'existaient plus. Les moindres ruisseaux étaient devenus des torrents qui étaient autant d'obstacles. Les subsistances manquaient absolument. Les grandes forêts qui couvraient le pays n'offraient d'autres ressources que les glands doux, ressource encore précieuse pour les soldats qui s'en nourrirent pendant plusieurs jours. Mais nous n'avions rien pour les chevaux. Il me fallait sortir au plus vite de ce pays, ce que le roi approuva.

L'armée commença, en conséquence, son mouvement, le 18 novembre, pour se porter, par Tamamès, sur la haute Tormès. La division d'avant-garde seule, s'avança jusqu'à mi-chemin de San Muñoz à Ciudad-Rodrigo, sur le Yeltès. Elle ne vit plus d'ennemis, seulement elle ramassa encore quelques centaines de traînards. Le 21, l'armée s'établit sur les deux rives de la Tormès, depuis El Barco jusqu'à Salvatierra, avec la cavalerie légère et une division de dragons en avant-garde sur les débouchés qui viennent de Béjar.

L'armée avait le plus urgent besoin de repos. Elle était en marche depuis trois mois et se trouvait très fatiguée. L'infanterie n'avait plus de souliers, quoiqu'on fût à l'entrée de l'hiver. Un cinquième des hommes n'avait pas de capotes. Les chevaux étaient déferrés. L'artillerie et les voitures, qui sortaient de chemins affreux, ne pouvaient se passer d'élémentaires réparations.

L'armée de Portugal rentrait en Vieille Castille. L'armée du Centre

du centre ; les pluies torrentielles ayant raviné la route et gonflé les ruisseaux, il y avait un intervalle entre les 5e et 7e divisions d'infanterie. Sir Edward courait seul en arrière pour en découvrir le motif. Là où la route traversait un bois... il tomba aux mains des ennemis. Je crois savoir qu'il n'était pas blessé... » Les historiens anglais attribuent à sa myopie une erreur d'itinéraire, cause de sa capture. Son ancienneté le désignait comme second et remplaçant éventuel de Wellington.

1. Ruty (Charles-Etienne-François, comte) 1774-1828. Général d'artillerie. Il commandait l'artillerie du grand équipage de siège à l'armée d'Espagne, et servit sous les ordres de Soult à la bataille de l'Albuéra. Il inventa un nouvel obusier de campagne qui porta son nom.

retournait à Madrid pour occuper cette capitale et ses environs : le roi y retenait définitivement la division d'infanterie et la brigade de cavalerie qu'il m'avait retirées. L'armée du Midi, réduite à 38 000 hommes de tous grades et de toutes armes (dont 33 700 dans les rangs de l'infanterie et de la cavalerie) espérait se reposer sur la Tormès, mais le roi, très pressé, était déjà reparti pour Madrid.

Sur son ordre formel, les troupes furent, malgré tout ce qui leur manquait et malgré le mauvais temps, remises en marche le 29 novembre pour aller s'établir dans les lieux qui leur étaient assignés : Leval et une brigade de dragons autour d'Avila ; Villatte et une autre brigade de dragons sur la rive droite du Tage ; Conroux et la 2e division de dragons sur la rive gauche, jusqu'à la Guadiana.

Mon quartier-général fut fixé à Tolède, avec la division Darricau[1] dans les environs. Il y fut établi le 7 décembre et les divisions destinées à passer le Tage suivirent leur marche. La fin de la campagne de 1812 avait relevé le prestige des armes françaises dans le Nord et le Centre de l'Espagne. Mais le Midi était perdu.

On regretta, il est vrai, dans l'armée, qu'une victoire éclatante n'eût pas effacé sur les bords de la Tormès les souvenirs de la bataille de Salamanque. L'importance des forces françaises qui y étaient réunies et l'ardeur qui animait les troupes semblaient la promettre ; mais cet espoir fut déçu par un de ces hasards que l'on rencontre souvent à la guerre et qui ne dépendent pas de la volonté des hommes. (C'eût été une satisfaction pour le noble orgueil de l'armée !) Quant aux résultats matériels, tous ceux qu'un général en chef devait prévoir et espérer, tous ceux qu'une victoire eût permis de cueillir, furent également obtenus, sans les avoir achetés par des pertes que nos armées ne pouvaient plus supporter et sans avoir couru les chances d'une bataille rangée. L'armée anglaise, qui avait été victorieuse, jusque près de l'Ebre d'un côté, et au-delà du Tage de l'autre, fut chassée de l'Espagne. Bien plus, sa retraite précipitée eut tous les caractères d'une défaite. Sans compter une immense quantité d'approvisionnements et d'objets de toute nature, ses pertes furent évaluées entre 10 000 et 12 000 hommes. La défaite la plus complète sur le champ de bataille ne lui eût pas coûté davantage en pertes matérielles comme en perte d'influence. Elle resta six mois en Portugal avant de pouvoir reprendre ses opérations !

J'avais pensé que c'était là un grand résultat obtenu, et tout ce qu'on pouvait raisonnablement demander, surtout dans la situation où était la guerre. L'empereur en jugea ainsi, et lorsque son ministre de la Guerre se plaignit devant lui qu'on n'eût pas fait davantage, il lui répondit simplement : « Vous êtes bien difficile ! »

1. Darricau (Augustin, baron) 1773-1819, général de division. Commandait la 4e division de l'armée d'Andalousie. Se rallia à Napoléon aux Cent-Jours.

L'hiver de 1812 à 1813 se passa en difficultés administratives et en guerre de détail contre les nombreux corps de partisans, devenus de plus en plus incommodes.

Avant de rentrer à Madrid, le roi Joseph avait, par un règlement, déterminé les arrondissements affectés aux trois armées du Midi, du Centre et du Portugal, ainsi que les rapports administratifs de ces armées avec le gouvernement espagnol. C'est dire que ce règlement était plutôt conçu en vue des intérêts espagnols que dans l'intérêt des armées françaises. Le roi pouvait, jusqu'à un certain point, avoir raison de ménager les premiers. Mais d'autres devoirs s'imposaient au commandant en chef des armées françaises et ceux-ci étaient incontestablement les plus importants.

J'avais reçu une mission de confiance et j'en devais compte à la France. C'était de son accomplissement que dépendait l'existence même de la royauté d'Espagne. Le roi, vraisemblablement sous l'obsession de ses conseillers habituels et sous l'empire de ses illusions perpétuelles, n'en persistait pas moins à mettre en première ligne ses devoirs envers « ses peuples » (c'est ainsi qu'il qualifiait une nation qui n'avait cessé de le repousser).

Il avait toujours obéi à cette tendance depuis qu'il était en Espagne, et, comme il était investi du commandement en chef, il s'y abandonnait d'autant plus facilement qu'il se sentait éloigné du contrôle de l'empereur, alors au fond de la Russie. Peut-être le roi était-il encore entraîné sur cette pente par les relations secrètes qu'il avait commencé à lier avec quelques rebelles espagnols, en querelle avec les Cortès et la régence de Cadix. Mais leur sincérité était moins douteuse.

Le général Ballesteros, dont le nom était si populaire que les Espagnols l'appelaient « l'Invincible », s'était trouvé vivement offensé par un décret des Cortès, nommant Wellington généralissime des armées espagnoles. Sa fierté s'était révoltée et avait fait appel à l'orgueil national. Il n'en avait pas moins été arrêté à la tête de son armée, sans qu'un seul bras s'armât pour sa défense, puis dépouillé de son commandement et envoyé à Ceuta. Les petites intrigues du roi Joseph ne pouvaient espérer un meilleur résultat.

Quoi qu'il en fût de ses espoirs chimériques [1] il n'en était pas moins regrettable que le roi ne fût pas le premier à comprendre à quel point les deux qualités dont il était revêtu étaient incompatibles entre elles. Il eût dû faire son choix. La fausse position dans laquelle il se plaçait devait inévitablement susciter, à chaque pas, des difficultés aussi

1. Les Espagnols, tout au moins les chefs militaires, étaient en effet tout prêts à s'entendre avec les Français contre les Anglais, mais non avec le roi. Le célèbre général espagnol Castaños avait même entamé une négociation avec le général baron Lejeune, alors prisonnier. Il exigeait le retour de Ferdinand VII, qui épouserait une princesse napoléonienne et deviendrait l'allié de la France. (*Mémoires du général Lejeune*, t. II, p. 124-126.)

fâcheuses pour le commandement que pour le monarque, et préjudiciables à l'armée dont le roi était le chef. Cette armée, mise par l'empereur sous les ordres du roi, n'était pas abandonnée à sa discrétion. Les généraux français ne pouvaient se considérer comme dégagés des devoirs que l'empereur leur avait tracés. Pour moi-même, ces devoirs étaient une règle inflexible dont je ne me permettais pas de m'écarter.

Le roi avait affecté les revenus des provinces désignées pour les cantonnements à une partie de l'entretien des armées. Les états de ces revenus devaient être adressés et répartis par les autorités espagnoles, la perception faite par les troupes françaises et les produits versés dans les caisses de l'armée ! Mais l'armée n'en bénéficierait que dans une certaine proportion que le roi voulait régler lui-même. Il était impossible que l'entretien des armées françaises dépendît de l'administration espagnole. Il fallait enfin que le budget comprît tout ce qu'il devait comporter ; or, sur les bases décidées par le roi, il manquait des services essentiels, tels que la solde, l'habillement, les remontes. Le roi espérait sans doute que ces services seraient à la charge du Trésor français, mais l'empereur ne l'entendait pas ainsi et n'envoyait à l'armée du Midi que 100 000 francs par mois, tandis qu'un mois de solde en représentait plus de 400.000 ! Il avait, à toute époque, exprimé sa volonté que le surplus fût supporté par le pays où étaient ses armées. Or l'arriéré de solde seul s'élevait, à la fin de 1812 (pour l'armée du Midi), à 8 800 000 francs !

L'habillement, expédié de France, ne parvenait pas souvent à l'armée tant étaient mauvaises nos communications. Tous les généraux adressèrent au roi leurs représentations, et j'étais naturellement désigné pour la discussion la plus vive. J'avais employé à la solde les fonds restés dans les caisses. Le roi me blâma vivement et me notifia impérativement qu'il se réservait à lui seul de donner une destination à ces fonds.

Je répondis au roi que je m'étais déjà conformé à tout ce qui pouvait être exécuté pour la répartition des impôts par les autorités espagnoles. Mais la confusion des caisses françaises et espagnoles n'était pas possible. Faire sortir des caisses françaises ce qui y était une fois entré pour d'autres services que ceux de l'armée, était contraire à toutes les instructions données par l'empereur. Ni le général en chef, ni les agents français ne pouvaient s'écarter des prescriptions engageant leur responsabilité en matière financière. Si ces règles devaient être changées, je priais le roi de provoquer ce changement de « son Gouvernement ».

Cette dernière expression exaspéra le roi. Comme souverain, il prétendait ne connaître auprès de lui d'autre organe du gouvernement français que l'ambassadeur de France : de ce fait, il eût perdu tout droit à donner des ordres aux commandants français. Je fus donc obligé de répondre encore au roi que je ne me sentais pas suffisamment dégagé de ma responsabilité envers l'empereur par la responsabilité supérieure

du roi. L'empereur me demanderait compte de l'exécution des ordres reçus et je ne pouvais enfreindre ceux-ci tant qu'ils ne seraient pas rapportés. Le roi n'insista plus.

Cette résistance aux volontés du roi me permit d'apporter de grandes améliorations au bien-être de mes troupes. L'armée du Midi était en fort mauvaise condition à la fin de la campagne. Je fis payer plus de cinq mois de solde arriérée, les troupes furent bien nourries et bien habillées. Les hôpitaux ne laissèrent rien à désirer. L'artillerie et une partie de la cavalerie furent remontées et le matériel d'artillerie réparé. En un mot, la réorganisation de l'armée la mit en état de reprendre la campagne au printemps.

Les sujets de discussion avec le roi ne manquèrent pas dans le courant de l'hiver. Pour les détails de l'administration, quelque blessante que fût la façon avec laquelle le roi exerçait son autorité, je lui adressais, quand il le fallait, des observations, fermes quelquefois, mais toujours respectueuses, après quoi j'obéissais. Sa disposition d'esprit le portait à toujours mal recevoir ce qui venait de l'armée du Midi, à donner de l'mportance à des détails qui n'en avaient pas, et à voir à tout propos son autorité méconnue.

Une longue dépêche énumérait ses griefs contre moi : empiétements de cantonnements, détachements de l'armée du Midi qui avaient dépassé la ligne de démarcation. Le général Gazan [1] avait fait la demande, « au moins inutile », de fonds pour la solde, lorsqu'il devait savoir que le roi n'en avait pas ! Enfin mon rapport général sur la dernière campagne avait été adressé au ministre de la Guerre à Paris, tandis qu'il n'en possédait qu'une partie incomplète. Et le roi concluait : « On paraît ne pas reconnaître mon autorité à l'armée du Midi, tandis que moi seul suis véritablement le général en chef. »

Je fournis d'amples explications sur tous ces points, très faciles à éclaircir. Quant à l'accusation générale, je ne pouvais faire qu'une réponse, également générale, en ces termes : « Je n'ai fait qu'obéir au roi, et si, en remplissant avec scrupule les devoirs qui m'étaient imposés j'avais eu le malheur de lui déplaire, je le supplie de considérer que les lois, les institutions et ma propre responsabilité traçaient ma conduite [2]. »

Dans les derniers jours de décembre, la division Darricau et une division de dragons furent envoyées dans la province de Cuença pour protéger le passage d'un grand convoi, attendu de Valence. Lorsque les

1. Gazan (Honoré-Théodore-Maxime, comte de La Peyrière), 1765-1845. Commanda l'avant-garde à Zürich où il s'empara des faubourgs et fut nommé par Masséna général de division sur le champ de bataille en 1799. Il était chef de l'état-major de Soult, auquel il succéda dans son commandement.

2. « Ces détails sont de peu d'intérêt historique », dit ici le maréchal qui déclare n'avoir voulu que « définir sa ligne de conduite » et son respect de la discipline, « en s'arrêtant à la limite marquée par ses devoirs de Français ».

armées du Midi avaient fait leur jonction au commencement d'octobre, elles avaient laissé à Valence leurs dépôts. Le roi voulait les faire revenir. Il tenait surtout à faire rentrer un grand nombre de personnes attachées à sa cour ou à son gouvernement et qui l'avaient suivi à son départ de Madrid.

Le général Darricau, chargé de cette mission, devait ensuite rester dans la province de Cuenca, en tirer des ressources et maintenir la communication avec l'armée d'Aragon. Le roi eût désiré que ce mouvement eût lieu plus tôt. Mais je lui avais fait observer que les troupes étaient encore trop fatiguées et démunies. Darricau ramena donc le convoi, dont la composition était beaucoup plus embarrassante qu'utile. Il comprenait 2.000 soldats, mais 500 personnes étrangères à l'armée y consommaient — dit le général dans son rapport — 8.000 rations de vivres et 5.000 de fourrage par jour !

Je fus instruit que toute l'infanterie espagnole d'Estramadure était en marche sur Cacérès ; j'en donnai connaissance au roi et lui annonçai que l'armée du Midi serait prête à reprendre les opérations au 1er mars.

Les armées françaises allaient pourtant recevoir une direction nouvelle. Les désastres de la campagne de Russie avaient déjoué les combinaisons de l'empereur. Non seulement il ne pouvait plus fournir à la guerre d'Espagne, mais il avait été même obligé d'en retirer les meilleures troupes. Il était donc nécessaire de suppléer à l'infériorité du nombre par une plus grande concentration. Le 12 février 1813, l'empereur donna ordre au roi de diriger vers le nord de l'Espagne tout ce qu'il pourrait retirer de l'armée de Portugal. Les armées du Midi et du Centre devaient contenir et même repousser les Anglais en Portugal. Madrid ne pouvait plus être occupé que par l'extrémité de notre gauche, et Valladolid, comme point central des opérations, devenait le quartier général du roi.

La plus grande partie de l'armée du Midi eut donc à faire un mouvement sur la droite. L'avant-garde évacua la Manche et se rendit à Madridejos, avec ordre de communiquer avec les troupes de Digeon, qui s'étendaient d'Ocaña à Madrid. Villatte devait se concentrer entre le Tage et l'Alberche. Leval, avec l'artillerie, la réserve et trois régiments, se porterait sur Madrid. Enfin Darricau était rappelé à Tolède pour remplacer Conroux, auquel il était prescrit de franchir les montagnes et d'occuper la province d'Avila. En rendant compte au roi de l'exécution de ces dispositions, je lui exprimai mes regrets de n'avoir pas eu l'honneur de sa présence à Tolède [1]. (Il est plus que probable que le roi, malgré sa promesse, s'était volontairement dérobé à mes hommages.)

1. Le palais archiépiscopal de Tolède était une magnifique demeure, où le maréchal Soult s'installait dès son arrivée, le 7 décembre 1812. Il était bien décidé à y attendre la réponse de l'empereur à sa demande de congé et à donner à ses troupes un repos bien mérité. Le carnaval fut l'occasion de donner des fêtes somptueuses. Les dames de Tolède furent invitées et avec elles les charmantes pensionnaires « du

Depuis près de cinq ans, en Espagne, je n'avais eu que des déboires pour récompenser mes services. J'étais impatient d'échanger un commandement dont le roi me rendait l'exercice extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible. Dès la fin de 1812, j'avais écrit à l'empereur pour lui demander de m'accorder un congé, et je crus devoir, à cette occasion, lui soumettre les détails les plus circonstanciés sur tout ce que j'avais fait en Espagne depuis l'évacuation de l'Andalousie. Je chargeai de cette mission de confiance le colonel Brun de Villeret, que l'empereur connaissait bien, et je l'envoyai à Paris pour remettre mes dépêches au ministre de la Guerre et pour donner à l'empereur tous les renseignements possibles et les plus amples explications sur ma conduite.

A son arrivée, cet officier s'empressa de se faire annoncer à l'empereur, qui ordonna de l'introduire sur-le-champ auprès de lui, quoiqu'il fût encore à table avec l'impératrice, ayant le roi de Rome sur ses genoux.

« Je fus accueilli de la manière la plus gracieuse, dit le colonel Brun dans la relation qu'il a laissée de cette entrevue [1]. Sa Majesté commença par me demander des nouvelles de M. le duc de Dalmatie avec le plus grand intérêt, et, entrant aussitôt en matière, Elle m'engagea à lui donner des détails sur notre dernière campagne. »

Pendant le récit, l'empereur suivait avec beaucoup d'attention les opérations militaires qui eurent lieu sur la Tormès ; mes manœuvres contre Wellington parurent obtenir son approbation et il donna plusieurs signes d'un vive satisfaction. Le colonel Brun lui parla ensuite du mauvais vouloir de l'administration espagnole, des difficultés qu'elle opposait aux mesures les plus sages et les plus utiles, et des entraves que le décret du 22 novembre mettait au bien du service. Il représenta aussi à l'empereur qu'au point où en étaient venues les choses, je ne pouvais plus être utile « à son service à côté du roi ».

« Je ne dissimulai pas à l'empereur, dit encore le colonel Brun, que l'aigreur et la méfiance s'étaient élevées entre Sa Majesté Catholique et

Colegio de las Doncellas. Ces jeunes filles venaient danser vêtues de leur modeste robe grise et blanche... mais qu'elles étaient belles ! » (Sébastien Blaze). L'établissement religieux, qui les abritait aux frais du gouvernement, prenait à sa charge l'éducation des jeunes filles nobles et pauvres mais ne leur donnait pas de dot. Les messieurs étaient admis : « Quand je me présentai avec d'autres danseurs, nous dit encore Sébastien Blaze, soixante jeunes beautés vinrent se grouper autour de nous, chacune faisant valoir ses moyens de plaire ! » (Plusieurs d'entre elles ont suivi l'armée française.)

Les revenus de l'archevêque de Tolède, primat d'Espagne, dépassaient 3 millions de francs et le trésor de sa cathédrale était célèbre par ses richesses. Tous les témoins sont d'accord pour dire qu'elles restèrent intactes pendant l'occupation française, et Sébastien Blaze ajoute : « Les Anglais même, les plus grands déprédateurs de l'Espagne, les ont respectées. »

1. Nous avons publié en 1953, à la suite des *Cahiers du général Brun, baron de Villeret* (appendice I *b*, p. 250 et suivantes), le texte complet et inédit de cette relation du colonel au maréchal Soult, d'après les archives du château d'Epoisses (Côte-d'Or), communiquées par Mme la comtesse de Guitaut. Voir *Revue de Paris* de septembre 1953.

M. le duc de Dalmatie ; que ce dernier serait toujours dans une fausse position ; qu'on chercherait toutes les occasions de le trouver en faute, et qu'il était assuré de trouver une opposition constante à toutes les mesures qu'il prendrait... D'après ces considérations, M. le duc de Dalmatie, persuadé qu'il ne peut rien faire qu'un général quelconque ne fasse mieux que lui, m'a chargé de solliciter un congé que la situation de ses affaires personnelles lui rend absolument nécessaire. »

L'empereur comprit parfaitement mes raisons. Il répondit que mon congé était accordé. Il promit également d'approuver les avancements proposés en faveur de l'armée du Midi. Ainsi, l'accueil bienveillant que fit l'empereur au colonel Brun et l'approbation manifeste qu'il donna aux dernières opérations contre les Anglais semblaient faire justice de toutes les accusations portées contre moi et prouvaient dans tous les cas qu'elles étaient loin d'avoir altéré sa confiance en moi.

Le colonel Brun de Villeret, après avoir rempli sa mission auprès de l'empereur, se rendit chez le duc de Feltre pour lui remettre les dépêches dont il était porteur. Il eut avec ce ministre, au sujet des affaires d'Espagne, un long entretien. Tout s'y passa avec calme, avec grâce et même avec légèreté ; il n'y eut de la part du ministre ni aigreur ni colère. Cependant quelques reproches furent produits contre moi, sur mon peu d'obéissance aux volontés du roi et sur la lenteur de la poursuite des ennemis sur la Tormès.

« Avec plus de célérité, dit le duc de Feltre, vous auriez pu anéantir l'armée anglaise ou la rejeter vers la Corogne et assurer la tranquillité de l'Espagne pour longtemps. Du reste, ajouta-t-il, cette opinion n'est que la mienne et l'empereur ne la partage point. »

Le ministre avait raison de dire que ce n'était là que sa manière de voir. Les résultats obtenus dans cette campagne démontraient assez clairement qu'il aurait été impossible de mieux faire et d'adopter un meilleur plan d'opérations.

Toutefois, le colonel Brun s'empressa de réfuter les griefs en question et, poursuivant la discussion, il passa en revue toutes les fautes et tous les abus de l'administration espagnole. Il dépeignit au ministre l'abaissement où était tombé le pouvoir royal, l'extrême pénurie dans laquelle se trouvaient les troupes. Il parla du dégoût des généraux et conclut qu'il était urgent de remédier à ce fâcheux état de choses, si on ne voulait pas voir en Espagne se fondre ou se disloquer les armées françaises. Le duc de Feltre se renferma dans une réserve excessive et ne laissa échapper aucune observation sur toutes ces questions ; il promit cependant d'en référer à l'empereur et de lui soumettre au plus tôt mes rapports.

Après avoir reçu le congé que l'empereur m'avait fait expédier par le ministre de la Guerre, j'annonçai aux troupes de l'armée du Midi qu'à compter du 1er mars, le commandement en chef serait remis au

général Gazan, que le roi avait désigné pour me remplacer. J'écrivis en même temps à ce général pour l'instruire des derniers ordres du roi et des dispositions prises en vue de leur exécution. Je terminais ainsi ma lettre :

« Je vous promets de dire à l'empereur de quelle ardeur et de quel zèle tous les braves de l'armée sont animés pour son service. Je dirai surtout à Sa Majesté qu'elle peut compter sur vous et sur vos talents militaires. »

Tous les généraux sous mes ordres m'exprimèrent leurs regrets de me voir m'éloigner. Ils s'alarmaient de mon départ et semblaient prévoir le sort qui attendait les armées d'Espagne. Je les rassurai de mon mieux en leur faisant espérer mon prompt retour. Je les engageai à rester unis, à redoubler de zèle et de dévouement afin de concourir à de nouveaux succès.

Je quittai l'Espagne vers la mi-mars [1] et me dirigeai sur Saint-Amans, pour aller voir ma vieille mère, ma femme et mes enfants que je n'avais pu embrasser depuis de longues années. Après avoir consacré à ma famille le peu de temps dont je disposais, je dus me rendre à Paris où j'étais attendu.

L'empereur me reçut à mon arrivée, me témoigna la plus grande confiance et s'entretint longuement avec moi de la situation des affaires d'Espagne. D'après le désir que je lui avais exprimé, l'empereur me promit que je ne retournerais pas à l'armée du Midi. Il me confia son intention de m'envoyer avec un commandement à la Grande Armée. Cette nouvelle destination me fut agréable. Le campagne de Saxe, qui allait s'ouvrir, promettait d'être marquée par des événement de la plus haute gravité et je me flattais d'être encore utile à mon pays et de lui donner de nouvelles preuves de mon dévouement.

Je partis à l'armée du Nord, pris part aux opérations de la campagne et assistai à la bataille de Lützen, livrée le 2 mai, ainsi qu'à celle de Bautzen, où je commandais le centre de l'armée. A ces victoires succéda un armistice de deux mois, où j'eus l'occasion de voir fréquemment l'empereur et de m'entretenir souvent avec lui.

Pendant la durée de cet armistice, les opérations militaires d'Espagne approchaient d'un dénouement fatal. Le roi Joseph, malgré les injonctions réitérées de l'empereur, d'agir avant que les armées anglaises rentrassent en campagne, avait perdu un temps considérable. Ainsi Burgos,

1. De Paris, le 7 mars 1813, la maréchale Soult écrit au colonel Brun de Villeret, au sujet du prochain retour d'Espagne du duc de Dalmatie : « Le 20 février, il n'était pas encore à Valladolid, mais on l'y attendait d'un moment à l'autre. Les escortes qui doivent le conduire étaient préparées (par ordre de Paris à ce que l'on dit). » Archives du château de Villeret (Le Malzieu, Lozère), communiquées par M. de Lajudie.

qui dans la pensée de l'empereur devait servir d'appui aux armées, n'avait été ni fortifiée, ni approvisionnée. Les communications avec le maréchal Suchet par Saragosse n'avaient pas été rétablies. Les gros bagages et les ambulances, qu'on avait négligé d'évacuer, gênaient considérablement le mouvement des troupes. Les armées de Portugal et du Midi, loin d'être fortement concentrées dans une position défensive, se trouvaient éparpillées.

De son côté, l'armée anglaise avait mis le temps à profit ; elle était bien préparée et complètement organisée. Wellington avait l'intention de manœuvrer par sa gauche pour couper la ligne de retraite des Français. Mais il commença son mouvement offensif par une partie de son aile droite. Les deux divisions du général Hill [1] s'emparèrent du passage sur la Tormès et forcèrent la division Villatte à évacuer Salamanque. En même temps, les divisions anglaises du Portugal filaient à marches forcées sur la gauche et s'emparaient successivement de tous les passages du Douro et de ses affluents. L'armée française était trop disséminée pour tenir tête à l'ennemi : elle dut se replier précipitamment. Le 23 mai, elle abandonnait le Douro et le 24, elle se retirait également des rives de l'Esla.

Le 1er juin, l'aile gauche anglaise entrait à Zamora et franchissait le Douro en forces supérieures. Les troupes anglo-portugaises réunissaient en ce moment 90.000 hommes, sans y comprendre les Espagnols ni l'armée de Galice. Le roi n'avait concentré que 55.000 hommes.

L'armée française n'avait d'autre ressource que de continuer sa rertaite. Le 3 juin, elle évacuait successivement Valladolid, puis Burgos, enfin la ligne de l'Ebre. Le 7, l'aile gauche ennemie avait déjà passé le Carrion et menaçait par ses manœuvres la droite française. L'armée du roi était dans la plus grande perplexité. Se voyant débordée par l'ennemi, elle continua avec précipitation son mouvement de retraite et arriva enfin à la hauteur de Vittoria, où elle prit position le 21 juin. C'était là qu'allait se décider le sort de l'Espagne.

L'armée française était alors dans la plus grande confusion, désunie et sans ensemble, tandis que Wellington avait toutes ses troupes dans la main. Le résultat ne pouvait être douteux, et, malgré les prodiges de valeur des troupes françaises, la bataille fut complètement perdue pour le roi. Les énormes convois qui encombraient la marche de l'armée depuis son départ de Madrid furent la cause d'un immense désordre.

1. Sir Rowland Hill fut le premier officier anglais arrivé en Portugal en 1808. En l'absence de sir Arthur Wellesley, il correspondait avec lord Castlereagh. Après la Convention de Cintra, il rejoignit sir John Moore et fut engagé dans la retraite de la Corogne. Il était très aimé de ses soldats qui l'appelaient « Papa Hill ». Profondément dévoué à lord Wellington, par une sorte d'intuition, il devinait ses ordres. Il fut créé pair à son retour d'Espagne. Lorsque lord Wellington devint premier ministre, Hill reçut le commandement en chef de l'armée. Il mourut en 1842, peu de mois après que sa santé l'eut contraint à résilier ces hautes fonctions.

Toute l'artillerie, les équipages, l'argent des caisses, les bagages, y compris ceux du roi, tombèrent aux mains des vainqueurs[1].

L'empereur était à Dresde, et négociait la paix avec les alliés quand il reçut la nouvelle du désastre de Vittoria. Une étincelle de colère passa dans ses yeux. Il parcourut toutes les dépêches qui lui étaient adressées et après avoir mûrement réfléchi à la situation critique de son frère, il s'arrêta à un parti énergique qui pût sauver ses armées et l'Espagne, ou du moins protéger la frontière contre les Anglais. Le 1er juillet, il me fit remettre l'ordre suivant :

« Mon cousin, vous partirez aujourd'hui, avant dix heures du soir ; vous voyagerez incognito, en prenant le nom d'un de vos aides-de-camp. Vous arriverez le 4 à Paris où vous descendrez chez le ministre de la Guerre. Vous irez avec lui chez l'archichancelier ; il vous mettra au fait de la dernière situation des choses. Vous ne resterez pas plus de douze heures à Paris ; de là vous continuerez votre route pour aller prendre le commandement de mes armées en Espagne. Vous m'écrirez de Paris. Pour éviter toutes les difficultés, je vous ai nommé mon lieutenant-général, commandant les armées en Espagne et sur les Pyrénées. Mon intention n'en est pas moins que vous receviez les ordres de la Régence, et que vous écriviez et que vous rendiez compte au ministre de la Guerre de tout ce qui concerne votre commandement : vos rapports me parviendront par ce ministre. Les gardes et toutes les troupes espagnoles seront sous vos ordres. Vous prendrez toutes les mesures pour rétablir mes affaires en Espagne et pour conserver Pampelune, Saint-Sébastien et Poncorbo : enfin, toutes celles que les circonstances demanderont. Mon intention est que tous les généraux ou officiers que vous jugerez convenable de renvoyer en France, restent à Bayonne et qu'aucun d'eux ne puisse aller à Paris sans un ordre du ministre de la Guerre. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

Napoléon.

Au reçu de cette lettre, je partis en poste pour Paris[2]. Je me rendis auprès du ministre de la Guerre pour recevoir ses instructions. Je passai

1. « Joseph, serré de près, fut obligé dans sa retraite de monter à cheval et d'abandonner sa voiture. L'on y prit des correspondances, une épée dont la ville de Naples lui avait fait présent, et plusieurs choses de luxe ou de curiosité, quelques autres que la décence et les bonnes mœurs ne permettent pas de nommer. Le bâton de commandement du maréchal Jourdan fut également perdu, et vint au pouvoir de Wellington. Le jour même de la bataille, un grand convoi, escorté par le général Maucune, sortait de Vittoria. Il emportait les tableaux du Titien et de Raphaël, des échantillons du cabinet d'histoire naturelle, et d'autres effets de choix et de prix. » Comte de Toréno, *Histoire de la Révolution espagnole*, t. 5, p. 279. Ce butin officiel, amassé par ordre de l'empereur, fut tout ce que l'armée du roi Joseph, défaite à Vittoria, put sauver de ses rapines.

2. La maréchale Soult et ses deux enfants, Hector-Napoléon et Hortense, venaient d'arriver à Dresde avec l'espoir d'y rester longtemps... Les voyageurs durent repartir quatre jours après le départ du duc de Dalmatie.

ensuite chez l'archichancelier qui me communiqua les derniers ordres que l'empereur venait de lui expédier ; ils étaient ainsi conçus :

Dresde, le 1er juillet 1813.

« Mon cousin, je reçois des lettres du ministre de la Guerre, dans lesquelles se trouve celle du général Foy, du 22. Je réponds au ministre de la Guerre qui vous fera connaître mes intentions.

» J'envoie le duc de Dalmatie avec le titre de mon lieutenant-général en Espagne. Il sera cependant sous les ordres de la Régence et rendra compte au ministre de la Guerre. Quant au roi d'Espagne, mon intention est qu'il demeure à Pampelune, Saint-Sébastien ou Bayonne, et qu'il y attende mes ordres [1]. Dans tous les cas, mon intention est qu'il ne vienne pas à Paris et qu'aucun dignitaire, aucun ministre, aucun sénateur, ou conseiller d'Etat, ne le voie jusqu'à ce que j'aie fait connaître mes intentions. S'il avait passé la Loire, vous vous concerteriez avec les ministres de la Guerre et de la Police pour faire ce qui serait le plus convenable, sans affliger l'impératrice de ces détails. Le roi ne doit pas passer la Loire sans mon ordre, mais enfin s'il l'avait passée, il devrait se rendre dans le plus grand incognito à Mortefontaine, d'où il serait convenable que ni lui, ni aucun officier de sa maison, ne vînt à Paris inquiéter l'administration de la Régence. Vous verrez, avec le ministre de la Police, qui l'on pourrait charger de faire connaître mes intentions au roi ; on pourrait faire choix de Roederer, ou de tous autres dont le roi aurait l'habitude.

» Quoi qu'il en soit, vous devez employer même la force, s'il est nécessaire, pour l'exécution de mes ordres. En général, je désire que toute communication à faire au roi d'Espagne lui soit faite, non par le canal du ministre de la Guerre, mais par celui du ministre de la Police. »

Napoléon.

1. Cf. *Journal du comte Roederer, Paris* 1909, pp. 310-314. Apprenant l'arrivée du maréchal Soult — envers lequel il avait tant à se reprocher — le roi Joseph craignait de se voir rudoyer, arrêter et même emprisonner, mais la sérénité du maréchal, sa hâte de reprendre en main l'armée d'Espagne en pleine déconfiture, au lieu de tirer de la situation une vengeance facile, le frappèrent de stupeur. « Le maréchal duc de Dalmatie arriva et entra tout de suite chez le roi, dit Roederer. Je pris à cheval le chemin de Bayonne. A une lieue de Bayonne, le maréchal, qui allait fort vite, me joignit. Nous fîmes le reste du chemin ensemble. Je jugeai, à son ton et à différents détails, qu'il avait été très content de l'accueil du roi et que l'entrevue s'était bien passée. »

Quinze jours plus tard, l'armée française en déroute était réorganisée et réarmée et rentrait en campagne. Le roi Joseph, qui avait officiellement remis le commandement en chef à Soult le 12 juillet 1813, comprit enfin qu'il avait définitivement perdu sa couronne et fut autorisé à se retirer en son château de Mortefontaine, où il arriva incognito le 30 juillet au matin. Aucun maréchal de l'Empire n'avait reçu de Napoléon des pouvoirs analogues à ceux que Soult exerçait après le roi Joseph.

« *Premier P.S.* — Vous trouverez ci-joint : 1° La lettre au ministre de la Guerre ; 2° Copie du décret qui nomme le duc de Dalmatie commandant en Espagne ; 3° La lettre que j'écris au ministre de la Police. Au reçu de la présente, vous ferez appeler chez vous les ministres de la Guerre et de la Police, et vous leur remettrez leurs lettres en leur recommandant sur le tout le plus profond silence. Si le roi avait repris l'avantage et qu'on réoccupât Vittoria, vous y mettriez d'autant plus de ménagement. Je suppose que le sénateur Roederer, ou tout autre ayant la confiance du roi, pourrait lui être envoyé pour lui faire sentir que, d'après l'opinion que j'ai de ses talents militaires, je suis obligé dans les circonstances de donner le commandement de l'armée à un général ayant ma confiance. Je vous envoie aussi une lettre pour le roi d'Espagne. Vous ne la remettrez au duc de Dalmatie qu'autant que cela paraîtra nécessaire au ministre de la Guerre. Je désire que le duc de Dalmatie ne la remette qu'autant qu'on ne pourrait faire autrement. Il me semble qu'une ampliation du décret et une lettre du ministre seront suffisantes.

» *Deuxième P.S.* — Veillez à ce que le ministre de la Police ne se mêle de rien que de surveiller. Le ministre de la Guerre ne doit écrire au roi d'Espagne que ce que les circonstances exigent qu'il sache. »

A Cambacérès, la seconde lettre de l'empereur était ainsi conçue :

Dresde, le 1er juillet 1813.

« Mon cousin, je vous ai écrit, il y a deux heures, relativement à l'Espagne. Je vous ai envoyé ouvertes toutes les lettres que j'écris, pour que vous puissiez diriger cette affaire selon les circonstances. La question se renferme dans les deux hypothèses : ou le roi a été battu, ou les affaires ont pu se rétablir. Si le roi a été battu, qu'il ne puisse plus rester à Pampelune et qu'il y ait crainte de le voir revenir, c'est le cas de lui envoyer quelqu'un, à qui vous ne devez pas dissimuler que, vu le mauvais esprit qu'il a montré en Espagne, je craindrais que sa présence ne semât le trouble relativement à la Régence. Si le roi était parvenu à rétablir les affaires, mon intention serait toujours la même. Je désirerais toujours qu'il quittât le commandement, dont il est absolument incapable ; qu'il le remît au duc de Dalmatie et qu'il restât à Vittoria ou à Pampelune. »

Napoléon.

Ainsi, la guerre d'Espagne venait de se terminer par une catastrophe. La campagne de France allait s'ouvrir, pour finir sous les murs de Toulouse, alors que l'Empire n'était déjà plus.

MARÉCHAL SOULT

L'ÉCHELLE DE SOIE

par JEAN-LOUIS CURTIS

Je remontai vers l'auberge et passai l'après-midi à essayer de lire : j'y parvins quelquefois. A six heures, j'étais sur la marina. Les autres pêcheurs me saluèrent avec gentillesse : j'étais déjà une figure familière. Il vint vers moi et nous reprîmes le chemin du village. Quelques femmes, sur notre passage, nous dévisageaient avec une curiosité bienveillance, disaient : « Buona sera ». Nous avions, lui et moi, peu de choses à nous dire : pourtant, il n'y eut pas de silence embarrassé. Encore une fois, les paroles avaient peu d'importance. Devant l'auberge, je lui dis : « Au revoir, à demain. » Il hésita une seconde, avant de dire : « A ce soir ? » avec un accent d'anxiété enfantine. Ses yeux me scrutaient avec la même fixité qu'ils avaient eue, le matin, dans la grotte, mais c'était l'éclat fixe d'un espoir ou d'une attente, et non plus d'une interrogation. Une crainte, soudaine, incontrôlable, me rétracta. J'allais répondre : non, à demain. A cet instant, il prit ma main dans la sienne et je fus comme traversée par une ondée de plaisir, s'irradiant du contact chaud, un peu rugueux, de ses doigts

Résumé des chapitres précédents. — Le narrateur passe des vacances à Rome. Il y rencontre, par hasard, Anne, une jeune fille avec laquelle il avait été lié d'amitié pendant l'Occupation dans une ville de province française. Elle lui apprend d'abord qu'elle est fiancée à Gérard, un garçon de son âge, qui faisait partie de leur groupe d'amis, puis s'engage plus ouvertement dans la voie des confidences : à Capri, deux ans plus tôt, elle a passé des vacances avec un ménage ami et Gérard qui l'aimait et espérait l'épouser mais ne lui inspirait qu'une confiante affection. Un jour elle a quitté brusquement Capri, exaspérée par la bruyante sottise d'une « bande » où elle se trouvait mêlée, et décidée à passer quelques jours dans la solitude. A Ascoli elle a fait la connaissance d'un jeune pêcheur pour lequel elle a éprouvé tout de suite une vive attirance. Au moment où reprend le récit, Anne a accepté de le retrouver dans la soirée. (N.D.L.R.)

refermés sur mon poignet. Il répéta, d'une voix à peine plus altérée : « A ce soir ? Stasera ? » Ma crainte se dissipait. Il chuchota l'endroit du chemin où nous devions nous rencontrer et l'heure. J'inclinai la tête en signe d'assentiment.

Antonella était debout devant la porte de l'auberge. Elle nous regardait en souriant. C'était une belle femme épanouie, un peu lourde, avec des joues vermeilles et des tresses noires autour de la tête ; elle ressemblait à une Cybèle indulgente. Quand je me retournai vers elle, elle baissa les paupières sur ses magnifiques yeux veloutés ; et, avec une voix où palpitait une tendresse complice, elle m'annonça qu'il y avait une *pizza* pour le repas du soir.

Elle était savoureuse, comme à l'ordinaire, la *pizza* qu'avait préparée Antonella ; mais je ne pus y goûter qu'à peine. J'avais la gorge serrée, affreusement sèche ; je dus boire coup sur coup plusieurs verres d'eau. Quand je sortis, l'air était tiède ; cependant, je ne parvenais pas à réprimer un tremblement comme intérieur, d'angoisse et d'attente mêlées, dont je n'aurais su dire s'il était délicieux ou intolérable. Je m'engageai sur l'étroit chemin caillouteux, où les étoiles jetaient une pénombre opalescente et lactée. La nuit avait une odeur de plantes fauves, de rocher et de sel. Soudain je distinguai à quelques pas le point lumineux d'une cigarette. Je m'arrêtai, le cœur et l'âme en désordre. La petite lueur décrivit une courbe, s'écrasa sur le sol dans un vif bouquet d'étincelles. Je discernais maintenant une forme assise. Elle se leva, les cailloux roulèrent sur le chemin. Je fermai les yeux à demi, avec un affolement muet. Il y eut un souffle tout contre ma joue, un bras refermé sur ma taille. J'entendis murmurer des mots entrecoupés, à peine perceptibles, et quelque chose dans l'accent de cette voix, un balbutiement émerveillé et puéril, une sorte de révérence éblouie, qu'à défaut de terme plus juste je fus obligée d'appeler « tendresse », tout à coup dispersa ma crainte, ne laissant subsister en moi qu'une paix sans limites. Nous nous étendîmes dans un creux d'herbe, tout près l'un de l'autre, confondant nos souffles et le battement de nos cœurs ; et je le priai, avec sans doute une maladresse infinie, de m'aimer assez pour vouloir ne point détruire la félicité de cette minute. Il comprit ma prière, je devinai qu'il souriait dans l'ombre et je posai ma tête sur son épaule avec un grand abandon et une totale confiance. J'étais submergée de bonheur. Il baisait mes joues, mes paupières, sa main caressait mes cheveux et il murmurait toujours, avec une voix perdue, des mots pareils à ceux qu'on adresse à un enfant pour le rassurer. Mes lèvres dans le creux de son cou s'énivraient d'une chaude saveur à la fois végétale et marine ; et il me semblait que ce n'était pas seulement un être de chair que j'étreignais contre moi, mais la terre et la nuit et la mer et les arbres, toute une vie obscure dont cet être incarnait les puissances diffuses et l'éparse beauté. Il pencha doucement ma tête en

arrière, posa sur ma bouche une bouche pure ; alors il n'y eut plus rien que ce don mutuel où s'était réfugiée toute conscience. Ma main cependant étreignait la sienne et avec une vigueur débile la maintenait enfouie dans l'herbe. Je percevais l'impatience croissante de son corps habité par une jeune fureur, quand un gémissement sourd vint mourir entre nos lèvres unies, tandis que sa main broyait la mienne dans l'herbe et qu'après un déchirant frisson propagé des épaules aux orteils, l'ardeur se retirait de lui en larges ondes de plus en plus faibles et de plus en plus espacées ; sa tête roula contre ma joue ; je caressai son front à la naissance de ses cheveux, où perlait un peu de sueur, et j'écoutai son souffle peu à peu décroître et retrouver le rythme égal du repos. Sans avoir atteint comme lui une forme d'apaisement qui ne m'était pas encore nécessaire, j'étais apaisée cependant, légère ; et enveloppant de mes bras cet enfant blotti, je m'abreuvai de sa chaleur et de son parfum.

Le temps que je vécus avec lui, dans ce village, est très court : un petit nombre d'heures, de nuits, presque rien, un peu moins d'une quinzaine ; mais chaque minute de ce temps que j'oubliais de mesurer était comme saturée de signification, alourdie d'un poids délectable. Cette période si brève couvre dans mon souvenir une durée immense, caprice commun de la mémoire, qui ôterait beaucoup de sa réalité à notre perception du temps si le vieillissement des visages ne nous rappelait que le temps existe au moins dans ses effets et ne tient pas compte de l'idée que nous nous formons de lui. Parce que rien n'est parfait, ou simplement parce que je ne suis pas assez placide, ou bien pas assez énergique pour écarter d'emblée ce qui m'ennuie, des ombres parfois troublaient cette paix rayonnante. Je redoutais d'abord telles suites, fâcheuses ou désirables selon les points de vue, enfin très naturelles, et posant des problèmes qui m'effrayaient. Je dus recourir à des prudences peut-être méprisables, sur lesquelles, du reste, en dépit d'une information théorique, j'étais mal éclairée. Je dus aussi les faire partager : c'était beaucoup exiger d'un être aussi simple, pour qui la perspective d'une paternité n'avait en soi rien de gênant. Cependant, il en accepta, non sans regimbement, les contraintes. Il me déplaisait d'opposer à tant de fougue les retenues apeurées qui, dans notre siècle, sont parfois chargées de sauver les apparences de la « vertu ». Je m'adressai des reproches sur ce que je gardais la tête assez froide pour imposer une discipline aux beaux désordres de la passion ; mais la rigueur de mon propre vœu m'était à moi-même assez cruelle ; et plusieurs fois, passant outre, je choisis de m'abandonner sans contrainte à l'élan qui nous unissait, lui laissant parachever sa courbe, s'abîmer enfin et se fondre sans heurts dans le long repos des souffles apaisés. Un hasard que je n'ordonnai point me fut alors favorable.

Il me vint aussi un sentiment de honte, non certes d'aimer ce garçon inconnu, mais de l'aimer sans être prête à partager la médiocrité de

sa vie. Il était pauvre, travaillait durement. J'étais une petite personne inutile, en vacances perpétuelles. Très vite, j'avais pu voir chez lui une qualité d'âme, une sorte de fierté fruste sur quoi son visage et ses manières n'avaient pas menti, et qui conférait une noblesse certaine à cet humble parmi les humbles. Il est des mots, des gestes qui ne permettent pas l'erreur sur les mérites profonds d'un être. Je ne suis pas assez romantique pour croire que la vulgarité d'esprit ou de cœur fleurit plus volontiers dans les hautes classes que dans le peuple, qu'un ouvrier est nécessairement plus propre qu'un « bourgeois » : à bassesse égale, il me suffirait, pour choisir entre eux, de me rappeler que l'un est plus désarmé que l'autre. Le garçon que j'aimais n'était pas vulgaire ; il avait simplement les rudesses, le langage de son milieu. C'était un être naturel et sans détour. Je pensai qu'il avait beaucoup plus de « valeur » que moi, beaucoup plus de valeur humaine que moi. Je le crois encore aujourd'hui. Peut-être aussi aurais-je pu me dire que je lui apportais une jeunesse égale à la sienne, une jeunesse intacte, mais cette idée ne m'effleura pas. De nous deux, je me croyais très sincèrement la plus « redevable ». Un soir, il me dit, baisant mes mains avec une dévotion puérile, qu'il me savait gré de l'avoir choisi, bien qu'il fût *brutto* (c'est le terme qu'il employa, un peu moins fort que « laid »), alors qu'il y avait au bourg un homme d'une beauté suprême, un homme dont la figure le disputait en éclat à celle d'une belle femme. Je crus qu'il plaisantait : mais non, il pensait vraiment qu'il était sans séduction (à cause de sa bouche un peu grande, ou de l'irrégularité de ses traits ?) et il pensait aussi que Franco était un miracle de charme, Franco, fat de village aux cheveux pommadés, dont la molle tête de mannequin respirait une sottise réjouissante. Tels étaient ses goûts en matière de grâce physique — c'étaient sans doute les goûts des simples, si souvent impressionnés par une élégance endimanchée, une joliesse de confection — et cela me rendit bien circonspecte sur le prix qu'il fallait attacher à son appréciation de ma propre apparence... Je protestai : « Franco est un personnage ridicule ! Toi, tu es beau », et je m'acharnai à le lui prouver, mais, croyant que je ne parlais ainsi que dans l'aveuglement de ma passion ou la bonté de mon cœur, il secouait la tête, ancré dans une conviction inébranlable, et répétait avec un air d'humilité : « *E un bel giovane, Franco. Io sono brutto* », et il m'embrassait avec gratitude, parce que je l'avais préféré. Tant de naïveté me faisait sourire, me troublait aussi : je ne l'en aimais que davantage.

C'est le sourire qui, entre lui et moi, fleurissait avec le plus de constance. Il m'offrait le plus royal cadeau : il me restituait mon âge. Je me rendis compte que j'étais passée de l'enfance à l'âge mûr en sautant le stade intermédiaire ; comme chez beaucoup de filles et de garçons de mon milieu, l'enfance et une sorte de maturité précoce s'étaient tour à tour ou simultanément partagé ma vie ; si bien que je

me demande si les enfants pauvres ne sont pas aujourd'hui les seuls à connaître l'adolescence, en dépit des durs travaux adultes où ils sont contraints ; s'ils ne sont pas les seuls à connaître la vraie lumière de la jeunesse... Pour mon père, j'avais été une enfant jusqu'à la fin. Quant à Gérard, il n'avait jamais été jeune, il n'avait jamais eu la fraîcheur, la spontanéité, l'abandon que l'on associe à cette période de la vie. Tout à coup j'éprouvai à son endroit une rancune : il m'avait éteint le soleil. Et je vouai aussi une animosité brutale aux petits personnages secs, les Jean-Pierre et Martine et autres fruits blets que j'avais trouvés autour de moi, parce qu'on a généralement les amis de son milieu, de sa classe. La classe à laquelle j'appartenais, je ne la reniais pas, entreprise vaine et qui me paraît toujours assez prétentieuse, mais j'en discernais mieux les disgrâces, qui ne sont pas celles qu'on lui reproche à l'ordinaire : non l'âpreté ou l'orgueil des possédants — ce ne sont pas l'orgueil ou l'âpreté qui m'ont frappée chez les bourgeois que j'ai connus — mais la tristesse des institutions languissantes et sans avenir, la vieillesse, l'usure. Ces sentiments étaient excessifs, ils ne firent que me traverser, mais comme un souffle brûlant ; je les regrettai ensuite : deux mouvements de l'âme qui me sont habituels. Quant aux aperçus nouveaux sur ma « classe », ils ne valaient pas grand-chose sans doute, puisque je n'aurais ni la volonté ni la force d'y conformer ma conduite ultérieure ; je ne les mentionne que pour indiquer une certaine coloration de mes pensées à cette époque, montrer que cette liaison, cet amour m'engageait, aussi peu sérieusement que ce fût, au-delà même des sens et du cœur. Et sans doute cet amour est-il un échec, si l'on tient que le succès d'un amour est dans sa durée, dans sa victoire sur les obstacles qui tendent à l'anéantir ; mais je sais maintenant à quelles profondeurs frémit la vie, jaillit la source de toute générosité comme de toute connaissance.

Nous étions heureux avec gaieté, je peux même dire avec « bonne humeur », disposition si précieuse que je voudrais qu'on en fît une vertu théologale. La joie est un état héroïque, c'est le climat des saints ou des génies peut-être. La bonne humeur est d'essence plus humble, elle convient à l'humanité moyenne. Le jour, nous étions deux enfants rieurs. Personne n'était plus éloigné que ce garçon de l'ironie, des froids scintillements de l'ironie ; mais il était abondamment pourvu de l'allégresse de sa race, où entre une part d'aimable malice. Il était dévot à la napolitaine, c'est-à-dire en bon païen superstitieux, mêlant la Madone à toutes les circonstances de sa vie, parfois les plus imprévues, ivre d'amour pour elle quand tout allait bien, ne pouvant se retenir de la tancer amèrement si la pêche n'avait pas été assez fructueuse. Il avait ainsi une grande drôlerie involontaire, comme beaucoup de gens de son pays, à cause simplement de son éloquence spontanée, de ses mimiques et de ses gestes si étonnamment expressifs, et parce qu'il

y a quelque chose qui prête à sourire chez un être toujours présent tout entier en chacune de ses manifestations ; mais c'est un sourire tout chargé de sympathie et, si cette drôlerie se conjugue à la grâce charnelle, c'est encore un sourire de tendresse. Je crois que j'aimais en lui la rencontre d'un enfant et d'un homme.

Nous passions ensemble toutes ses heures de loisir. Je me souviens de certaines minutes. Un soir, sur la « marina », un petit café désert où nous étions allés boire de la menthe. Des garçons du village sont venus. Nous les connaissions, ou du moins il les connaissait : des amis de toujours. Nous avons bavardé. Ces jeunes gens, ouvriers, paysans, pêcheurs, avaient une politesse charmante. Nous étions installés sur une petite estrade de planches, protégée par une claie de roseaux et de paille. Le patron du café a ouvert son poste de T.S.F., libérant des bouffées de valses viennoises. Nous avons dansé. Comme j'étais la seule femme, je changeais de cavalier à chaque danse. Les autres garçons dansaient alors entre eux ; plutôt, ils glissaient rapidement sur la pointe des pieds, les doigts unis, avec une légèreté et une grâce que je n'ai jamais vues ailleurs. Cela ne ressemblait nullement à une valse. C'était une danse élyséenne, comme si une frise orphique se fût tout à coup animée, sous ce toit de roseaux près de la mer nocturne. Rien de grossier, rien de plat ne fut dit par ces garçons. Ils me témoignaient une gentillesse un peu déférente : j'étais la *donna* de leur ami et, à ce titre, je revêtais à leurs yeux un caractère sacré. Vers la fin de la soirée, ils m'appelaient par mon prénom, mais comme une sœur ou une amie d'enfance. Ils se retirèrent en groupe avant minuit, afin de nous laisser seuls. J'entends encore s'égrener leurs « Ciao, Anna », tandis que mon batelier lançait des « Ciao, Moraldo », « Ciao, Luigi », « Buona notte, Salvatore » presque chevrotants de bonheur, parce que ses amis m'avaient vue avec lui, qu'ils m'avaient trouvée aimable, parce que je l'avais choisi, parce que la vie était merveilleuse.

Le second dimanche, je proposai d'aller à Ravello, que je ne connaissais pas encore. Nous prîmes une voiture. Il était joyeux comme un enfant. Une chemise blanche et un de ces petits costumes de soie, si bien ajustés, qu'on voit, le dimanche, en Italie, sur le dos des plus pauvres, métamorphosaient en prince le pêcheur de tous les jours. Pendant le trajet, nous ne cessâmes pas de nous embrasser. Le reflet de ces transports, dans le rétroviseur, devait stimuler grandement l'homme qui nous conduisait, car il ne cessa pas, lui, de chanter à tue-tête, avec des trémolos à fendre l'âme, des romances bouleversantes où il était question de pâquerettes effeuillées et de colombes mortes d'amour. Ravello se consumait, déserte, sur son rocher. Nous pénétrâmes dans le jardin fameux. Un silence d'outre-tombe avait ensorcelé cet Eden oublié des vivants. Là brûlaient, solitaires, les torches des lauriers-roses. Des fruits d'or luisaient dans la pénombre des charmilles.

Entre les flambeaux des cyprès, un Hermès de pierre et de lichen noue éternellement la courroie de ses sandales. La main dans la main, retenant notre souffle, nous avancions à pas lents parmi les massifs de pierreries végétales, à travers ce paysage de luxe et de mort suspendu entre l'azur du ciel et la fête immobile du golfe souriant dans l'entrelacs des branches. Un nuage, un cri d'oiseau auraient suffi peut-être à briser le charme funèbre qui oppressait nos cœurs ; mais rien ne troublait la majesté mélancolique de ce décor dont s'était retirée la présence vivante. Ces dieux sereins et pétrifiés que le temps ombrait d'une mousse brune, ces fleurs exhalant vainement leur parfum, le labyrinthe des ifs, où avait dû se traîner l'inconsolable ennui d'un prince, proclamaient l'inutilité des pièges que les hommes ne se lassent pas de tendre au bonheur. Un instant, j'entrevis la mortelle stérilité de la perfection ; je soupçonnai que la joie fleurit seulement dans le chaud désordre humain et qu'elle est faite aussi bien de nos échecs, de nos larmes, peut-être même de notre honte. Je regardai mon compagnon, mon pauvre prince aux mains calleuses, avec sa belle chemise des dimanches et son petit costume de soie. Je fus saisie par son expression grave, un peu triste. « Comme c'est beau, ce jardin, murmura-t-il. Je suis content d'avoir vu ce beau jardin », et je savais qu'il disait cela moins par conviction que par complaisance, désir de me remercier. Nous nous assîmes par terre, adossés à un monument qui avait dû être une fontaine, mais l'eau n'y chantait plus ; un bas-relief, fragment sans doute d'un sarcophage, était scellé dans la maçonnerie ; les petites figures sculptées avaient la patine dorée des marbres antiques ; elles représentaient un cortège nuptial, le joueur de flûte et la nymphagogue, l'épouse voilée, le fiancé au front ceint de feuillages... « Celui qui possédait ce jardin, continua-t-il, il était riche sans doute, très riche. Il a dû être heureux ici. » « Non, dis-je, il s'ennuyait tellement qu'il est vite redescendu à la ville, pour être un peu malheureux et s'ennuyer moins. » « C'est vrai ? » « Je ne sais pas, j'invente... Est-ce que tu voudrais vivre dans ce jardin ? » Il secoua la tête doucement. Je glissai la main à travers l'échancrure de sa chemise, afin de sentir sous mes doigts la chaleur rassurante de son épaule. Il baisa mes joues, mes paupières, comme il l'avait fait le premier soir ; puis, prenant ma tête dans ses mains, il l'éloigna comme pour mieux me contempler et laissa peser sur moi un regard chargé d'une interrogation presque anxieuse. Je ne devinai rien encore. Il m'attira vers lui, m'étreignit contre sa poitrine, sa joue caressant mes cheveux, sa forte main pesant sur ma nuque, et il dit, avec sa voix un peu gutturale qu'un trouble inconnu altérait : « Ne m'abandonne pas. *Non lasciarmi...* » Alors, en un éclair, je compris qu'il m'aimait, que je l'aimais aussi, que je le quitterais bientôt. Il m'avait dit plusieurs fois qu'il m'aimait, il avait prononcé plusieurs fois les mots qu'invinciblement suscitent le désir, le plaisir, la gratitude, ses lèvres avaient modulé le doux murmure irrésistible qui flotte sur les corps enlacés. Mais la prière enfantine que

je venais d'entendre ne montait pas de cette nuit, de cet abîme. Quelque chose se déchira, l'avenir fit irruption dans le jardin. Sous le ciel trop pur, une grande ombre nous avait effleurés, arrachant à l'être qui me serrait dans ses bras l'appel d'un enfant craintif : elle m'était familière, je ne l'avais perdue de vue qu'un moment, c'était l'ombre du Temps où s'abolit toute chose, les jeunes corps si vite fanés, l'amour qui ne peut leur survivre, la joie, la souffrance et jusqu'au souvenir. L'épaule si ferme, si lisse, dont je sentais sous mes doigts la tiédeur, perdrait ce galbe de galet poli par la mer. Le visage que j'aimais, dans peu d'années serait méconnaisable. Au terme d'une insidieuse substitution de personnes, il y aurait un jour un brave pêcheur de la côte campanienne, parcheminé par le sel marin, un pauvre homme à qui je n'aurais rien à dire. Puisque je n'épouserais pas cet homme, puisque je ne serais pas la mère de ses enfants, nous vieillirions loin l'un de l'autre, nous serions emportés jour après jour vers l'effacement dernier, loin l'un de l'autre, étrangers désormais, gardant peut-être au fond de notre cœur une image commune, celle du couple que nous étions aujourd'hui, image sur quoi le silence se refermerait pour toujours, avant que l'oubli l'ait détruite. Avait-il pressenti cette séparation, cet oubli, cette solitude ? *Non lasciarmi...* Je répondis simplement par une pression plus forte de mes doigts sur son épaule, par un baiser qui était déjà un mensonge. Il s'appesantit sur moi, dans l'étroite lisière d'ombre le long du sarcophage. Le jardin, le ciel, le golfe lentement s'effacèrent. Je sentais sourdre des larmes, leur amertume se mêlait au goût de nos bouches jointes, et je fermai les yeux sur la frise du bas-relief, le cortège nuptial, l'épouse voilée, le fiancé couronné de pampres.

Nous sortîmes. Nul ange ne se tenait debout près des portes, brandissant une épée de feu, mais je savais que nous étions exclus et que c'était la fin. Nous reprîmes la route d'Ascoli. Nous étions toujours souriants et gais, avec une nuance plus grave, une émotion contenue qui parfois embrumait son regard. Le soir, il me parla de son enfance, de son travail, de sa famille. C'était la première fois qu'il me racontait des choses aussi personnelles. Il le fit avec gaucherie et simplicité. Le cœur étreint de compassion et de je ne sais quelle honte, j'écoutai cette humble saga de la misère. J'avais aperçu ses parents, je savais qu'il avait plusieurs frères, établis en différents points de la côte. Lui seul, le cadet, il était resté au village pour continuer le métier du père. Il retira de sa poche un portefeuille, me montra quelques pauvres photos, et même un diplôme scolaire soigneusement plié en quatre. Il maniait ces papiers avec respect. Il hésita un instant, avant de me montrer une autre photo, qui m'étonna : c'était celle de Mussolini... Voyant ma perplexité, il s'anima soudain : « Oui, dit-il, je porte la photo de cet homme sur mon cœur. Ici ! insista-t-il en désignant sa poitrine. J'ai été un *balilla*, j'ai défilé en chantant dans les rues d'Ascoli, avec un béret à

pompons et un uniforme. Cet homme qu'ils ont pendu, à Milan, il avait fait de l'Italie un grand pays. Il nous donnait de l'espoir et de la fierté, à nous, les pauvres. Et maintenant, que reste-t-il ? » Il cita les noms des deux leaders, le chrétien et le communiste, qui occupaient alors le premier plan dans le pays. Il parla d'eux et de leurs activités avec un sombre mépris. Ces vues me paraissaient un peu courtes, plutôt confuses, mais j'étais surtout désorientée par la fidélité de ce garçon à un régime politique dont j'avais toujours cru qu'il était l'émanation d'une caste privilégiée, à un « chef » que mon père, libéral de la vieille époque, m'avait appris à détester presque à l'égal de son allié germanique. (Mon père, en effet, éprouvait pour Mussolini une horreur moins grande, à cause, je pense, de l'amusante enflure latine, d'un certain côté hâbleur et méridional qui le faisait sourire et le rassurait un peu). Mais c'était oublier que les peuples suivent tous les prophètes, bons ou mauvais, avant de les crucifier. « Tu n'approuvais pas Mussolini ? » demanda-t-il. Je lui dis que non et j'essayai de lui faire comprendre mon point de vue. Il m'écoutait attentivement. « Alors, tu aimerais mieux que je déchire cette photo ? » Avant même que j'aie pu répondre, il fit un geste et les petits morceaux de papier voletèrent sur la « marina », emportés vers la mer par la brise du soir. Je sentais bien que cette destruction était une manière de sacrifice et, aussi étrange, aussi ridicule même que cela puisse paraître, une preuve d'amour. Les muscles de ses joues se contractaient, tandis qu'il regardait se poser l'un après l'autre sur la mer étale du crépuscule les fragments déchirés de la photo, les vestiges d'une fidélité perdue et d'un espoir anéanti. Dans un mouvement que je ne contrôlai pas, je pris sa main, y appuyai mes lèvres. « Il ne fallait pas la détruire, dis-je, si cela te fait de la peine. Ça n'avait pas d'importance et je t'aime de toute façon... » Il haussa les épaules, entoura de son bras ma taille. « Non, ça n'a plus d'importance, murmura-t-il. Qu'est-ce qui a de l'importance, maintenant, à part nous deux ?... Le monde... » Il laissa la phrase en suspens, sur un geste désabusé dont je comprenais fort bien la signification. Le monde qui se faisait ou se défaisait en dehors de nous n'avait pas grand-chose à nous offrir ; ses horizons étaient chargés de menaces qu'il n'était peut-être plus au pouvoir des hommes de conjurer. J'avais déjà décelé, autour de moi, chez des jeunes gens de mon âge, cette sorte de dédain muet, cette indifférence hautaine à l'égard d'une Histoire dont il n'y avait plus rien à attendre que des apocalypses aisément prévisibles, la servitude et le désespoir. Aussi se refermaient-ils avec un égoïsme douloureux sur le seul bien qui fût à leur portée : leur vie présente, le petit nombre de jours que durerait leur jeunesse. Moi-même, j'avais parfois éprouvé un sentiment de cet ordre. Il restait la lumière de cette vieille terre insensible à nos alarmes, la brûlure du soleil, l'éternité adorable de la mer. Nous étions silencieux. La mer d'opale se teignait de feux dorés, une frange d'écume rongeait avec un harcèlement paresseux, monotone et

doux les rochers du rivage. L'heure était chaude, ambrée, saturée d'une odeur de varech et de sel. A mi-voix, il parla de nouveau. Il me posa des questions sur mon passé, sur ma famille. Je répondis avec gêne, essayant de jeter un voile d'imprécision sur l'oisiveté facile de mon existence. Il me demanda si j'avais eu, avant lui, des « amoureux ». Sur ce point, je pouvais ne pas mentir. « Personne avant toi, dis-je, et tu le sais bien. » Il avait, en effet, quelque raison de me croire. « Tu ne peux pas savoir, dit-il, combien je suis fier de toi. Il me semble que ma vie n'était rien avant que tu n'arrives... » Il prononça mon nom avec un accent qui me fit frémir ; dans ses yeux attachés aux miens, je lisais la petite phrase qu'il m'avait dite, à Ravello, quelques heures auparavant, l'appel obscur d'un enfant à qui venait d'être révélé, dans l'inhumaine perfection des marbres et des fleurs, la précarité de la vie, le bonheur impossible, l'inéluctable ruine des corps et de l'amour. Je songeai que j'étais trop lâche ou trop clairvoyante (c'est quelquefois la même chose) pour accepter de vivre jusqu'au bout cet amour que je savais déjà condamné. De l'homme que j'aimais, je connaissais la chaleur, la douceur et la force, presque rien d'autre. Chacun est une énigme que personne jamais ne déchiffrera. Chacun est une énigme pour tous et pour soi-même et meurt sans avoir révélé ni compris son propre secret. A travers le vertige d'un plaisir ou l'abandon d'un repos également partagés, j'avais tenté de rejoindre l'être inconnu dont le cœur palpitait contre le mien. En vain ; mais peut-être rien n'est-il préférable à cette tentative inlassable et toujours déjouée, par quoi cherchent à se fondre en un seul noyau de vie les deux solitudes d'un couple. Rien peut-être n'est préférable à l'appareillage de ces deux ténèbres... A cet instant où je savais que j'allais me séparer de mon compagnon à jamais, rien ne me parut valoir la félicité dont me comblait sa seule présence ; rien ne valait son regard mêlé au mien, sa bouche unie à ma bouche, sa jeune faim toujours renaissante, l'enveloppement nocturne de ses bras, où je me lovais dans la quiétude du seul refuge contre le temps et la mort. La nuit maintenant était tombée. La mer à nos pieds scintillait, moirée de lune. A quelque distance, venant sans doute de la petite auberge où nous avions dansé un soir, une voix jeune s'éleva. Elle était sans art et sans apprêt, mais riche de ce velours profond, de cette passion naïve et sublime qu'on rencontre sur les rivages méditerranéens. « Écoute, dit mon ami, c'est Moraldo qui chante. » Il chantait un air alors en vogue, romance italienne pénétrée de nostalgie et de volupté ; et ce philtre mélodieux coulait note à note sur nos cœurs avec la saveur même de la vie.

Le lendemain, après le déjeuner, je m'étendis pour la sieste, ayant peu dormi la nuit précédente. Je fis un rêve, un de ces cauchemars dans lesquels l'absurdité apparente le dispute à l'horreur, et dont le retour m'avertit des bouleversements qui s'opèrent dans les régions pro-

fondes de moi-même. Celui-ci, pourtant, n'était pas si absurde. Je me trouvais dans la salle basse d'un bâtiment administratif, ancien donjon qui n'était pas, mais aurait pu être le château de Vincennes, par exemple. Plusieurs personnes, autour de moi, hommes et femmes, bavardaient sans arrêt. Je ne comprenais rien à leur conversation, bien qu'ils parlassent en français. Je veux dire que chaque mot m'était connu, familier, mais leur assemblage n'offrait pas de sens perceptible. Nous attendions d'être convoqués dans quelque bureau, pour une banale formalité d'identification, ou d'inscription, je ne sais. Or, les heures passaient sans que personne jamais quittât la salle. De temps à autre, ces gens s'adressaient à moi, avec une politesse nauséeuse, des sourires d'une extraordinaire perfidie. J'étais incapable de répondre, puisque leurs discours étaient insensés. Il me sembla toutefois qu'ils se plaignaient de cette attente infinie, de l'indifférence des fonctionnaires devant qui nous devions paraître. J'étais brisée de fatigue, excédée. Près de moi, une femme parlait. A intervalles réguliers, elle posait sur mon bras nu sa main, comme pour attirer mon attention ou souligner tel point de son discours. Or, cette main était froide, humide ; chaque fois, ce contact me faisait frissonner. A la fin, le geste maniaque, les masques souriants de ces étrangers, leurs façons théâtrales m'amenèrent à soupçonner qu'il s'agissait d'une sorte de conspiration dirigée contre moi. Il y avait entre eux, c'était certain, une connivence d'un ordre particulièrement sinistre. C'était un « coup monté ». Le soupçon rapidement devint certitude, la panique s'empara de moi. Je dois fuir, ou ma raison va sombrer. La femme près de moi me regardait en souriant, parlait ; toutes les deux minutes, avec la régularité d'un mécanisme, posait sa main glaciale sur mon bras nu. A cet instant, j'entendis une voix au dehors, qui m'appelait : « Anna ! Anna ! » Je connaissais bien cette voix. Elle était chargée d'angoisse. Aussitôt, la rumeur des conversations redoubla, les sourires se firent plus crispés, plus menaçants. Je bondis hors de la salle et me mis à courir, paralysée par le sentiment d'impuissance qui est l'élément essentiel des cauchemars. Je traversai une cour médiévale, éclairée par de violents projecteurs. Des sirènes rugissantes se déclenchèrent de tous côtés. J'étais poursuivie. Je me retournai un instant, hors d'haleine. Deux silhouettes casquées, vêtues d'uniformes métalliques, fondaient sur moi avec une vitesse silencieuse et foudroyante. Les sirènes hurlaient. Je me réveillai en sursaut, baignée de sueur.

Une trompe d'auto sonnait sous ma fenêtre, scandant des appels, des rires forcenés et nerveux. Mon nom fut lancé à pleine voix : « Anne ! Anne ! » Avant même de formuler mes craintes, je sentis se nouer dans mes muscles l'imminence de la catastrophe. Je sautai du lit, me dirigeai à tâtons vers la fenêtre dont j'avais fermé les volets avant de m'étendre. J'habitais encore l'horreur de mon rêve. Je poussai les volets, fus aveu-

glée par l'éblouissement du jour. Déjà, le joyeux essaim capriote envahissait l'auberge, grimpait l'escalier. Une rafale de « sensationnel », « étonnant », « sublime », « gueule folle » s'abattait sur Antonella, sur la maison, sur les petites gravures populaires accrochées aux murs (l'éruption du Vésuve, une tarentelle au village, jeune fille à la colombe...) La porte s'ouvrit en coup de vent. Un petit pêcheur d'anchois me sautait au cou. C'était Martine, cette arrière petite-fille de Gyp, version atomique.

— Anne chérie, enfin !... Sale lâcheuse, tu nous as drôlement laissés tomber pour venir cacher tes amours dans ce bled ! C'est chou comme tout, ici, absolument merveilleux. Une allure follement romantique, tu sais, un côté « Graziella » ou « Corinne au Cap Misène... » Où est-il, où est-il, l'heureux amant ? Tu l'as caché sous le lit ?

J'étais pétrifiée. Jean-Pierre entrait à son tour, puis la comtesse rousse, puis l'homme des phosphates, en short réséda. Cet aimable quatuor pépiait à perdre haleine, sans me laisser le temps de placer un mot. Enfin, avec quelques secondes de retard, Gérard parut dans l'encadrement de la porte. Il avait un air contrit, esquissa un geste d'impuissance. Mes « amis » jacassaient en chœur. Je saisissais au vol quelques phrases dans cette fugue vertigineuse.

— Nous en avons eu, du mal, pour te trouver. Gérard refusait obstinément de nous révéler ta retraite, le monstre, alors qu'il avait reçu une carte postale... Tu peux dire que c'est un frère ! Heureusement Jean-Pierre lui a volé son portefeuille, la carte était dedans. On ne nous cache rien, à nous autres. Ascoli ! Ascoli ! C'est devenu notre cri de guerre, tu sais... Nous sommes partis en croisade pour sauver cette fille libertine des mains des bandits calabrais. Pedro nous a amenés dans sa Studebaker. Une merveille, chérie, c'est tout juste si nous n'avons pas traversé le golfe dedans : elle flotte, littéralement elle flotte. On a des tas de choses à te raconter. La comtesse a failli se précipiter des Faraglioni pour les beaux yeux d'Alex, tu te rappelles, le blond qui tient la batterie à l' « Efebeo » ?... La malheureuse était complètement folle. Nous l'avons guérie à force de rasades d'Asti spumante, ma petite, comme dans Horace exactement. Elle a tout noyé dans l'Asti spumante !... Nous allons à Paestum, il paraît que c'est absolument sublime, les plus beaux temples grecs du monde, en plein dans les champs d'artichauts, tu te rends compte, pas le moindre chiqué : Neptune au milieu des artichauts !... On t'emmène, naturellement, la Studebaker peut contenir une escouade, nous partons tout de suite, on sera de retour demain.

J'écoutais à peine, décidée à faire front et à me défendre coûte que coûte. Je me rappelai un texte que j'avais lu à l'école, où il était question d'une servante antillaise « entourée par une cercle menaçant de babouins... »

— Je connais déjà Paestum, dis-je faiblement.

Les babouins se récrièrent. Je les laissai se récrier. Je ne pensais qu'à une chose : il fallait que je fusse libre, disponible, le soir à six heures, quand on voit les barques refluer lentement vers le rivage.

— Je ne peux pas vous accompagner à Paestum, répétai-je avec plus de fermeté.

Martine changea de figure. J'eus l'impression qu'elle devenait laide, qu'elle me détestait.

— Mais c'est le grand amour, alors ! s'écria-t-elle sur un ton de raillerie faussement amicale. C'est merveilleux... Forcément, les poissonniers d'ici ne sont pas gâtés. Ils doivent être insatiables...

— Sans doute, dis-je, mais je ne te conseille pas d'essayer, toutefois. En tant que poissonniers, ils ne se trompent pas sur la fraîcheur. Tu auras peut-être plus de chance à Paestum avec le gardien des ruines.

Il y eut naturellement quelque contrainte dans l'air. La colère me faisait trembler ; cependant je ne bougeais pas et ma voix était calme : neutre, sans timbre, mais calme.

— Je vous serais obligée de sortir, dis-je. Et il est tout à fait inutile de repasser demain, je ne serai pas là.

Ils me regardèrent comme si j'avais proféré la plus énorme indécence du monde. Ces grands affranchis de toutes les conventions morales et sociales avaient un air horriblement scandalisé. Je passe sur les instants qui suivirent, et qui furent assez gênants. Ils sortaient en groupe. Gérard, debout devant la porte, se mit de côté ; puis il se tourna vers moi :

— Toi aussi, dis-je.

Ses yeux m'imploraient.

— Je voudrais te parler, finit-il par articuler. Laisse-moi rester quelques minutes.

Les autres, en bas, l'appelaient. Il descendit. Je m'assis sur une chaise ; j'étais encore tremblante et contractée. J'entendis le ronflement du moteur s'élever, décroître, puis un pas dans l'escalier. Gérard s'approcha de moi.

— Je suis navré, dit-il. Ce n'est pas ma faute. J'ai essayé de les dissuader, mais ils ont voulu venir à tout prix.

Je songeai avec amertume que je lui avais envoyé une carte, peu de jours après mon arrivée dans le village : moitié par habitude affectueuse, moitié par scrupule sentimental ou sens du devoir... J'étais vraiment d'une grande délicatesse.

— Et bien sûr, dis-je, tu n'as pu te retenir des les accompagner.

— J'avoue, murmura-t-il, que je n'en pouvais plus de t'attendre.

Je me levai.

— Pourquoi es-tu venu ? Tu sais bien que je ne t'aime pas.

Il tressaillit comme si je l'avais frappé. Je regrettai aussitôt cette dureté inutile qu'il ne méritait nullement. La colère et le remords formaient en moi un nœud inextricable. Je regardai avec ennui ce visage

malheureux. A cette minute, je n'avais plus la moindre amitié pour lui. Pas de haine non plus. Il me gênait. Je souhaitais simplement qu'il s'effaçât de ma vue.

Devant la glace, je mis de l'ordre dans ma tenue un peu froissée, lissai mes joues à deux mains, peignis mes cheveux. Gérard s'était assis sur le lit.

— Je te demande pardon, dis-je enfin. Je n'ai aucune envie de te faire souffrir ; mais j'aimerais mieux que tu ne sois pas ici.

Cependant, il ne bougeait pas. Obstination ou paralysie, j'avais déjà noté chez lui, en d'autres circonstances, cette insistance inerte où sa dignité semblait se dissoudre. Partir était sans doute au-dessus de ses forces.

— Je ne peux pas croire... commença-t-il avec une voix étranglée.

Il n'acheva pas sa phrase, mais je comprenais clairement ce qu'il voulait dire, et ma colère, qui s'était presque apaisée, à nouveau reflua. Je serrai les dents.

— Toi, dit-il, toi... Ce que disait Martine est vrai, n'est-ce pas ? Dès que je t'ai vue, j'ai senti que c'était vrai.

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Que tu... que tu as quelqu'un dans ce village ?

— Parfaitement vrai. Si vrai que je dois le retrouver dans un instant.

Il y eut un long silence. Je voyais dans la glace, au fond de la chambre, sa silhouette tassée, et au premier plan, mon propre visage, pâle, décomposé par la colère et la mauvaise conscience, méconnaissable. Je ne reconnaissais pas non plus ma voix, âpre, sifflante.

— Je suis libre. Je n'étais liée à personne. Je n'ai de comptes à rendre à personne.

— Je ne te demande rien.

— Et, d'autre part, je ne suis pas disposée à subir un jugement. Si tu... si j'ai « démérité » à tes yeux, tu sais ce qu'il te reste à faire.

Il eut un sourire écorché.

— Tes arguments sont irréfutables, dit-il.

Depuis quinze jours, je vivais dans une sorte d'innocence. Par son attitude réprobatrice, son blâme douloureux et muet, Gérard me rejetait dans la pénombre de la culpabilité, du malaise, du mécontentement de soi-même. Pour la première fois, je m'avisai que ma liaison avec le batelier pouvait être considérée sous un angle plus que défavorable : fâcheux. Il y avait là toutes les apparences d'une aventure vulgaire, où la promiscuité et une basse recherche joueraient le principal rôle. Comment Gérard, comment le monde auraient-ils pu envisager sous d'autres couleurs mon entraînement pour un être « inculte », un « homme du peuple » qui n'avait avec moi « rien de commun » ? (ces mots éculés où se glisse la fine psychologie des gens « comme il faut »...) J'aurais pu répondre que cet être avait en commun avec moi la jeunesse

et d'autres qualités, mais la jeunesse, la fraîcheur ne sont pas officiellement reconnues comme des raisons suffisantes ; il faut aussi une communauté d'intérêts, d'éducation, les mêmes réminiscences scolaires, l'appartenance à une même classe, pour légitimer un attachement amoureux, lui accorder le crédit d'une « communion spirituelle », de « l'union des âmes », sceau distinctif des amours de première classe... C'était à mourir de rire. Je me raidissais dans ce persiflage inexprimé, dont je n'ignorais pourtant pas l'injustice : car la communauté d'une éducation, l'appartenance à la même classe, si elles n'entrent pour rien dans la qualité ou l'intensité d'un sentiment, en assurent pourtant la durée, la maturation, pour tout dire, la vie. Ce n'était pas là une vue de l'esprit, mais une donnée de l'expérience. Il vaut mieux parler la même langue. Je n'étais pas une Allemande romantique, une Anglaise puritaine et débridée. J'étais une jeune fille française ordinaire, pourrie de bon sens français. Une centaine d'aïeules raisonnables, femmes et mères modèles, avaient décidé à ma place que, pour charmant que soit un batelier campanien, on ne l'épouse pas, quand on n'est pas soi-même une paysanne, une ouvrière campanienne. Morale pense-petit, morale française, mais puisque je ne me sentais pas taillée pour un destin d'amoureuse héroïque ni pour une carrière de libertine infatigable, je préférais une lucidité qui m'indiquait ma place modeste, aux grands désordres où eût sombré une prétention imbécile. On peut se demander de quel poids pesait l'amour dans ces calculs. Il ne s'agissait malheureusement pas de calculs, toujours faciles, mais de l'instinct même, et le plus enraciné. La raison, en moi, n'était rien d'autre que cette obscure conviction, cette option irréfléchie. Je savais que l'amour n'est pas, ou du moins ne serait pas, *ne devait pas* être *pour moi* une éternelle idylle, mais une entreprise difficile et patiente, où il est beaucoup question d'économie domestique, de trousseau scrupuleusement entretenu et d'enfants à élever. Je savais qu'il exige plus de vigilance que de lyrisme, plus de courage que d'exaltation. J'allais déboucher sur un paysage plus quotidien, où peut-être, à force de soins et de dignité, une autre forme de bonheur viendrait me rejoindre et récompenser ma sagesse.

Sur la parenthèse que j'étais près de refermer, il n'y avait rien d'autre à dire ; et je ne tolérais pas d'être jugée. D'être jugée, surtout, dans la mauvaise foi. Car cette déception douloureuse dont on venait de me donner le spectacle, je savais aussi qu'elle était le masque ou le subterfuge d'un sentiment plus primitif et certainement plus viril : la jalousie. De même qu'il avait feint, quelques années plus tôt, d'interpréter mon refus en termes de timidité, de réserve, de réticence « virginale », Gérard feignait aujourd'hui de voir dans mon histoire je ne sais quelle déchéance : c'était plus facile que de s'avouer sa propre défaite. Le blâme moral était ici un réflexe de défense. Je n'avais pas envie d'enga-

ger un débat avec un réflexe : l'inanité me fatigue. En attendant que Gérard voulût bien reconnaître son mal pour ce qu'il était et lui donner son nom (il y viendrait de lui-même, avec un peu de retard : je le connais bien), j'aimais mieux me dérober à des explications inutiles. Ma colère était, du reste, tombée ; il ne subsistait plus que de la lassitude et, à défaut d'une sympathie qu'il m'est difficile d'accorder à la déloyauté ou à l'aveuglement, la volonté de n'aggraver pas la souffrance que je voyais sur ce visage au fond de la glace. Le plus doucement possible, je dis à Gérard que je quitterais le village dès le lendemain matin et que, s'il le désirait, il pourrait m'attendre à Naples, ou à Rome, à son choix. Je le priai de ne me poser pour le moment nulle question. S'il souhaitait poursuivre les relations amicales qui jusqu'alors avaient été les nôtres, j'y étais disposée aussi. Je m'efforçai ensuite de parler avec naturel, et comme si rien ne se fût passé, de choses insignifiantes : c'était assez incongru, mais il fallait bien peupler ce silence intolérable. Il fit effort pour entrer dans cette convention. Je lui en sus gré aussitôt et retrouvai un peu de mon affection pour lui. Cela dut transparaître dans mon intonation, mon attitude, car il se détendit sensiblement. Son visage toutefois était ravagé, pénible à voir. J'en avais de la peine ; mais je mesurais aussi mon peu d'estime pour les souffrances et les dégradations de l'amour, de *cet* amour. Il en est d'autres, l'amour paternel ou filial, l'amour d'un pays, dont la grandeur me semble moins contestable. Et je me demandais si la plus grande noblesse d'un homme ou d'une femme n'est pas dans le maintien, la « bonne tenue » envers et contre tout... Mais c'est sans doute une affaire de nerfs... Moi qui refusais d'être jugée sur ma conduite, je ne jugerais pas à mon tour ; je n'introduirais pas des catégories morales où elles n'avaient rien à faire. Il y avait simplement près de moi un homme qui souffrait ; et je ne pouvais pas grand-chose pour lui, puisque je ne l'aimais pas comme il avait besoin d'être aimé ; je pouvais seulement lui offrir des palliatifs assez dérisoires, la bonté, la douceur...

Il s'informa des moyens de regagner Naples. Un autobus quittait le village à cinq heures, c'est-à-dire dans quelques minutes. Alors se produisit un incident que je n'avais pas prévu et que j'aurais voulu éviter à n'importe quel prix. Nous étions debout dans l'encadrement de la fenêtre qui ouvrait sur un chemin menant au village. Quelqu'un parut au détour du chemin, me vit, cria mon nom et, levant le bras, m'adressa un signe joyeux. Je parvins à réprimer ma surprise, mon trouble ; mais déjà, Gérard s'était instinctivement reculé vers l'intérieur de la chambre. Le garçon s'approcha. Il portait son filet de pêche sur l'épaule, comme le jour où nous nous étions rencontrés près de la fontaine. Il avait la démarche libre, souple et cadencée de ceux qui sont à l'aise dans leur corps. Rieur au soleil, fruste, sans vraie beauté, il rayonnait d'une vie enivrante. Il me dit qu'il était rentré plus tôt, qu'il allait passer chez lui

pour changer de tenue, qu'il viendrait me retrouver tout de suite. Je répondis gaiement. Ma voix me fit l'effet d'une voix de théâtre, mais il ne sembla pas y déceler, ni dans mon attitude, rien d'insolite : c'était la voix de qui veut donner le change, affectation plausible à cet instant, car Antonella, de sa cuisine, pouvait nous entendre. Je perçus un très léger mouvement derrière moi : Gérard s'était imperceptiblement avancé, mû sans doute par la curiosité impérieuse et morbide qui pousse certains hommes à rechercher quelle figure a leur malheur. Je tremblais qu'on ne le découvrît, mais un rideau le dissimulait et la chambre était sombre. Il demeura immobile à cette place, longtemps après que le batelier eut disparu au tournant du chemin. Je n'osais pas le regarder, ni parler.

Enfin je me tournai vers lui. Je lus sur son visage la stupeur, un égarement horrifié. Je ne compris pas tout de suite, mais seulement après quelques secondes, que l'homme qu'il venait d'apercevoir par la fenêtre, dont il avait vu la jeunesse, l'éclat, une grâce que je croyais universellement évidente, lui paraissait indigne de *mon* amour et, pour employer une épithète dont il se fût servi si une autre que moi avait été en cause : « impossible ». Le scandale, qui si souvent nous déconcerte devant l'objet de passions que nous ne partageons pas, scandale d'autant plus aigu qu'est plus proche de nous, par les liens du sang ou par le cœur, celui ou celle qui en est la cause, s'avivait ici de ces représentations, légitimes ou conventionnelles, je ne sais, selon quoi le désir qui entraîne vers un être inférieur par la qualité sociale, l'éducation, le milieu, ne relève pas de l'amour, mais de la licence. Encore passe-t-on aux jeunes gens de tels choix, justement nommés « passades ». On les pardonne moins volontiers aux femmes ; et peut-être, en effet, dans bien des cas, un entraînement de cet ordre indique-t-il, chez une femme, quelque bassesse naturelle ? Je savais seulement qu'il n'entrait dans cet attachement auquel j'allais mettre un terme rien dont je dusse rougir devant moi-même. Mais il n'était pas question de plaider non coupable. Je devais admettre que ce qui, à cet instant, m'était le plus cher, fût à d'autres yeux que les miens un objet d'incompréhension, de mépris ou de dégoût. Gérard était horrifié. Que j'eusse aimé ce que j'avais aimé devait lui paraître la dernière aberration, une affreuse énigme.

Il eut l'esprit de taire son sentiment. Je le connaissais assez pour deviner qu'à ce tournant de sa vie, où il lui fallait m'accepter ou me perdre, il ferait l'effort d'intégrer à l'idée qu'il formait de moi une image cruelle, puis de purifier peu à peu cette image, de muer en quelque élément assimilable un odieux dont l'amitié ne s'accommode pas. Il était capable de cette victoire sur soi-même, d'un renoncement que les gens ordinaires taxent trop aisément de faiblesse. Il se savait vaincu. Il était vaincu, dans ce champ clos où s'exercent les forces qui échappent à notre contrôle. Il lui restait à triompher, de lui et de moi, par la générosité.

Un peu plus tard, quand nous nous séparâmes, je pressentis obscu-

rément que ce triomphe, déjà, était amorcé. Je ne sais quelle gravité, quelle tristesse calme, annoncent les mouvements profonds de l'âme. Je voyais sur les traits de Gérard cette gravité.

— Je te demande pardon, murmura-t-il, d'avoir paru te blâmer. Ce n'est pas sans doute que je te comprenne encore. Mais je t'aime assez pour avoir la volonté de te comprendre...

Ce qu'il dit ensuite fut-il dicté par le seul désespoir ? Ou bien, Gérard, croyant peut-être que j'étais humiliée, que j'avais honte, voulut-il atténuer cette humiliation supposée par un hommage indirect à l'objet dont j'étais censée rougir ? Ces subtils détours de la charité, ces inventions raffinées du tact, étaient bien dans son registre... Mais il me semble que ses paroles exprimaient surtout le désespoir.

— C'est étrange, poursuivit-il, comme certaines évidences rendent futile tout le reste. Quelle simplification !

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que je donnerais tout ce que j'ai, tout ce que je suis, ma vie même, pour être, ne fût-ce qu'un instant, quelqu'un d'autre...

Des heures qui suivirent, les dernières que je passai dans le village, il me serait malaisé de parler longuement et avec complaisance. J'hésitais sur un parti à prendre : fallait-il annoncer que je m'en allais le lendemain ou me taire et agir comme si j'allais rester ? La lâcheté du mensonge me déplaisait ; je ne pouvais d'ailleurs espérer me maîtriser assez pour mentir efficacement. Dire la vérité était au-dessus de mes forces. Dans mon désarroi, j'optai pour un moyen terme qui était à la fois la plus grande lâcheté et le plus grand mensonge : j'inventai une fable selon laquelle un parent était venu m'informer d'une affaire qui m'appelait à Paris immédiatement ; mais je reviendrais... Ce conte misérable ne tenait pas debout. J'eus la détresse de deviner qu'on le prenait pour ce qu'il était. J'avais craint des éclats, une manière de « scène ». Ce fut plus cruel : des sanglots puérils, un bras convulsif sur ma taille, une bouche cherchant la mienne à travers des larmes. Alors que j'avais jugé presque indigne, quelques minutes plus tôt, la souffrance d'un homme que je n'aimais pas, je fus bouleversée par celle qui brouillait un visage désiré.

Le lendemain, je retrouvai Gérard à Naples. Nous étions à Rome le soir.

III

Anne avait achevé son récit. Nous redescendîmes vers la ville que dorait à cette heure la lumière la plus opulente et la plus limpide pareille à celle qui baigne au crépuscule les palais marins de Claude Gelée. Le site déployé sous nos yeux jusqu'aux montagnes du Latium les marbres, les frondaisons, la haute flamme noire des cyprès veillant sur des mausolées millénaires, et le rivage antique saturé d'une odeur

d'espace et de sel, qu'Anne avait évoqué cet après-midi sur la colline romaine, confondaient leurs prestiges, suscitaient l'Arcadie dont j'avais aimé le rappel nostalgique dans certains tableaux d'autrefois, ou dans une imagerie populaire et méprisée. Insérant dans un cadre imaginaire où elle prenait pour moi toute sa signification l'anecdote que je venais d'entendre, je songeais à des ombres illustres d'un autre siècle, à ceux qui, tels ces deux jeunes poètes venus des brumes de Thulé au ciel méditerranéen, avaient abordé ici en quête du bonheur et confronté avec les contours de leur patrie idéale la campagne, les monts et les tombeaux de cette terre latine d'où ne s'est pas encore effacée tout à fait la trace de divinités heureuses.

Ces rêveries n'avaient sans doute qu'une référence lointaine et accidentelle avec ce qui m'avait été raconté, fiction privée dont le seul prix était dans l'agrément qu'elle me donnait à moi seul. Mais outre cette frange de résonances personnelles dont il s'était accompagné pour moi, j'avais écouté avec un intérêt soutenu le récit d'Anne, car je croyais y vérifier l'exactitude merveilleuse de certaines lois, mieux vaudrait dire peut-être : de constantes, sous lesquelles m'apparaît l'équivoque liberté de la vie. De ces lois, de ces constantes, il me semblait que l'œuvre littéraire devait poursuivre, à travers les gestes et les mots de tous les jours, le patient ou fulgurant déchiffrage ; l'œuvre littéraire, du moins, vers laquelle inclinaient mes préférences.

Cette histoire de peu de poids ne troublait pas l'ordre ou le désordre des choses ; elle concernait simplement trois jeunes cœurs. J'y respirais le parfum de mélancolie, de tendresse et de cruauté, à travers lequel m'atteint parfois la secrète poésie du monde.

Nous passâmes devant la Fontaine de Trévi, l'*Aqua vergine* avec son Neptune baroque et ruisselant et le cortège des tritons joufflus. Le soir, des projecteurs changent en décor pour opéra de Lulli ce monument d'une extravagance superbe. Comme d'autres étrangers, j'avais jeté une pièce dans le bassin, furtivement, par crainte des sourires ; c'était, du reste, moins superstition que gratitude pour la ville, ou ses habitants : les petits Romains vont repêcher l'argent des touristes. Puis nous allâmes nous asseoir sur l'escalier de la Trinité des Monts, où nous nous étions retrouvés huit jours plus tôt. Une plaque commémorative, fleurie d'un bouquet de roses, rappelait qu'un autre poète de Thulé, plus jeune encore, était venu chercher dans cette ville la chaleur du soleil et la beauté qui donne une immortelle joie ; et il s'y était endormi, comme l'Endymion qu'il avait célébré, dans la grâce d'une jeunesse désormais immortelle.

Et c'étaient la jeunesse et la grâce qui brillaient ici chaque soir, échelonnées comme les allégories d'une « gloire » sur ce grand reposoir plus empourpré de rayons qu'un Véronèse. Les étalages des fleuristes au pied de l'escalier, la *barcaccia* murmurante, les cris aigus des gamins,

le pépiement des oiseaux répercuté d'un palais à l'autre, les dômes au lontain s'élevant dans le ciel léger, tout composait un bonheur irrésistible dont je n'étais pas encore dépris.

Sur tel ou tel visage autour de nous, Anne posait le regard un peu étrange qui m'avait frappé à notre première rencontre ; je savais aujourd'hui qu'elle épiait le reflet d'un souvenir plutôt qu'une promesse facile et volontiers offerte.

— Tu te demandes peut-être, reprit-elle (nous avions retrouvé le tutoiement et la familiarité de notre ancienne camaraderie), pourquoi je suis revenue, après deux ans ; et seule... En fait, Gérard n'ignore pas ce voyage. Pendant ces deux années, nous avons réussi à parler sans contrainte aussi bien de ce qui nous unit que de ce qui nous sépare. Il y a entre nous une très grande confiance, une confiance si proche de l'harmonie absolue qu'elle peut tenir lieu de beaucoup de choses... Telle, enfin, que je n'envisagerais pas de lier ma vie à quelqu'un d'autre. Du moins n'ai-je rencontré personne qui me parût devoir être un meilleur compagnon. Cependant, rien n'est simple et je ne suis pas assurée toujours de mes sentiments, ni même parfaitement éclairée sur eux. Aussi invraisemblable que cela paraisse, le séjour que je fais ici est à mes yeux une sorte d'épreuve ; et Gérard ne l'ignore pas.

Elle hésita quelques instants, comme si elle avait à communiquer autre chose et qu'elle dût surmonter une gêne, un obstacle... Au cours de son récit, j'avais remarqué sa mesure, le contrôle de ses traits, touchant presque à une volonté d'indifférence qui ne me surprenait pas chez elle et qu'il fallait assigner à la réserve, peut-être aussi à un peu de raideur. Il me semble qu'elle était maintenant moins sûre d'elle-même. Ses yeux, son accent trahissaient un certain trouble.

— Je suis retournée à Ascoli, dit-elle. Oui, c'était sans doute déraisonnable, continua-t-elle ; mais je n'ai pas su ou n'ai pas voulu résister à ce désir. J'en ai été punie, naturellement : il ne faudrait jamais tenter de rejoindre ce qui a cessé d'être... Quel projet avais-je, en allant là-bas ? Rien de bien défini. Je voulais seulement revoir quelqu'un, surprendre ma propre émotion, essayer de connaître enfin la mesure de mon courage... Je suis arrivée au village en voiture, vers la fin de l'après-midi. J'ai recommandé au chauffeur de m'attendre à quelque distance de la « marina » et j'ai grimpé vers le bourg. Je me rappelais, en face de la maison du batelier, une auberge où l'on avait accès des deux côtés, de telle sorte qu'il serait possible d'épier par la fenêtre, puis de ressortir sans avoir été vue. Je portais des lunettes noires, un foulard noué sur la tête, afin de diminuer les chances d'être reconnue par ceux des habitants qui pouvaient à la rigueur se souvenir de moi. Dans l'auberge, assise près de la fenêtre devant une boisson quelconque, j'étais si troublée, tant par mon attente que par le caractère insolite de ma présence en ce lieu, que je n'aurais pu répondre avec naturel si quelqu'un

m'avait adressé la parole. Par bonheur, l'aubergiste, après m'avoir servie, se retira, me laissant seule dans la salle vide. C'était l'heure où les gens du bourg viennent respirer la fraîcheur du soir devant leurs portes et goûter un peu de loisir avant le dîner. Mon attente n'a pas été longue. C'est sa voix qui m'a d'abord alertée ; j'en ai reconnu tout de suite le timbre un peu rauque. Il parlait à quelqu'un, il était joyeux. Je me reculai le plus possible dans l'ombre de la fenêtre. Il parut sur le seuil et s'assit sur un banc de pierre. Il était pareil à lui-même, plus épanoui peut-être, le menton et les joues plus ombrés, touché déjà par la précoce maturité des hommes de sa condition. Il émanait de lui une impression de force paisible et de plénitude. De l'intérieur de la maison, une jeune voix féminine cria quelque chose. Il répondit sur un ton de plaisanterie affectueuse. Deux jeunes gens s'arrêtèrent devant lui et firent un peu de conversation. J'entendis qu'ils demandaient des nouvelles du *bambino*. Lorsqu'ils s'éloignèrent, il les salua gaiement : « Ciao, Moraldo, Buona sera, Salvatore »... Je m'arrachai enfin de ma place et gagnai rapidement la ruelle sur quoi ouvrait la porte arrière de l'auberge. Je descendis en courant vers la « marina ». A quelque distance de la voiture, je m'arrêtai pour essuyer mes yeux, me composer une attitude. Il n'était nullement nécessaire d'intriguer le chauffeur, ni de l'apitoyer...

Ces derniers mots furent dits sur un ton d'ironie imperceptible. A je ne sais quels vagues indices, un frémissement en elle, le petit geste brusque de sa main tirant la robe sur ses genoux, je flairai une tension, une sorte de lutte intérieure, l'effort de maîtriser à n'importe quel prix un trouble qu'elle avait pu laisser paraître. Regrettait-elle sa confidence ? Je l'avais écoutée pourtant avec une attention amicale, je peux même dire : avec respect. Tout à coup, elle tourna la tête vers moi. Son beau visage souriait, mais d'un mince sourire qui ne lui ressemblait pas, où je crus discerner comme une défense, peut-être un défi. « Chacun tue ce qu'il aime. » La citation, à l'instant, traversa ma mémoire. Au milieu de ce décor voluptueux et beau, si apaisant, si profondément imprégné de la douce fierté de vivre, je songeai avec quelle constance dans l'erreur, quelle exquise et pathétique maladresse les êtres savent gâter leurs chances, se blesser et souffrir. Anne haussait les épaules. Ses yeux brillèrent soudain d'un dur éclat ; et elle dit une phrase anodine, une petite phrase qui, d'un seul coup, magistralement, poignardait l'homme qu'elle avait aimé, l'homme qu'elle allait épouser et la poignardait elle-même :

— Enfin, on n'épouse pas un batelier, n'est-ce pas ? Et tous comptes faits, Gérard a beaucoup plus de conversation...

JEAN-LOUIS CURTIS

RENÉ CHAR
OU
LE VERBE EST UNE ÉTHIQUE

par ALAIN BOSQUET

Aux alentours de 1930, le surréalisme s'enlisait dans les répétitions ; le recours au rêve et les pêches miraculeuses de l'écriture automatique semblaient produire, en quantité décroissante, des joyaux d'une eau monotone. Seuls Paul Éluard, dans ses fluides mélopées, et Robert Desnos, dans ses pirouettes étourdissantes, apportaient aux nouveaux lieux communs quelque tendresse et quelque virtuosité. Poétiquement, le surréalisme s'épuisait de stridences, de ruptures, de surprises difficilement discernables les unes des autres. La faute en était sans doute aux excès d'une imagerie qui se voulait essentiellement visuelle et palpable. On mariait des objets, des plumes, des os, bref des poids et des mesures. On ne mariait pas les idées, on ne mariait surtout pas les concepts. L'apport de René Char, au moment où il commence à publier (*Arsenal* date de 1929), donne au surréalisme une dimension nouvelle et contribue, en même temps, à son équivoque foncière : ses images, ses élans profonds même, sont la traduction d'un trouble où la notion abstraite joue un rôle fondamental. Le surréalisme de René Char est, à cette époque, conceptuel ; il ne se contente pas de mettre en présence les produits achevés d'une civilisation millénaire, pour en prouver l'absurdité au moyen d'un choc violent. Aux intentions séditieuses d'un André Breton — démonstration, par le subconscient, de l'absurdité d'un univers qui n'a plus besoin de démonstration par l'absurde pour se désagréger — René Char substitue un *instinct du doute* plus radical : il met en cause la faculté même de l'homme à réfléchir, à généraliser, à conclure. Ses images rapprochent des éléments non seulement inattendus, mais inconcevables, mais surtout incommensurables. Il remplace la surprise par l'inquiétude, et la liberté du langage par *l'impuissance en liberté* du langage :

Remonte l'amour sans le lire

. . . . . .

Dès qu'il en eut la certitude
A coups de serrements de gorge
Il facilita la parole

. . . . . .

La pièce de prédilection de l'oxygène
. . . . . .
L'homme qui emporte l'évidence sur ses épaules

Jusqu'ici le surréalisme se contentait, en poésie, de collisions, de cataclysmes et d'une suite de douches écossaises dépourvues de tout élément d'angoisse véritable : on se faisait gentiment ou brutalement gifler dans un tunnel de Luna-Park peuplé de squelettes ventriloques, de femmes à barbe et de puces savantes. René Char, lui, n'avait rien d'un fakir ni d'un devin. Son mystère demeurait voilé, pour lui-même comme pour les autres. Quelle est cette « pièce de prédilection » dont l'oxygène se prévaut ? Et cette « évidence » que l'on porte sur les épaules ? Ce sont là des prémonitions, des approximations, dont il n'est pas de clefs. Le mystère, d'être évoqué, reste mystère. René Char ne prétend nullement remplir le vide qu'il lui arrive de cerner, ce vide qui doit marquer la limite du langage. Car le langage n'est pas tout-puissant, contrairement à ce que prétendent les surréalistes.

Fort de cette faiblesse paradoxale — l'équilibre des contraires n'est-il pas le propre de celui qui voit dans la philosophie héraclitienne une attitude à la fois féconde et virile ? — René Char est séduit, quelque temps, par le jeu des proverbes surréalistes, qu'Éluard et Péret ont mis à l'honneur. Au moins s'agit-il de jongler avec des vérités (les fausses et les moins fausses). Il écrit (*L'Action de la Justice est éteinte*, 1931) :

A partir d'aujourd'hui, il y a le ciel, l'enfer et moi.
. . . . . .
Apprends-moi à tuer, je t'apprendrai à jouir.

Cette salutaire *prise d'inconscience* permet à René Char de trouver sa voie et, dès qu'il quitte le surréalisme — il n'en a jamais été qu'un locataire provisoire et rétif — d'accéder à cette poésie qui demeure, depuis *Dehors la nuit est gouvernée* (1938), un balancement serein entre *la révélation fortuite du beau* et *l'affirmation volontaire du vrai ;* un passage à deux sens entre, d'une part, l'inouï, l'indicible, l'ineffable et, d'autre part, l'imposé, le voulu, l'autoritaire ; l'inouï livré par la grâce, l'autoritaire prononcé par la grâce transformée en raison ; l'inouï qui permet à l'homme d'être autre, ailleurs, toujours inquiet ; l'autoritaire qui fait de lui le maître des forces contradictoires. De cette manière, la *prise d'inconscience* devient rapidement une *mainmise sur l'inconscience*, au profit d'une conscience appuyée sur la merveille quotidienne de la révélation. *Dehors la nuit est gouvernée* est caractéristique de cette humanisation de l'abstrait, et de la rupture de René Char avec le surréalisme :

Nous ne nous avouons pas vaincu quand dans l'homme debout le mal surnage et le bien coule à pic.
. . . . . .

Ville en révolution sur la table
Nos confidents sont rassemblés
Question de pain humide accordé à la braise
De gîte invisible aux épis maîtres
De doigts étranges saisisseurs venus du froid à la main amoureuse en sommes presque tiède

Désormais, poète pensant et poète libéral à l'égard de sa folie, René Char sera un « visionnaire adapté aux surprises de la terre », il « mariera l'équivoque infaillible aux couleurs terminées » et, cédant à ce qui en lui l'implore de ne pas l'apprivoiser, il restera toujours, consciemment ou non, un « obligé de l'inquiétude ». Son balancement héraclitien, il est une image heureuse qui le définit à merveille : « la magie de l'alternance ».

PROUVER PAR LA VIE.

Je lègue ma part du prochain
A l'aiguilleur du convoi de mythes
Qui s'élabore au quai désert

Fût-il malfaiteur
Ne fût-il pas imaginaire

Contradictions persuasives
Qui dévitalisent l'éveil
Courte vie au salaire enchevêtré de la cascade
Evidence mutable

La régie de l'homme est fragile
Sont de lèvres les ressorts de ses fréquentes périodes
Souple relief indistinct
Ardoise autant de sortilèges

Collecteur de la retentissante pourriture cyclique
Ses ressources le dégradent
Disparité proche survie de fumigation.

Avant même la guerre de 1939, René Char oppose la notion de la précarité humaine à celle de la délivrance — on pourrait dire de l'émancipation — par la poésie. La vérité pour lui — cette vérité qu'il ne désire nullement étreindre, nullement diminuer par un contact direct — est fille de lumière ; l'azur provençal, de se traduire en mots, doit aider l'homme à accéder à son propre niveau, là où il puisse s'accepter tout entier. L'« argument » de *Seuls demeurent*, écrit en 1938, est explicite :

Aux uns la prison et la mort. Aux autres la transhumance du Verbe.
Déborder l'économie de la création, agrandir le sang des gestes, devoir de toute lumière.

Cette lumière, cette sérénité cassante et métallique, Char en fait comme la loi non seulement de sa poésie, mais aussi de sa conscience d'homme. Peut-on encore distinguer, en lui, le créateur du témoin ? Il semble que son originalité soit justement de concilier — tentative

périlleuse entre toutes — l'art poétique et l'art de vivre, l'écriture et l'action, le droit au rêve et le devoir de la réflexion militante. Sans jamais devenir le poète d'une cause, sans descendre non plus dans l'arène comme trop souvent les poètes de la résistance ont cru devoir le faire, René Char n'en superpose pas moins à sa plasticité de plus en plus grecque — méditerranéenne, si on veut la rapprocher de la prose poétique d'Albert Camus, dans *Noces* et dans *L'Été* — un sens de la dignité humaine qu'il tient à réaffirmer sans cesse. Il est, à n'en pas douter, le seul poète de la guerre de 1939 à avoir combattu, à s'être débarrassé des contingences éphémères du combat et à avoir dépassé la « cause » en l'intégrant, passée au tamis de l'abstraction, à un lyrisme qui ne se réclame d'aucun moment historique déterminé :

La ville n'était pas défaite. Dans la chambre devenue légère le donneur de liberté couvrait son amour de cet immense effort du corps, semblable à celui de la création d'un fluide par le jour. L'alchimie du désir rendait essentiel leur génie récent à l'univers de ce matin.

. . . . . .

Il faisait nuit. Nous étions serrés sous le grand chêne de larmes. Le grillon chanta. Comment savait-il, solitaire, que la terre n'allait pas mourir, que nous, les enfants sans clartés, allions bientôt parler ?

Ouvert à la fois aux images (de plus en plus calmes, de plus en plus pleines) qui le sollicitent sans qu'il veuille les dominer autrement qu'en les nommant, et aux mystères de l'abstrait qui le menacent à tout moment (chez Char cette *menace* constitue l'élément le plus exquis), le poète défend contre les unes et les autres ses droits d'être pensant, de législateur poétique, de philosophe. Il les proclame, avec fierté, sinon avec ostentation :

Le poète doit tenir la balance égale entre le monde physique de la veille et l'aisance redoutable du sommeil, les lignes de la connaissance dans lesquelles il couche le corps subtil du poème, allant indistinctement de l'un à l'autre de ces états différents de la vie.

. . . . . .

Le poème est toujours marié à quelqu'un.

. . . . . .

Le poème émerge d'une imposition subjective et d'un choix objectif.

. . . . . .

Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir.

C'est avec des fortunes diverses, depuis *Feuillets d'Hypnos* (1944), que René Char maintient l'équilibre entre le mystère de l'être qui reçoit la poésie, et la fureur de l'homme qui l'analyse, au sein d'un monde décevant. Parfois, l'homme d'action éclipse le poète, mais c'est alors pour nous donner de ces notes grinçantes, péremptoires où la révolte prend un de ses aspects les plus élevés :

L'adoration des bergers n'est plus utile à la planète.

. . . . . .

Les yeux seuls sont encore capables de pousser un cri.

. . . . . .

Je n'écrirai pas de poème d'acquiescement.

. . . . . .

La vie commencerait par une explosion et finirait par un concordat ? C'est absurde.

. . . . . .

Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté.

A d'autres moments, René Char se met en vacances, cesse de se surveiller, et se laisse aller au fil de ses sens, repu par le spectacle d'une nature toujours spiritualisée, toujours humanisée :

UN OISEAU.

Un oiseau chante sur un fil
Cette vie simple, à fleur de terre.
Notre enfer s'en réjouit.

Puis le vent commence à souffrir
Et les étoiles s'en avisent.

O folles, de parcourir
Tant de fatalité profonde !

Le Poème Pulvérisé marque un tournant dans la conception artistique du poète. Si les années de crainte l'ont poussé à s'affirmer avec orgueil comme un chantre du *devoir de pureté* et, par fidélité à un soi révolu, à s'égarer dans un dédale d'abstractions mystérieuses, il se hausse au niveau d'un déchirement intime qui est sans doute celui de tout être lucide au lendemain d'Hiroshima. Cette vie pulvérisée, cette vie à jamais pulvérisable, René Char lui trouve des correspondants dans le chaos qui précède la création poétique. La précarité humaine et verbale, René Char la veut moins désespérée, moins « attentiste », moins veule dans le renoncement que tel ou tel écrivain de notre époque : si son désespoir foncier est assez voisin de celui de Sartre, voire d'un Samuel Beckett, il le vainc aussitôt par une sorte de respiration ensoleillée. La découverte de l'angoisse et la découverte de la lumière ne sont nullement incompatibles, témoin Van Gogh. René Char, qui sait mieux que quiconque que l'homme est menacé, glorifie cette menace, et redonne à l'homme une foi. Quelle foi, se demande-t-on ? René Char, malgré ses tendances moralisatrices, ne peut consentir à livrer de fausses clefs pour de fausses serrures. L'interrogation reste complète. Voudrait-on à tout prix une réponse, qu'on la trouverait dans la poésie même de René Char : elle s'efforce de redorer la notion ternie de la dignité tellurique, et elle espère — car l'espoir ne lui est à aucun moment étranger — en l'avènement d'un *mythe régénérateur*. Quel mythe ? Là aussi, il serait vain de se le demander, à une époque qui, s'il lui fallait définir quoi que ce soit, devrait se contenter de cerner ce qui lui échappe de plus

en plus : la notion de l'homme universel, tel que le monde d'avant 1939 ne le connaissait point encore, tel que le monde d'après 1945 ne peut pas encore l'admettre. Piètres perspectives, à n'en pas douter, auxquelles l'aventure d'un René Char tente de donner quelques titres de noblesse :

Comment vivre sans inconnu devant soi ? Les hommes d'aujourd'hui veulent que le poème soit à l'image de leur vie, faite de si peu d'égards, de si peu d'espace et brûlée d'intolérance... Né de l'appel du devenir et de l'angoisse de la rétention, le poème, s'élevant de son puits de boue et d'étoiles, témoignera presque silencieusement, qu'il n'était rien en lui qui n'existât vraiment ailleurs, dans ce rebelle et solitaire monde des contradictions.

Cette angoisse universelle, René Char ne la refuse pas ; il tient à se placer au carrefour le plus dangereux, et à « habiter la douleur » :

D'autres chanteront l'incorporation mélodieuse, les chairs qui ne personnifient plus que la sorcellerie du sablier. Tu condamneras la gratitude qui se répète. Plus tard, on t'identifiera à quelque géant désagrégé, seigneur de l'impossible.

Au milieu de tant de métamorphoses, le poète ne peut pas se permettre ce luxe d'un autre âge : être un seigneur isolé dans sa tour. Les batailles du siècle le concernent et, plus que jamais, le sollicitent. Et qu'est donc cet impossible, qu'il faudrait soit poursuivre, soit éviter ? L'impossible, avant guerre, s'identifiait assez bien avec ces fragments du merveilleux que le surréalisme, René Char compris, a mis en lumière. L'impossible, depuis la guerre, est d'une autre ampleur ; il est partout, dans l'essence même de l'homme et dans les contradictions de l'heure. On aboutit alors à ce paradoxe : tout poète qui mérite ce nom ne peut que s'accrocher à l'impossible, le traquer, le voir s'échapper. Et la poésie tout entière, de traduction d'une vérité courante (et courant les rues) qu'elle a pu être hier, est aujourd'hui la nature même d'une vérité obscure, immédiate, indéfinissable, lointaine, proche, trop proche — qui sait ? De sorte que le poète ne peut, de nos jours, que parler du cosmos et du poème, la frontière entre l'un et l'autre lui demeurant à jamais invisible. La poésie de René Char est ainsi, depuis une douzaine d'années, la perpétuelle revision d'un art poétique qui ne devra aboutir qu'à sa propre approximation, de plus en plus profonde, de plus en plus vaine aussi. Sans doute garde-t-il la nostalgie d'un ordre, d'une accalmie, d'un climat tempéré : ce sont là des concessions à un passé qu'il n'a pas la vigueur de mépriser une fois pour toutes. Il regrette une certaine Grèce atavique, et il lui arrive d'imiter un certain Parnasse, qui déçoit chez ce poète viril et ferme :

L'Hellade, c'est le rivage déployé d'une mer géniale d'où s'élancèrent à l'aurore le souffle de la connaissance et le magnétisme de l'intelligence, gonflant d'égale fertilité des pouvoirs qui semblèrent perpétuels...

. . . . . .

La seconde crie et s'évade
De l'abeille ambiante et du tilleul vermeil.

Elle est un jour de vent perpétuel,
Le dé bleu du combat, le guetteur qui sourit
Quand sa lyre profère : « Ce que je veux, sera. »

Concessions à un passé ? Quelquefois, emporté par cette flamme cristalline qui lui est propre, René Char rejoint, par-delà les mots volontaires, la simplicité antique des premiers poètes. Il est alors le seul de nos contemporains — avec Camus et Ernst Jünger — à connaître des moments virgiliens, ses moments les plus hauts :

Ne cherchez pas dans la montagne ; mais si, à quelques kilomètres de là, dans les gorges d'Oppedette, vous rencontrez la foudre au visage d'écolier, allez à elle, oh, allez à elle et souriez-lui car elle doit avoir faim, faim d'amitié.

. . . . . .

Jadis l'herbe avait établi que la nuit vaut moins que son pouvoir, que les sources ne compliquent pas à plaisir leur parcours, que la graine qui s'agenouille est déjà à demi dans le bec de l'oiseau. Jadis, terre et ciel se haïssaient mais terre et ciel vivaient.

L'inextinguible sécheresse s'écoule. L'homme est un étranger pour l'aurore. Cependant à la poursuite de la vie qui ne peut être encore imaginée, il y a des volontés qui frémissent, des murmures qui vont s'affronter et des enfants sains et saufs qui découvrent.

MARTHE

Marthe que ces vieux murs ne peuvent pas s'approprier, fontaine où se mire sa monarchie solitaire, comment pourrais-je jamais vous oublier puisque je n'ai pas à me souvenir de vous : vous êtes le présent qui s'accumule. Nous nous unirons sans avoir à nous aborder, à nous prévoir comme deux pavots font en amour une anémone géante.

Je n'entrerai pas dans votre cœur pour limiter sa mémoire.

Je ne retiendrai pas votre bouche pour l'empêcher de s'entrouvrir sur le bleu de l'air et la soif de partir. Je veux être pour vous la liberté et le vent de la vie qui passe le seuil de toujours avant que la nuit ne devienne introuvable.

Et la lucidité tourmentée le reprend : doit-il être poète ou moraliste ? Il est important qu'il se pose la question. Comme E. M. Cioran et Henri Michaux, René Char réussit, dans dix ou quinze de ses affirmations (le temps en éliminera de nombreuses douzaines), à saisir une vérité dont on se surprend à ne vouloir analyser aucun élément, tant elle semble former une synthèse de la poésie et de la prose, vertu suprême de l'aphorisme ;

Tu feras de l'âme qui n'existe pas un homme meilleur qu'elle.

On peut se demander si, depuis *Fureur et Mystère* qui réunit toute l'œuvre des années de crainte, de *Seuls demeurent* au *Poème Pulvérisé*, René Char a su retrouver et sa fierté souveraine et son sens de la plasticité grecque. Il se produit, depuis quelques années, une certaine stagnation chez le poète : il s'installe dans une éthique qui n'évolue guère, et dans une esthétique où la virtuosité et même l'inertie ont pris la place de l'invention. René Char a désormais un style, un domaine, des habitudes. La note bucolique s'accentue, plus agréable et moins originale que naguère ; l'acuité en est comme arrondie, et on voit, non sans inquié-

tude, passer les ombres de Francis Jammes, d'Henri de Régnier, voire de Pierre Louys :

N'égraine pas le tournesol,
Tes cyprès auraient de la peine,
Chardonneret, reprends ton vol
Et reviens à ton nid de laine.

Cet « apaisement » serait justifiable s'il ne suscitait, de la part d'innombrables poètes en herbe, des imitations aussi graves, dans un certain sens, que celles qui minent chaque jour l'œuvre de Paul Éluard. Il y a un « poncif » René Char qu'on exploite, qu'on multiplie, qu'on entretient pieusement ; on voudrait être sûr que le poète lui-même n'encourage pas cette vogue, qui ne peut que le desservir. Elle consiste en ceci : on choisit des mots abstraits, des termes où les concepts l'emportent sur les choses et les sentiments ; on les mélange, on les malaxe, on les dose. Il en sort une manière de jargon pseudo-philosophique, pseudo-poétique, aux allures hautaines, qui cache une confusion verbale pure et simple. Il en existe une seconde recette : on emprunte un ton élégiaque, bucolique, faussement horacien ; on le peuple d'azur, de prairies, de bergers, d'éléments essentiels comme le lait, le soleil et les collines ; on nettoie bien le tout pour lui donner un aspect de source vierge et, d'une plume rapide, on brouille le potage ainsi obtenu de quelques mots criards comme du poivre : c'est du joli Parnasse post-surréaliste. Il ne faudrait pas que les trop nombreux émules de René Char fassent de ce poète authentique le simple promoteur d'un système facilement imitable. Rien ne peut nuire tant à René Char qu'une école qui se réclamât de lui. C'est une des raisons pour lesquelles on peut déplorer la fréquence inusitée de ses publications, et la quantité de poèmes, dans chacune d'elles, qui ne sont pas du niveau qu'on est en droit d'exiger de lui. Ces réserves faites, on peut constater que certains poèmes des *Matinaux* (1950), s'ils ressortissent à la même inspiration que *Fureur et Mystère*, n'en réaffirment pas moins la détermination du poète à apprivoiser un spectacle, intérieur et extérieur à la fois, qui voudrait lui « arracher la mémoire » et « martyriser son chaos », mais qu'en dompteur sûr de lui, il ramène sur le chemin du serein et du beau :

CORAIL.

Il s'alarme à l'idée que le regard appris,
Il ne reste des yeux que l'herbe du mensonge.
Il est si méfiant que son auvent se gâte
A n'attendre que lui seul.

Nul n'empêche jamais la lumière exilée
De trouver son élu dans l'inconnu surpris.
Elle franchit d'un bond l'espace et le jaloux,
Et c'est un astre entier de plus.

. . . . . .

En ce temps, je souriais au monde et le monde ne souriait.
En ce temps qui ne fut jamais et que je lis dans la poussière.

Ceux qui regardent souffrir le lion dans sa cage pourrissent dans la mémoire du lion.

Un roi qu'un coureur de chimère rattrape, je lui souhaite d'en mourir.

Le perpétuel balancement entre les droits du démiurge et les devoirs du citoyen planétaire incite René Char à effectuer des transmutations hardies : il passe non seulement de la prose à la poésie, mais il est l'un des rares poètes d'aujourd'hui qui tentent, une fois pour toutes, de lever la barrière artificielle entre l'une et l'autre, de sorte qu'à peine engagé sur la voie du discours, il se retrouve dans le royaume du merveilleux. Ces passages de la narration au verbe pur sont particulièrement efficaces dans son « théâtre de verdure », dont *Claire* (1949) demeure l'exemple le plus réussi. De quoi s'agit-il, en somme ? Là aussi, le dessein profond de René Char est de faire sauter une frontière désormais inutile : celle entre le personnage vivant (qui agit, qui réfléchit, qui rêve) et l'image poétique incarnée dans un être qui en est comme la projection dans l'espace. C'est non plus *un théâtre poétique*, comme celui de Supervielle par exemple, mais un *théâtre de poésie* — comme celui de Georges Schehadé — où la présence humaine est accessoire : une simple convention de la mise en scène. Ainsi, une jeune fille — qui n'est que combinaison verbale faite jeune fille — pourra dire : *La providence ou le hasard m'ont fait naître des violentes amours de la nuée et du glacier*, définition qui convient, sur le plan de l'absolu, à la poésie même. Ainsi, un fleuve pourra dire avec une voix d'homme : *Claire, laisse-moi à présent te conduire. Mêle ton corps au mien, fratche, aime et endors-toi. Tu n'es plus isolée dans les plis de la terre et je ne suis plus seul devant le temps, devant la nuit.*

Souvent — trop souvent peut-être — le penseur fait le point. Etait-il nécessaire qu'un recueil d'aphorismes aussi dense que *A une Sérénité Crispée* (1951), abondât en lieux communs de ce genre :

Il faut, malgré l'apparence, beaucoup de volume pour remplir une vie.

. . . . . .

Les actions du poète ne sont que la conséquence des énigmes de la poésie.

. . . . . .

Décide seul de la tactique. Ne te confie qu'à ton sérieux.

. . . . . .

Pleurer longtemps solitaire mène à quelque chose.

. . . . . .

Les fondations les plus fermes reposent sur la fidélité et l'examen critique de cette fidélité.

Tout cela va de soi ; chez un poète aussi résolu, aussi concerté que René Char, le moins qu'on puisse dire, c'est que des passages de cette sorte rendent méfiant, alors que des défauts plus graves paraissent plus acceptables chez des natures plus abondantes, plus abandonnées. Mais

comme toujours, René Char évite les pièges que lui tend un René Char trop impatient, et c'est pour chanter la douleur, la plus solide des assises sur quoi se puissent fonder la plénitude et l'Olympe :

Le devoir d'un Prince est, durant la trêve des saisons et la sieste des heureux, de produire un Art à l'aide des nuages, un Art qui soit issu de la douleur et conduise à la douleur.

. . . . . .

J'ai commencé par rêver les choses impossibles, puis, les ayant atteintes, le possible à son tour est devenu impossible. Mon pouvoir s'est évanoui.

. . . . . .

Le poète est le passeur de tout cela qui forme un ordre. Et un ordre insurgé.

. . . . . .

Nous touchons au temps du suprême désespoir et de l'espoir pour rien, au temps indescriptible.

Tour à tour moraliste et poète en proie à son inconscient, homme d'action et sorcier prudent, penseur et victime consentante d'un langage qu'il veut libre mais apprivoisé ; calculateur, volontaire, froid, quelquefois laborieux, quelquefois obscur, inimitable par son ton mais excessivement imitable par l'équivoque ostentatoire qu'il maintient autour de ses poèmes, René Char est par excellence le chercheur d'une *vérité utile* et d'une *éthique issue de l'image ;* il ne s'abandonne jamais ; il reste tendu même dans sa sérénité ; qu'il le sache ou non, sa morale — qui est très haute — souffre des atteintes merveilleuses de ses sortilèges, lesquels — hauts, eux aussi — doivent employer tous leurs charmes pour déjouer leurs propres complots : balancements, dangers, surprises perpétuels.

ALAIN BOSQUET

Madame Montessori et l'éducation des jeunes enfants

par Henriette Sourgen

A Nerdwijk, en Hollande, le 6 mai 1952, madame Montessori s'est éteinte — sa longue vie dessinant une courbe parfaite, son œuvre accomplie, son influence établie, la flamme de sa pensée entretenue par des disciples fidèles, son nom gravé déjà parmi ceux des éducateurs les plus célèbres à travers le monde et à travers l'histoire...

Elle est née à Chiaravalle, en Italie, le 31 août 1870. Bravant toutes les résistances, elle fut la première jeune fille qui osât fréquenter l'École secondaire, puis l'Université de Rome et elle fut ensuite la première femme médecin de son pays. Reçue comme interne dans une clinique de psychothérapie à Rome, elle y devint médecin assistant et y fut chargée du service des enfants anormaux. Elle eut alors l'intuition — qui devait déterminer sa carrière et son œuvre — que le traitement de ces enfants devait être plus pédagogique que médical ; dès 1898, elle fit sur ce sujet un rapport au Congrès pédagogique de Turin. Chargée d'un cours sur l'éducation des enfants arriérés à l'Université de Rome, puis de la préparation des maîtres destinés à observer et à éduquer ces enfants, la pédagogie « réparatrice » se présenta de plus en plus clairement à sa pensée comme une branche spéciale de la pédagogie générale. Et c'est alors qu'elle découvrit l'œuvre de deux Français — Itard et Seguin — consacrée à l'éducation des enfants anormaux ; elle en mesura toute l'importance, elle la reprit et la mena à son achèvement avec un éclatant succès. Itard (1775-1838), fidèle à la philosophie de Condillac, croyait qu'il était possible, à partir d'une éducation rationnelle des sens, de recréer, dans un être anormal, une intelligence normale ; il inventa un système qu'il appliqua à la rééducation des sourds-muets, puis à celle d'un idiot dit « le sauvage de l'Aveyron » et il laisse des descriptions très minutieuses de ses observations et ses expériences.

Son disciple, Seguin (1812-1880), instituteur devenu médecin, définit

avec précision une méthode de *Traitement moral, Hygiène et Éducation des idiots* (1846) qu'il appliqua dans une petite école de la rue Pigalle, à Paris ; puis, il émigra en Amérique, y poursuivit ses recherches et il publia, en 1866, *l'Idiotie et ses Traitements par la Méthode Physiologique*, où il décrivit le matériel qu'il avait mis au point pour une rééducation scientifiquement conduite et grâce à laquelle on pouvait « *conduire l'enfant comme par la main, de l'éducation musculaire à celle du système nerveux et des sens* » et l'amener de l'éducation des sens aux notions, des notions aux idées, des idées à la morale.

Il conclut que, par des procédés éducatifs analogues, reposant sur l'analyse des phénomènes physiologiques et psychiques, on pouvait aussi inventer pour les enfants normaux un système d'éducation et un matériel tels que chaque enfant atteindrait le plein épanouissement de toutes ses facultés ; l'humanité en serait régénérée. « *Il me sembla*, écrit madame Montessori, *que la voix de Seguin était la voix du précurseur criant dans le désert ; et je pris conscience d'une œuvre qui réformerait l'école et l'éducation.* »

C'est à cette œuvre réformatrice qu'elle a consacré sa vie : « *J'ose affirmer que je repris les idées et l'œuvre de Seguin avec la même ardeur que celle avec laquelle il avait hérité des idées et des œuvres de son maître Itard... Pendant dix ans je méditai et j'expérimentai les œuvres de ces hommes admirables.* » Elle s'obligea à traduire et à recopier en italien les écrits d'Itard et de Seguin, les calligraphiant pour mieux s'en pénétrer « *comme faisaient les Bénédictins avant l'invention de l'imprimerie* » ; pour mieux en éclairer le sens par l'apport des sciences de son temps, elle suivit les cours de psychologie expérimentale à l'Université de Rome ; elle continua ses travaux d'anthropologie pédagogique ; elle étudia la pédagogie générale et les méthodes d'éducation des enfants normaux ; elle assura des cours d'anthropologie pédagogique à l'Université ; elle fit à Londres et à Paris de longs voyages d'études, un stage à la Salpêtrière dans les services de Bourneville, lui-même disciple de Seguin. Ainsi se préparait-elle, se chargeant de science authentique, à renouveler les méthodes de l'éducation des petits enfants.

Madame Montessori commença par adapter la méthode de Seguin aux enfants anormaux de Rome qui lui étaient confiés et elle obtint avec eux de tels succès qu'ils purent concourir avec des enfants normaux ; elle triomphait, la preuve en était faite : « *L'Éducation scientifique modifiait les anormaux.* »

Hardiment elle en conclut que, comme Seguin en avait eu l'intuition, la même éducation scientifique devait aussi transformer les enfants normaux, délivrer les énergies latentes de tous les enfants, les augmenter, les coordonner ; il suffisait pour y réussir de mettre au point le matériel et la série des exercices individuels qui pourraient leur convenir. Restait à tenter cette merveilleuse expérience. Le hasard la servit : en

1907, on lui confia l'éducation des enfants de trois à sept ans qui habitaient une cité ouvrière récemment édifiée à Rome. Elle aperçut tout à coup que, entre les déficients et les jeunes enfants, la comparaison est possible, « *les déficients n'ayant pas eu la force de se développer, les jeunes enfants n'en ayant encore eu le temps* » ; il convient de comparer entre eux des déficients d'âge réel différent, d'âge mental de même niveau. Intuition géniale : elle pouvait tenter de « construire », par une méthode analogue à celle qu'elle avait déjà expérimentée, dans chaque jeune enfant normal, le plus complet, le meilleur des hommes qu'il puisse être.

Il s'agissait de « construction » en vérité : « *Le travail de l'enfant, c'est la construction de l'homme. C'est le travail continu de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute. Rien ne doit arrêter ce travail parce que sa cessation équivaudrait à la mort.* » (Madame Montessori.)

Il lui parut possible en premier lieu de construire en lui l'intelligence par une éducation méthodique des sens et cette éducation pourrait se faire grâce à un matériel rigoureusement établi. Elle était médecin, psychologue, psychiatre, elle avait dressé son esprit à l'observation patiente et méthodique, à l'interprétation des signes cliniques, à l'expérimentation bien conduite ; elle avait dans la science une confiance parfaite, elle croyait à l'enchaînement nécessaire des faits et des causes, même dans le domaine de la vie, même dans le domaine de l'esprit ; elle pensait qu'une méthode pédagogique peut être vraiment scientifique, s'exprimer en préceptes généraux valables comme des lois, utiliser un matériel précis comme un matériel de psychométrie dans un laboratoire et assurer « *la construction de l'être intérieur* ». Il est probable que, à un moment donné, lorsque, après des expériences multiples contrôlées avec soin, elle eut réussi à mettre au point le matériel dont Seguin lui avait fourni le principe et les formes rudimentaires, elle fut persuadée qu'elle possédait l'instrument permettant de rénover l'éducation des enfants et, partant, l'humanité même...

Grâce à ce matériel, des exercices sensoriels savamment gradués, enrichissent les sensations par des associations de sensations différentes, de mots, de souvenirs, de comparaisons ; bien choisis pour plaire à l'enfant et solliciter sa libre activité, ils fixent son attention volontaire, concentrent toutes les forces de son esprit. Ainsi, par des exercices répétés, dans l'enfant, l'intelligence prend sa forme et la personnalité se dégage.

Ce matériel, qu'il est malaisé de décrire, comprend plusieurs séries de jeux éducatifs. Quelques-uns d'entre eux préparent l'enfant à exécuter seul des gestes pratiquement utiles, par exemple des cadres de bois sur lesquels sont tendus deux rectangles d'étoffe qui lui permettent de s'exercer à boutonner, à lacer, à agrafer, à nouer. Mais les plus importants sont ceux qui font son éducation sensorielle et, par suite, son éducation intellectuelle et morale ; par eux il s'exerce à cette « gymnas-

tique » de chacun des organes de la perception qui « *ne lui offre pas le contenu des perceptions mais l'ordre de ce contenu, qui lui fait distinguer l'identité de la ressemblance, les différences extrêmes et les gradations insensibles et permet de les classer d'après l'idée de qualité et de quantité* » : exercices d'encastrement pour l'étude des formes, de reconnaissance des couleurs, des nuances, des sons, etc.

Le matériel initial (il a été enrichi depuis par madame Montessori et par M. Mario Montessori) qui est le plus systématique comprenait : « la tour rose », série de dix cubes allant de 10 centimètres à 1 centimètre de côté, trois séries de cylindres variant en hauteur et en diamètre s'emboîtant exactement dans des casiers, un jeu d'emboîtements géométriques (six séries de six emboîtements en forme de cercles, rectangles, triangles, polygones réguliers et irréguliers), une série de doubles bobinettes de fil, en huit couleurs, de huit nuances chacune, un double jeu de timbres musicaux, une double série de boîtes de résonance, différents corps géométriques (prisme, pyramide, sphère, cône, cylindre, etc.), une série de tablettes de bois de poids différents, de même apparence, une série de papiers divers, rugueux ou lisses, une collection de tissus de texture diverse, trois séries de corps géométriques de dimensions croissantes : des barres qui ont toutes 2,5 cm de section, mais dont la longueur varie de 1 décimètre à 1 mètre, des prismes de même longueur, 20 centimètres, mais de section variable.

⁂

D'une précision mathématique dans sa construction, chacune des séries de ce matériel apporte à l'enfant la connaissance d'une des propriétés des objets qu'il manipule et d'une seule : les bobinettes qui servent à l'éducation de la vue ne diffèrent entre elles ni par leur matière, ni par leur forme, ni par leur poids, mais par leur couleur, par une nuance de la couleur fondamentale de leur groupe.

L'usage en est réglé de telle sorte que soit isolée de toute autre activité l'activité du seul sens qu'il s'agit d'éduquer : il est demandé, par exemple, de soustraire l'enfant à toutes sensations visuelles s'il doit constater des différences entre des sensations tactiles ou entre des sensations auditives.

Un enfant pourrait apprendre à distinguer toutes les nuances du rouge en regardant de près toutes les roses de son jardin. Mais comment le contenir dans cette recherche quand le jardin lui offre, dans son inextricable complexité, tant de sujets d'observation passionnants ? Par le matériel Montessori, il reconnaîtra sur les roses de son jardin toutes les nuances du rouge qui lui ont été présentées sur les petites planchettes qu'il a maintes fois classées.

Détachée de la réalité complexe, chacune des sensations isolées qu'expérimente l'enfant prend son nom, se range dans sa série, chaque série

est en ordre, un ordre de caractère et de valeur scientifiques. Ainsi se constitue, dans un milieu artificiel, la classe, par un matériel inerte mais créé pour lui et propre à seconder les efforts de son appareil psychomoteur, le trésor d'expériences sensorielles qui permettra à chaque enfant plus tard d'observer le monde et d'en prendre possession en homme, par une connaissance organisée.

Grâce à ce matériel qui délie les doigts de l'enfant, qui le rend sensible aux variations les plus délicates dans les formes, les couleurs, les sons, madame Montessori se rendit compte qu'elle avait conduit les enfants tout près de l'acquisition du langage graphique, du dessin, de la lecture, de l'écriture, et tout près de la connaissance des nombres. Utilisant alors l'expérience que, à partir des études de Seguin, elle avait faite de l'enseignement de la lecture à des enfants anormaux, observant les réactions enfantines, elle inventa de nouvelles séries d'exercices sensoriels qui pouvaient conduire, à partir de quatre ans, des enfants à reconnaître des lettres, à en retracer les formes ; ce matériel comprend des lettres mobiles découpées dans un carton lisse et coloré de bleu ou de rose — et des lettres rugueuses découpées dans de la toile émeri — classées dans un casier approprié. « *Avec l'alphabet de papier émeri, j'avais donc trouvé le guide tant désiré pour le doigt qui touche la lettre ; la vue n'étant plus seule à la reconnaître, le toucher venait directement enseigner le mouvement de l'écriture avec un contrôle exact.* » (Madame Montessori.)

Dès son entrée dans une classe Montessori, en maniant le matériel sensoriel, les cylindres, les cubes roses, les barres rouges qui sont tous au nombre de dix et tous gradués systématiquement, l'enfant est initié aux nombres, à la numération décimale, à la géométrie. Madame Montessori a inventé un matériel spécial, grâce auquel l'enfant, sans aide, pouvait apprendre à compter, à faire des opérations simples d'arithmétique et des calculs de géométrie : barres à compter, jetons, cadres de dizaines (ou tables de Seguin), perles, perles enfilées par dizaines, groupées en carrés de dix dizaines, en cubes de dix centaines.

Ce matériel a, comme le matériel de lecture, été utilisé dans le monde entier et peut l'être encore avec grand profit. Les résultats qu'elle obtint enthousiasmèrent madame Montessori : « *Ces conquêtes qui surviennent grâce aux énergies intérieures en activité (activité sensorielle) manifestent un caractère explosif, l'impétuosité des activités supérieures s'accompagne chez l'enfant de joie et d'enthousiasme. Il ne s'agit donc pas d'un apprentissage aride, mais d'une manifestation triomphante de la personnalité qui trouve ses moyens de correspondre aux besoins profonds de la vie.* »

***

Ce matériel agit par sa vertu propre. « *Il devient le maître, il absorbe la fonction enseignante... Tout se passe entre le matériel et l'enfant.* »

Attirant comme un jouet, il est un stimulant de l'activité enfantine, un « *réactif* » puissant. L'enfant choisit librement dans le matériel étalé sous ses yeux l'exercice qui lui convient et alors se produit « *cette concentration des forces de l'âme, s'éveille cette joie profonde de prendre conscience de soi, de réussir avec ses mains, avec sa pensée un travail réel, de corriger soi-même ses erreurs qui construit le caractère en même temps que l'intelligence. Les enfants deviennent des individus au caractère robuste, à la discipline profonde, ils acquièrent une santé intérieure qui est précisément le résultat de la libération de l'âme* ».

L'usage du matériel a été, dès l'origine, fixé avec une rigueur extrême et la maîtresse d'une classe Montessori est soumise à des règles précises. « *Le rôle de la maîtresse consiste à mettre en rapport l'enfant avec le matériel, à servir de lien entre eux. Elle n'a même pas à corriger les erreurs parce que le contrôle de l'erreur est inclus dans le matériel même... Sa perfection consiste à reconnaître ses propres limites devant l'action du matériel*[1]. » Sa leçon se déroule en trois temps, comme Seguin l'avait déjà imaginé : elle intervient pour donner avec exactitude le mot qui traduit la sensation à enregistrer. « *Il* (le papier) *est rugueux* » ; puis, plus tard, pour vérifier si l'enfant applique correctement à l'objet le mot qui lui a été enseigné : « *Qu'est-ce qui est rugueux ?* » et enfin pour savoir si le souvenir du mot est fixé : « *Comment est ceci ?* » Evidemment, cette institutrice doit s'exercer à ce renoncement à soi, à cette patience, à cette humilité. « *Elle devrait, au lieu de la parole, apprendre le silence ; au lieu d'enseigner, observer ; au lieu de se revêtir d'une dignité orgueilleuse, se revêtir d'humilité.* » Son activité d'observatrice vigilante doit rester intérieure.

Telle est l'armature scientifique de la pédagogie de madame Montessori, telles sont les limites que le matériel-éducateur impose à l'enfant dans le choix de ses activités, tel est l'austère effacement qu'il impose à l'institutrice.

Et cependant, dans une classe Montessori, l'enfant est apparemment heureux de se mouvoir et d'agir librement et cette joie est la force secrète qui l'épanouit. Madame Montessori était savante, mais — peut-être était-elle hégélienne sous l'influence de Croce, certainement elle était très activement catholique — elle avait un sens personnel et profond de la vie spirituelle, de la réalité de l'esprit, de la conscience morale, une étrange ardeur mystique; elle avait donné un contenu précis aux mots liberté, progrès, paix ; elle observait les enfants avec lucidité et avec cette tendresse qui la rendait finement sensible à toutes les réactions enfantines ; elle avait aussi la beauté calme des grandes dames romaines.

Toutes ses richesses, tous ses dons, qu'elle a royalement mis au service de son œuvre, transfigurent la « *pédagogie scientifique* » en lui don-

1. Cité par madame Lubienska de Lenval.

nant cette intensité de vie qui a retenu auprès d'elle tant de disciples ferventes ; c'est sa personnalité même qui donne la clé de son succès et de son influence et personne désormais ne pourra oublier ses leçons en se penchant vers les petits enfants parce qu'elles garderont toujours la chaleur rayonnante de son amour de l'enfance et de sa confiance dans l'humanité.

Elle croit que la liberté de l'enfant est pour lui une nécessité vitale : « *Notre méthode est fondée sur la liberté* », elle croit que, tout seul, s'il est bien soutenu, aiguillé, guidé, il peut construire son être, que, tout seul, il peut fonder sa liberté sur une discipline que volontairement il s'est imposée. Par grande sagesse et par sûre expérience, madame Montessori n'a pas longtemps asservi les petits enfants à son matériel éducateur ; elle a rendu à peine sensible « *cet autoritarisme relatif qui, pour développer la liberté, ne répugne pas à l'emploi de la contrainte* » sur la pente de laquelle P. Lapie situe la pédagogie montessorienne, si bien que tous les visiteurs de ses écoles ont été séduits par l'apparence d'heureuse liberté des enfants.

La liberté que madame Montessori accorde à ses petits élèves est la liberté de mouvement, et la liberté de mouvement est, pense-t-elle, préparation à la vraie liberté qui est toute de l'âme. L'organisation matérielle des classes Montessori parut, en 1907, très révolutionnaire ; elle a été depuis lors partout adoptée dans le monde. Chaque enfant peut, à son gré, aller et venir, se réfugier dans la solitude ou s'agréger à un groupe de camarades : il dispose d'une jolie petite table, d'une chaise ou d'un fauteuil à sa taille et si légers que, à partir de quatre ans, il peut les transporter sans aide et à son gré ; de petits tapis qui lui permettent de s'asseoir par terre ; des commodes et des étagères où se rangent et s'étalent les séries du matériel sont mises à sa portée ; des gravures, à la hauteur de ses yeux ; les boutons électriques, les loquets des portes, les lavabos sont placés assez bas pour que sa main puisse les atteindre. Madame Montessori sait que, de trois à six ans, cette liberté de mouvements est physiologiquement nécessaire ; de plus, cette forme de la liberté est celle qui est le plus clairement désirée par les enfants ; elle est limitée par l'obligation de ne gêner personne autour de soi, de marcher sur la pointe des pieds, de déplacer les meubles sans bruit, de parler à voix basse, ainsi s'ouvre un chemin vers la liberté raisonnable.

Mais c'est par son travail que l'enfant prépare le plus sûrement en lui sa liberté, par les exercices avec le matériel qu'il a librement choisi et qu'il conduit tout seul. Il doit, seul, prendre conscience de ce qu'il veut, de ce qu'il peut exiger de lui-même ; il avancera seul, à travers les difficultés qui ont été prévues selon la mesure exacte de ses forces, s'il réussit à « polariser » son attention, s'il se sent libre. Auprès de lui, « *debout comme une servante* », l'institutrice, toujours en alerte, toujours prête à le soutenir, à l'aider, est sa sécurité. Tranquille, il travaille

selon son rythme, qui est lent, selon la loi de son tempérament même. Est-il enfant plus libre ?...

Madame Montessori n'a pas limité aux exercices accomplis avec son matériel éducatif le travail des enfants ; elle a introduit dans ses écoles des exercices moins systématiques qui donnaient aux classes de Rome une animation et une gaieté charmantes : exercices de propreté, exercices de politesse qui étaient « *exercices de grâce* », exercices de libre conversation qui devaient donner au langage « *de l'aisance* », exercices manuels et surtout de fabrication de vases de terre « *à la main ou au tour* », parce que « *l'histoire des vases se confond avec l'histoire de l'humanité* » et exercices de fabrication de briques « *parce que l'humanité, après avoir été nomade, est devenue stable* » et que l'enfant résume ainsi « *l'histoire des activités primitives* » — des exercices physiques qui doivent assurer la coordination des mouvements — des exercices de vie familiale : mettre le couvert, servir les repas à la cantine et « *les couverts sont de vrais couverts ; l'enfant ne fait pas la dînette, mais il met la table* ». Dans un style d'un charme désuet, comme cette disciple d'Itard est restée fidèle au XVIIIe siècle ! Elle convient que, bien qu'elle ait créé pour l'éducation méthodique de l'enfant un milieu tout artificiel, l'observation de la nature, la vie naturelle doivent rendre l'enfant meilleur. « *L'homme appartient à la nature et, surtout pendant l'enfance, il en a besoin pour en tirer les forces nécessaires au développement de son corps et de son esprit.* »

Elle a consenti à admettre à la Maison des Enfants, « *dans un élégant chalet, un couple de poules américaines, petites et blanches* », puis des pigeons, puis des poissons rouges, puis un petit jardin ; à conseiller qu'il y ait toujours un petit jardin dans ses écoles, « *un petit jardin qui pourra être un simple pot de fleurs sur la fenêtre* ». « *Un jour, raconte-t-elle, j'ai trouvé les enfants assis en cercle, autour d'une magnifique rose rouge éclose pendant la nuit ; ils étaient silencieux et tranquilles, dans une muette contemplation.* »

Ainsi, elle s'évade de sa citadelle, elle s'attarde avec amour auprès des enfants du Pincio, elle cède à son inspiration d'artiste. C'est alors qu'elle suscite les enthousiasmes les plus fidèles.

***

Le succès des premières « Maisons des Enfants » que madame Montessori ouvrit à Rome fut tel qu'elles se multiplièrent rapidement en Italie sous le haut patronage de la Reine-Mère, avec le concours du Ministère de l'Éducation et des « Sociétés Montessori », avec l'appui de Benedetto Croce. Son œuvre maîtresse, *Pédagogie scientifique* (tome I), dont nous avons dégagé les traits essentiels, fut publiée en 1909, immédiatement traduite en anglais, français, allemand, russe, espagnol, cata-

lan, polonais, roumain, hollandais, japonais, chinois. Aussitôt du monde entier et surtout de Grande-Bretagne, des États-Unis d'Amérique, arrivèrent à Rome des pédagogues, des mères de famille, pour visiter les écoles Montessori, pour être instruites de la méthode et, enthousiasmées, elles s'en firent les propagandistes. Des cours municipaux de pédagogie montessorienne s'ouvrirent à Rome ; des cours internationaux y furent organisés sous le haut patronage de la Reine-Mère et sous l'égide du « Comité National Montessori » et furent suivis dès leur ouverture par des auditeurs accourus de quinze pays différents. A Londres, il se constitua une *Montessori Society* sur le modèle de laquelle des sociétés analogues se constituèrent rapidement ; elles se sont fédérées en une *Association internationale Montessori* dont le siège est à Amsterdam, dont les Congrès réunissent des représentants « venus de tous les pays du monde ». Jamais pédagogie n'a connu une réussite aussi fulgurante, ni une diffusion aussi rapide et aussi étendue.

Madame Montessori fut de très bonne heure absorbée par « l'extension de son œuvre ». Cependant, elle précisa quelques points de sa méthode et en particulier son application à l'éducation religieuse catholique, et elle appliqua les principes de sa méthode à l'éducation des enfants de six à dix ans (*Pédagogie scientifique*, tome II : Éducation élémentaire) ; elle inventa le matériel qui convenait à ces enfants, en particulier un matériel remarquable pour l'enseignement de la grammaire et pour l'enseignement des mathématiques. Elle tenta même d'appliquer les principes de sa méthode à la préparation des baccalauréats.

Elle se fit la missionnaire de la propagation de sa méthode ; pour la présenter, pour la défendre — car les critiques ne lui furent pas épargnées, elle fit des articles dans les revues pédagogiques de tous pays, elle fit des conférences en Europe et en Amérique. Exilée par Mussolini — elle était liée à Benedetto Croce — elle alla fonder des écoles dans l'Inde où elle passa les années de la dernière guerre et puis — ce fut sa dernière étape — elle fut appelée par ses disciples en Hollande où l'Université d'Amsterdam lui conféra le titre de docteur *honoris causa* et où elle surveilla l'organisation de ses écoles, assistée de son fils adoptif, Mario Montessori.

Missionnaire de sa méthode, elle le fut parce qu'elle pensait que, sans aucun doute possible, « *l'éducation* (qu'elle préconise) *harmonise l'évolution de l'individu et celle de l'humanité* » et que, par elle, l'homme nouveau connaîtra son meilleur destin ; cette ardente générosité, cette foi invincible dans l'homme élevé selon des normes scientifiques, dans l'enfant, dans l'esprit, animent toute son action. Il est bien difficile de suivre à travers ses conférences, ses articles — qui sont encore dispersés — l'évolution de sa méthode ; mais, en 1935, elle en a publié ce qui est sans doute l'essentiel de sa pensée à cette date dans un recueil intitulé *l'Enfant* (publié chez Desclée de Brouwer, Paris). Il faut

le lire après avoir relu au moins le premier tome de *Pédagogie scientifique*. La femme savante s'efface devant la femme qui a regardé vivre les enfants avec une tendre clairvoyance. Il semble, son influence s'étant organisée, son expérience s'étant enrichie de celle de toutes ses disciples, sa réflexion ayant accueilli le renouveau qu'ont apporté, dans la connaissance de l'âme humaine, les Bergson, les Freud, les biologistes, les physiologistes, les psychiatres, les psychologues de toutes les écoles de psychologie contemporaine — et, dans la pédagogie tous ceux qui, suivant ou non sa foulée ont donné une réalité vivante à l'École Nouvelle — son système se soit détendu. Du matériel qui était son apport le plus original à la pédagogie contemporaine, elle semble se soucier moins ; du système pédagogique fermé qui était le sien, elle semble se détacher. Mais que d'aperçus originaux sur la connaissance de l'enfance, sur « les périodes sensibles de sa croissance » sur son rythme « qui lui est propre au même titre que la forme de son corps », sur ce qu'est la véritable éducation « qui consiste à aller tout d'abord à la découverte de l'enfant et à réaliser sa libération », etc.

C'est là que nous retrouvons ce qui lui importe, finalement ; c'est là aussi que nous trouvons notre héritage.

Il n'y a, en France, que trois cents écoles Montessori environ et la méthode Montessori n'est pas celle de l'école maternelle française bien que l'école maternelle française ait été profondément influencée par madame Montessori et soit restée, pour l'essentiel, en accord avec elle. Peut-être même que, nulle part au monde son message n'a été mieux compris que dans nos meilleures classes. « *Par ses maîtres, Marie Montessori s'apparente à la France et c'est en France que sa tournure d'esprit scientifique, son imagination riche mais disciplinée, sa technique variée et minutieuse, enfin son spiritualisme ardent mais discret devraient être le plus appréciés...* » (Madame Lubienska de Lenval). Mais...

Lorsque madame Montessori a ouvert à Rome les Maisons des Enfants, l'école maternelle française avait déjà, depuis longtemps — en 1882 — remplacé la salle d'asile et elle avait sa tradition. Madame Pape-Carpentier, et surtout madame Kergomard, avaient hardiment combattu, la première, dès 1867, pour abattre la salle d'asile, la seconde pour obtenir et pour organiser des écoles maternelles. Avec une généreuse passion, une indépendance d'esprit indomptable, une foi invincible dans l'éducation populaire, madame Kergomard avait voulu que l'école ouverte aux petits fût « maternelle » et préparât, en eux, par la joie, le bonheur, l'amour de la liberté, des consciences fermes ; elle avait obtenu pour eux des cantines, des lits, des installations sanitaires et elle avait défini les principes de leur éducation, de la culture de leur intelligence, de leur

imagination, de leur sensibilité, de la sauvegarde de leur spontanéité et même de leur fantaisie. Madame Kergomard nous a persuadées que l'action de l'éducatrice sur les enfants est d'autant plus efficace qu'elle est plus personnelle et elle a sans cesse exercé nos esprits à la critique de nos méthodes ; elle nous a transmis le besoin de la libre recherche pédagogique ; elle n'eût jamais consenti à nous transmettre un système pédagogique, et le champ laissé libre aux initiatives des institutrices françaises est presque illimité car la réglementation des écoles maternelles est brève.

Aussi, lorsqu'en 1918-1920, miss Cromwell, qui avait traduit en français *Pédagogie scientifique*, dota toutes les écoles annexes des écoles normales d'institutrices françaises du mobilier et du matériel Montessori et créa des classes Montessori modèles dans la banlieue parisienne, la connaissance de la méthode se répandit rapidement et elle fut expérimentée avec enthousiasme. Elle pouvait s'adapter aux principes de la pédagogie française et nos institutrices y trouvaient le ferme appui d'un système coordonné, simple et clair. La physionomie de nos écoles fut renouvelée par l'adoption du mobilier — une plus grande liberté de mouvements fut laissée aux enfants et l'atmosphère des classes devint plus joyeuse — l'activité des enfants, individualisée, fut réglée par le matériel — l'éducation sensorielle systématique fut tentée avec curiosité — l'ambiance de calme, de silence, la « leçon de silence », modifièrent et parfois très profondément les habitudes des institutrices et l'éducation des enfants. Mais, après avoir apprécié le soulagement qu'apportent à des maîtresses les assurances et les certitudes montessoriennes, les résultats des expériences faites furent mis en discussion.

Il n'est ni dans notre humeur ni dans notre tradition de nous soumettre à un système pédagogique et chaque institutrice revendique le droit d'adapter à son tempérament, à ses élèves, la méthode Montessori ; le droit aussi d'accueillir d'autres méthodes qui, en même temps que la méthode Montessori, avaient été diffusées : la méthode du docteur Decroly, celle de l'École de Genève ; chacune aussi voulait connaître tous les courants pédagogiques qui circulent en tous sens à travers le monde d'aujourd'hui et s'informer par les écoles normales d'institutrices, par les inspectrices des écoles maternelles, les revues spécialisées des tentatives qui étaient faites, çà et là, pour adapter aux idées nouvelles des psychologues, des médecins sur la psychologie enfantine, sur les besoins, les intérêts, les « pouvoirs » de l'enfant.

De la méthode d'éducation sensorielle de madame Montessori, il reste partout des traces dans nos écoles, mais elle n'est plus appliquée dans son esprit, dans sa rigueur scientifique, dans sa précision sèche ; la philosophie contemporaine s'est beaucoup éloignée, à jamais sans doute, des philosophes du XVIIIe siècle et il est devenu difficile de croire à la « construction » de l'homme à partir de l'éducation des sens... A l'usage

du matériel éducateur analytique, schématique, inerte, nos maîtresses préfèrent l'éducation sensorielle par l'observation de la nature ou par le travail manuel, par le dessin, par le chant, par l'activité créatrice, si chargée d'expériences qu'elle soit ; et la recherche libre et tâtonnante du langage précis, le dialogue de la maîtresse et de l'enfant ont repris leur place.

L'éducation sensorielle est-elle réellement l'essentiel de l'éducation des jeunes enfants de deux à sept ans ? N'y a-t-il pas dans l'enfant, en dehors des « embryons » de son intelligence, des forces de vie qu'elle ne met pas en jeu ? Les psychologues contemporains ont confirmé notre expérience : c'est de deux à sept ans que la sensibilité et l'imagination de l'enfant prennent la forme et la couleur qui marqueront pour toujours l'adulte qu'il sera et feront ses jours tristes ou lumineux. Nos institutrices s'étonnent que madame Montessori ait accordé dans ses écoles si peu de place à la culture de l'imagination et aux joies si vives qu'elle donne à l'enfant, elle ne laisse pas d'accès dans ses classes à nos fées, aux héros de nos fables, au petit prince qui ne voit pas son ombre, ni au merveilleux qui brise, pour assouplir la pensée et délivrer l'esprit d'invention, tous les cadres logiques au pays d'Alice. Une de ses disciples françaises les plus ferventes écrit : « Il ne faut pas dire : « *Supprimons l'imagination de l'esprit des enfants* », mais disons : *L'imagination ne suffit pas à son esprit. Il faut nourrir d'autres faces de son esprit. Nous disciplinerons son imagination. Pour cela, donnons-lui des choses positives.* » (G.-J.-J. Bernard)[1]. Dans nos meilleures classes, tout est très différent : les contes, la poésie, les beaux textes qui chantent, les vieilles chansons populaires donnent une atmosphère que nous croyons être vraiment éducative ; il nous est possible d'éveiller une attention passionnée en racontant une belle histoire et de soutenir longtemps l'effort des activités libres qu'elle suscite, de faire découvrir à l'enfant la joie de s'exprimer par des œuvres qui portent son sceau : histoire qu'à son tour il invente, textes qu'il écrit, beaux dessins fidèles aux images qu'il porte en lui, terres et cires qui donnent forme et vie à ses héros... Il sait alors accepter la discipline nécessaire et, comme l'a enseigné avec tant de force, madame Montessori, libérant toutes ses énergies pour mener à bien son travail, il se « construit » ; nos institutrices ont ainsi travaillé dans la même direction que madame Montessori mais elles ont ouvert des voies nouvelles à l'activité enfantine et ont donné à son libre choix des possibilités indéfiniment variées, diverses comme le sont les enfants eux-mêmes.

***

Les discussions que les institutrices françaises ont ouvertes sur la méthode Montessori se sont aussi ouvertes hors de France; j'ai vu à

1. *La Méthode Montessori* (Desclée de Brouwer).

l'étranger peu d'écoles Montessori qui soient restées tout à fait fidèles aux règles de la méthode mais j'ai vu partout des écoles qui ont été influencées par elle. Il est impossible de prévoir ce qui de son influence survivra. Mais la place qu'occupe madame Montessori dans l'histoire des doctrines pédagogiques est et restera sans nul doute considérable. Ses disciples ont parfois, auprès d'elle, pensé à Gandhi. Pour nous, nous retrouvons dans son œuvre l'idéal humaniste de Comenius, de Rabelais, de Montaigne ; nous recueillons dans son système l'héritage de la philosophie sensualiste ; nous reconnaissons l'écho de la pensée de Rousseau dans sa confiance dans la nature humaine et, dans le lyrisme avec lequel s'exprime sa foi dans le redressement de l'humanité par la science et par l'éducation, nous la sentons proche de tous les romantiques, poètes ou socialistes. Mais elle a contenu ce lyrisme par une solide formation scientifique de médecin et psychologue ; elle s'apparente à tous les chercheurs qui ont dégagé les méthodes de la psychologie expérimentale. Pédagogue, elle a continué l'œuvre de Pestalozzi, de Frœbel ; elle a été, bien qu'elle s'en soit défendue, pionnière des méthodes actives, de l'École Nouvelle. Pour nous, son action a continué celle de madame Necker de Saussure, de madame Pape-Carpentier, de madame Kergomard.

Madame Montessori a eu de l'éducation l'idée la plus haute. On ne pourra jamais oublier son audacieuse tentative.

HENRIETTE SOURGEN,
Inspectrice générale des écoles maternelles.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

FRANÇOIS VILLON : ŒUVRES

Préface et notes critiques de Roger H. Guerrand *(Club français du Livre)*

Parmi les rééditions multiples de l'œuvre de François Villon, celle-ci a droit à une attention toute spéciale. Le texte admirable que l'on sait est en effet accompagné de photographies, tant anciennes que modernes, et qui, avec audace ou subtilité, illustrent librement *les Lais* et *le Testament*. A vrai dire, il s'agit moins ici d'illustration littérale que d'évocation et même d'allusion. Point de hennins, bien sûr, ni de poulaines. Les archers sont des flics, et les tavernes, des bistros. Les coquillards sont des « repris de justice » et leur Châtelet, une « maison d'arrêt ». Et nul voile, ou nul artifice, ne dissimule la paillarde Margot.

Le Villon imprévu qu'a conçu M. Jacques Darche, ne choquera que ceux qui ne goûtent dans *le Testament* qu'une certaine couleur « moyenâgeuse », devenue conventionnelle, à laquelle se sont toujours tenus les illustrateurs du texte. Cette fois, la rupture est totale.

YVAN CHRIST

(Suite de la chronique bibliographique page 148).

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

ARMAND SALACROU

Voila deux ans qu'aucune pièce de lui n'a été donnée à Paris. Mais *Histoire de rire*, que l'on reprend incessamment au théâtre Saint-Georges avec Danielle Delorme, Pierre Dux et Yves Robert, précédera de peu *Une Femme trop honnête*, que jouera Sophie Desmarets, et *Le Miroir*, qui cherche encore sa distribution. Cette même saison, on représentera à Londres dans une traduction anglaise *Histoire de rire*, *Le Héros et le Soldat* et *La Terre est ronde*. Six pièces jouées en même temps, c'est un hasard que n'a pas souhaité Salacrou, pourtant il constate avec amusement que c'est une manière comme une autre de célébrer ses trente ans de théâtre. Car c'est en décembre 1925 que son nom apparut pour la première fois sur une affiche, celle de l'Œuvre où Lugné-Poe monta *Tour à Terre*. L'auteur avait vingt-six ans, sa licence de philosophie, il était marié, déjà père, et avait écrit un acte, *Le Casseur d'Assiettes*, qui ne fut jamais représenté, mais publié à cent exemplaires par un marchand de tableaux enthousiaste, avec de belles lithographies de Juan Gris. Salacrou dut accompagner le bulletin de souscription d'une phrase qui expliquait sa pièce : « Prisonnier du ciel, l'homme traîne la littérature à sa remorque... déconcerté par l'histoire de la pensée, il prête l'oreille aux paroles des innocents dans l'espoir d'y surprendre une imprudence divine ; il attend des miracles : passe-temps désespéré. »

Le jeune homme Salacrou a défini là ce qui sera l'essence de sa vie et de son œuvre : chercher à surprendre une imprudence divine. Vingt-cinq ans plus tard, il écrit *Dieu le savait* ou *La Vie n'est pas sérieuse*, et publie

la pièce avec en exergue une citation de saint Paul : *C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire*, et un passage de Luther qui réduit à néant le libre arbitre. Voilà ce qui le hante, ce qui le blesse : un créateur qui aurait voulu sa créature imparfaite. Et il cherche une signification à « cette aventure innommable qu'est la vie ». Aussi, récemment, répondant à un questionnaire qui lui demande entre autres : « Qui auriez-vous aimé être ? » il écrit d'un trait : « Dieu, pour comprendre l'univers et le sens de la vie. » Salacrou affirme qu'il ne croit pas en Dieu, mais il ne pense qu'à lui. Son cas n'est pas nouveau. Claudel ayant lu dans le *Figaro littéraire* le récit douloureux qu'il fit de la mort de Charles Dullin lui écrivit : « Cher monsieur Salacrou, vous accusez le Bon Dieu de se taire, mais voilà deux mille ans qu'Il crie à tue-tête du haut de la croix. Ce n'est pas sa faute s'il y a tant de gens qui se bouchent les oreilles. » A quoi Salacrou rétorque : « Je me demande, moi, pourquoi le Tout-Puissant n'est pas assez puissant pour se faire entendre et forcer les faibles oreilles d'un homme. » Écoutez et vous entendrez, cherchez et vous trouverez. « Mieux, si vous cherchez c'est que vous avez déjà trouvé, ce jeu de cache-tampon me dégoûte », s'écrie Salacrou. Passe-temps désespéré, en effet, pour cet impatient.

Impatient, anxieux, et grand nerveux que cet homme blond, avec son visage découpé au ciseau, et dont les yeux bleus ne cillent jamais. Normand qui n'a aucune des prudences de sa race, il se lance à toute vitesse dans la conversation, louant, critiquant avec le même emportement, enthousiaste, généreux, injuste aussi comme tous les passionnés. Sa volubilité, qui enchante et consterne à la fois ses amis, il la met sur le compte de la timidité qui fut celle de sa jeunesse. « Et je suis allé de la timidité à l'indifférence, sans passer par la maîtrise de moi. Et puis, je parle vite, parce que je me dis que ça ennuiera moins longtemps ceux qui m'écoutent. » Cette humilité, pour sincère qu'elle soit, inquiète ceux qui en reçoivent la confidence. Ne serait-ce pas lui qui s'ennuie vite avec ses interlocuteurs ?

D'ailleurs, il avoue qu'il sort peu, et qu'étant un écorché vif, il craint de voir les gens qu'il aime. Ce goût de la solitude lui a donné celui de la haute montagne. A deux mille mètres, il se sent apaisé. C'est un grand skieur qui recherche les excursions difficiles, prend des risques afin d'en triompher. L'été, il va à Luchon, et, avec ou sans guides, fait des ascensions. « C'est pour moi, dit-il, une coupure bienfaisante avec les mille et un embêtements quotidiens. Je me lève à cinq heures trente, et je travaille dans une paix absolue jusqu'à midi, heure où le courrier ramène les embêtements. Quand j'ai un arrêt dans mon travail, soit que j'aie terminé un acte, ou que je rencontre une difficulté à résoudre, alors je pars pour une excursion de deux ou trois jours. Cela me repose et remet mes idées en place. J'ai besoin de la détente que me donne la vie à l'hôtel ou dans un refuge, ce changement de milieu, de peau. C'est une trêve à mon anxiété imaginative. J'ai la hantise de la mort, pas de la

mienne, de celle des autres. Je redoute le pire, toujours, pour ceux que j'aime. C'est fatigant... Et puis je me laisse aller à des rêveries, j'imagine être quelqu'un d'autre, j'échafaude les circonstances d'une vie qui serait différente de la mienne... Oui, c'est peut-être comme cela que je rencontre mes personnages. Mais finalement, je ne trouve aucun sens à l'existence, et j'arrive à mon âge profondément déçu. J'ai traversé ma vie, enveloppé dans le souvenir de mon enfance, et beaucoup de mes actions, incompréhensibles à mes proches, sont des cadeaux que je fais au gosse de vingt ans que j'ai été. J'avais dix-sept ans quand j'ai quitté Le Havre où je suis né, pour venir à Paris où, après deux années de médecine, j'abandonnai l'hôpital Saint-André pour la Sorbonne. Un an plus tard, licencié de philosophie, j'entrai comme rédacteur à l'*Humanité*, où j'eus l'idée de ce concours : quel est le plus mauvais patron de Paris ? Puis, je devins assistant metteur en scène dans une compagnie de cinéma, et peu après je fondais une petite affaire de publicité pharmaceutique, qui réussit en quelques semaines, se multiplia en quelques mois, et devint en trois ans une des premières de France. Voilà quinze ans que cette activité commerciale est morte, mais elle me procure encore le plaisir de mettre en fureur quelques esprits mal lavés, qui me traitent de milliardaire, et ce qui pis est, de milliardaire communiste. Tout cela parce que j'ai préféré gagner ma vie dans les affaires, plutôt qu'en écrivant des comédies commerciales. J'ai eu un grand-père ruiné du jour au lendemain par un homme d'affaires véreux, j'ai entendu toute mon enfance parler de ce drame, j'ai vécu dans la terreur de manquer d'argent. Aussi je suis content pour moi et les miens de n'avoir pas à m'inquiéter du lendemain, mais je n'ai aucun goût pour le luxe extérieur. Je n'ai jamais eu de grosses voitures, et si j'habite l'Étoile, c'est qu'il me plaît de regarder de mon balcon le morceau de ciel qui va de l'Arc de Triomphe aux lointains bleutés du mont Valérien. Mais je garde la nostalgie de ma vie d'étudiant, quand je peux, je m'installe dans un petit hôtel de la rive gauche pour travailler, et si j'ai dans mon appartement quelques tableaux de Picasso, de Braque, de Vlaminck ou de Dufy que j'aime, ma chambre est nue comme celle que j'avais au Quartier Latin. »

Pas un bibebot en effet dans la chambre d'Armand Salacrou. Un lit-divan, quelques-uns de ses livres préférés sur une étagère, un tourne-disques, une table encombrée de papiers, et des murs blancs où sont épinglées des photos de montagnes, témoins de ses victoires d'alpiniste et de skieur. Le couloir qui mène à cette « turne », comme il aurait dit autrefois, est garni de rayons encombrés de livres. « Ça, dit-il en montrant une longue rangée, ce sont déjà les Goncourt pour novembre prochain. Ah, je ne me doutais pas, lorsque j'acceptai de faire partie de l'Académie Goncourt, aussi bien par admiration et sympathie pour les Dix, que par souci de n'avoir jamais à être obséquieux envers l'Académie française, que chaque semaine de ma vie je recevrais des paquets de livres. Ce qui a pour résultat de créer tous les ans un ingrat, et deux cents

ennemis. Je ne savais pas qu'il pût y avoir en France autant de romanciers. Des romans, moi aussi j'ai voulu en faire. J'en ai commencé trois, ils sont devenus trois pièces. »

Foncièrement auteur dramatique, Salacrou est aussi, dans toute l'acception du mot, un homme de théâtre, et un écrivain qui sait construire des phrases qui cernent admirablement sa pensée. Il n'est qu'à lire dans les six volumes de son *Théâtre*, les notes dont il fait suivre chacune de ses pièces pour s'en convaincre. Elles sont des réflexions passionnantes sur lui-même, son œuvre, les circonstances qui l'entourent, et l'accueil que lui fit la critique et le public : « Ce collaborateur du dramaturge que l'on oublie toujours, et qui a peut-être autant d'importance que lui... Il y a des publics de talent et des publics ratés... Les grandes époques théâtrales sont les lieux de rencontre d'un grand poète avec un grand public. »

« Le théâtre devient un commerce impossible », disait récemment un directeur à Salacrou, qui eut un haut-le-corps, lui qui avait créé des affaires commerciales pour que son théâtre n'en soit pas une. « Mais, à la réflexion, dit-il, n'était-ce pas le commerçant qui avait raison ? Peut-on reprocher à un directeur qui patauge dans les soucis financiers de penser avant tout, et même au moment où il choisit son prochain spectacle, à la recette ? Au nom de quel impératif veut-on imposer au public, qui paie pour se distraire, un spectacle qui lui déplairait ? Qu'il soit dans la nécessité de plaire au public tous les soirs, c'est à la fois la grandeur et l'infirmité du théâtre. Autrefois on me disait : j'aime ou je n'aime pas ta pièce. Aujourd'hui on déclare : ça marchera ou ça ne marchera pas. Une ouvreuse m'annonça un jour : « C'est un succès, monsieur Sala- » crou, nous avons ce soir beaucoup de visons. » Car le théâtre à Paris n'est plus un plaisir démocratique. Le parterre, le paradis n'existent plus, ou personne ne veut y aller. L'habitude du cinéma, peut-être, et de ses gros plans, rend insupportable de regarder une pièce comme avec le gros bout de la lorgnette. J'ai été en Rhénanie dans des théâtres datant de trois ou quatre ans. Ils sont construits de manière à ce qu'il n'y ait pas de paradis, et que personne ne puisse arriver en auto devant la porte, pour démocratiser le public. A l'intérieur, les murs sont en briques afin de ne pas dépayser le prolétaire. Et l'on y donne presque uniquement des classiques qui font salle comble. Le théâtre en France est trop cher, alors on n'y va qu'à coup sûr, et rarement. » Le théâtre est trop cher, c'est une opinion d'auteur dramatique, ce n'est pas celle des directeurs de théâtre qui se plaignent de ne pas faire leurs frais.

« Nous demandons le rassemblement d'un public de spectateurs qui puissent venir au théâtre pour cette seule raison qu'ils aiment le théâtre et non parce qu'ils peuvent claquer cinq cents francs dans la soirée sans se gêner, et nous savons qu'un jour on s'étonnera que, les bibliothèques étant gratuites, les théâtres soient payants, et payant même des impôts », écrivait Salacrou en 1946.

Généreuse utopie qui lui ressemble bien, mais là encore les directeurs de théâtre auraient leur mot à dire.

L'AMATEUR DE JARDINS

Il y a une différence entre aimer les jardins et être amateur de jardins. Celui qui aime les jardins apprécie leurs ombrages et leurs pelouses, et les fleurs qui les parfument, et celles dont la couleur fait une tache heureuse dans la verdure. Il ne sait d'elles que leurs noms familiers, pour lui toutes les roses sont des roses et les lis des lis, il se grise à l'odeur des narcisses et des jacinthes, les hampes bleues des pieds d'alouettes réjouissent son œil et le petit visage velouté des pensées l'attendrit. En somme, un jardin ne lui apporte que le plaisir des sens. Il le voudrait fleuri d'un bout de l'année à l'autre et déplore qu'à la saison des tubéreuses il faille se passer du lilas, et qu'à celle des pivoines manquent les glaïeuls. Ce n'est pas un botaniste, c'est un rêveur.

L'amateur de jardins est d'une autre espèce : c'est un érudit et un réaliste. Il sait le nom savant de toutes les plantes et de chacune de leurs variétés. L'œillet du poète et le souci sont pour lui le *dianthus barbatus* et le *calenduna officinalis*, l'innocent bleuet devient fabuleusement une centaurée, l'épine-vinette une maladie : le berberis, et s'il parle de *l'antirrhinum*, ne croyez pas qu'il recommande un remède contre le rhume de cerveau, mais qu'il indique une gueule-de-loup. Lorsque ces termes barbares, et d'autres qui le sont davantage, sont inscrits sur une étiquette au bout d'un bâton, où ne se voit encore nulle trace de végétation, l'amateur de jardin montre en les déchiffrant le même ravissement que s'il admirait la fleur épanouie. Il a aussi une âme de collectionneur. Mais plus généreux que n'est souvent celui-ci envers ses rivaux, il donne assez facilement les graines de ses plantes rares. Charité ? Non, égoïsme et prudence, car c'est pour multiplier l'espèce et s'assurer contre la perte, ou plutôt la mort de l'objet aimé.

Un jardin, pour l'amateur de jardins, c'est un champ d'expériences, et c'est aussi le jardin d'Épicure car il lui faut beaucoup de philosophie pour supporter les tracas que lui apporte sa passion. Jacqueline de Chimay a raconté aux lecteurs de cette revue les tribulations d'un jardinier. Dans un livre charmant qui paraîtra bientôt : *Plaisirs du Jardin*, elle expliquera avec humour quelques-uns des déboires réservés par le jardinage à ceux qui s'y livrent, et donnera des recettes efficaces aux apprentis jardiniers.

Passe-temps raffiné, le jardinage, et comme il est sage celui dont « le bonheur consiste aux beautés d'un jardin », ainsi que disait à peu près La Fontaine. Mais ces beautés sont aléatoires, et victimes non seulement de l'inexpérience et des intempéries, mais encore des caprices de la

mode. Car l'amateur de jardins crée et subit la mode. On apprend de lui que le *viburnum Tinus*, autrement dit le laurier-tin, est élégant au nord de la Loire, mais qu'au sud il paraît commun ; que le kochia, qui ressemble à un œuf de Pâques en verdure, est d'une vulgarité insupportable, car il prétend être un résineux, comme le *picea Albertiana conica*, sans en avoir la permanence et qu'il ose rougir à l'automne. Quant à ces petites fleurs odorantes, style Second Empire, comme le réséda et l'héliotrope, on n'en fait plus les bordures des allées potagères, et il n'est pas sûr qu'on trouverait encore leurs graines si l'on avait la fantaisie de les réclamer aux marchands. En revanche, la dernière exposition horticole de Londres a remis en faveur le géranium, considéré jusqu'alors comme la plante banale des jardins municipaux. Que faut-il en conclure ? Est-ce l'apparition d'un new-look dans la mode, puisque le fin du fin était dernièrement d'avoir un jardin gris ? On recherchait les feuillages de cette nuance indécise, on ne tolérait que des fleurs blanches, ou à la rigueur d'un bleu extrêmement pâle, on avait décrété que rien n'était plus vulgaire qu'une tache de couleur sur une pelouse ou dans un parterre. Celui qui aime les jardins ignore ou méprise ces purismes, mais l'amateur de jardins dédaigne sa raillerie ; l'un et l'autre d'ailleurs ne sont pas près de s'entendre et toute explication entre eux reste vaine, car il arrive toujours que ce soit trop tôt ou trop tard pour le voir dans sa floraison, que le premier aille chez le second visiter son jardin.

MARIE BELL

Lorsqu'au printemps dernier elle apparut au Grand-Théâtre de Bordeaux, dans l'*Orestie* que monta Jean-Louis Barrault pour le festival, sa haute silhouette drapée de la pourpre de Clytemnestre, le masque étroit qui stylisait le haut de son visage, et sa voix admirable emplissant aisément la vaste salle de Louis, durent effacer sur le visage de ceux qui se souvenaient l'avoir vue danser à ce même théâtre, le sourire attendri qu'ils réservaient au petit rat revenant sur la scène de ses débuts. La personnification même de la tragédie se dressait devant eux, terrible, implacable, et si Terpsichore apprit à Marie Bell à se mouvoir avec grâce, c'était bien à Melpomène qu'elle devait la majestueuse autorité de la reine.

De la danse à la tragédie, la route parcourue par Marie Bell ne fut pas sans détours. Elle quitta Bordeaux, où elle naquit, et les ballets du grand-théâtre, avant sa quinzième année, une fugue, en troisième classe pour Londres. Elle était engagée au London Pavillion quand une troupe parisienne vint représenter *Andromaque*. L'actrice qui jouait Céphise tomba malade, on demanda à la petite danseuse française de la remplacer. « On

avait coupé dans le rôle, raconte Marie Bell, et je n'avais plus que quelques vers à dire. Mais on trouva que j'avais une bonne voix et on me conseilla de faire du théâtre. Je partis pour Paris, je travaillai avec Mme Dux, la mère de Pierre, et je me présentai au Conservatoire dans une scène d'*Iphigénie*. Je fus reçue dans la classe de Leitner. Et je repartis, faisant la première année quelques navettes entre Londres et Paris pour suivre vaguement les cours, où j'avais comme camarade Madeleine Renaud. La seconde année je restai à Paris sans bouger, et j'ai concouru dans le *Mariage blanc* de Jules Lemaître (je n'ai jamais concouru en tragédie). J'ai été appelée à passer la dernière, vers six heures du soir, et je m'en allai sans attendre les résultats. J'ai appris le lendemain que j'avais le premier prix et Fabre m'a fait venir pour me proposer un engagement d'un an à l'Odéon. « Ça, jamais, ai-je répondu, ce serait encore » pour moi la province ! » Alors il m'a fait jouer à la Comédie-Française Angélique du *Malade Imaginaire*. Je n'ai pas fait au Français mes trois débuts officiels, je n'étais jamais là, je tournais des films. Et puis Féraudy dit un jour : « Cette petite qu'on ne voit jamais, si on l'essayait » dans *les Corbeaux* pour remplacer Falconetti, malade, dans le rôle » de Blanche ? » Ensuite on m'a fait jouer dans *le Menteur*, puis avec Madeleine Renaud, dans *A quoi rêvent les jeunes Filles*, que Charles Grandval avait mis en scène d'une façon ravissante. Mais on ne me distribuait jamais dans aucune tragédie. Sauf peut-être au mois d'août où il m'est arrivé de jouer une ou deux fois Aricie ou Junie. C'est Edouard Bourdet qui le premier pensa que j'étais une tragédienne. Il me fit jouer Eriphile dans *Iphigénie*, et j'en fus récompensée par un article plein de louanges de Brisson. Je fus alors Hermione, Esther, tout en étant aussi Célimène, Doña Sol, la Camille de Musset, ou la Roxane de Rostand. C'est encore Édouard Bourdet qui voulut que je joue *Phèdre*, et il avait commandé le décor à Jean Hugo. Il n'eut pas le temps de réaliser ce projet avant la guerre ; c'est Jean-Louis Vaudoyer qui le reprit, et confia la mise en scène à Barrault. C'est avec Jean-Louis que j'ai le plus et le mieux travaillé. Que de joies et de peines j'ai partagées avec lui, quand il monta à la Comédie-Française, *le Soulier de Satin*, *Antoine et Cléopâtre* dans la traduction de Gide, ou cet hiver à Marigny, *Bérénice*. »

Toutes ces grandes héroïnes que Marie Bell évoque devant moi, tandis que nous dînons aux bougies sur une petite table au milieu des meubles capitonnés de damas jaune de son salon, je les ai vues chacune plusieurs fois jouées par elle, sans me lasser, car je découvrais toujours une nuance nouvelle dans son interprétation. Comme toutes les grandes actrices, Marie Bell ne cesse de perfectionner ses rôles. Elle n'a pas fixé immuablement son personnage le soir de la première, on sent qu'elle laisse des marges à son inspiration, et aux représentations suivantes, sans déplacer le mouvement d'une scène, par un geste différent, une intonati. n plus subtile, elle sait lui donner un nouvel éclairage. Les théâtres

d'alternance ont cet avantage sur les autres, qu'ils empêchent les comédiens de mécaniser leur jeu. « Je ne pourrais pas jouer tous les soirs. J'ai joué aux Ambassadeurs *le Secret*, trois cents fois de suite. J'ai failli devenir enragée, dit Marie Bell avec ce grand rire qui illumine son visage pâle et grave, car j'ai un grand respect du public, et chaque soir j'ai le trac, comme si j'abordais le rôle pour la première fois. Mon métier ne m'apporte pas la joie, mais l'inquiétude. Quarante-huit heures avant une générale, je suis malade d'angoisse. Et si j'ai du succès ce soir-là, j'ai un sentiment de culpabilité, celui de n'avoir pas donné le meilleur de moi, de pouvoir faire davantage. Les applaudissements ne suffisent pas à me contenter. Pour moi, le plus grand témoignage du succès, c'est le silence de la salle, et la minute de silence qui précède parfois les applaudissements, quand les spectateurs n'ont pas encore assez dominé leur émotion pour manifester bruyamment. Et ce qui me fâche, c'est que l'on me dise : « Comme votre rôle était difficile », car notre métier est de faire croire que ça n'est pas difficile. Ce métier d'ailleurs m'attriste : quand je joue un grand personnage, Phèdre, Prouhèze ou Clytemnestre par exemple, je ne m'en libère pas en trois heures de spectacle. J'y ai beaucoup pensé avant de le créer, je me suis documentée sur lui, il m'habite, il pèse sur moi longtemps après que le rideau est tombé. Il me poursuit jusque chez moi où je prends une douche et un souper, mais quand je ne suis pas contente de moi, je ne peux rien avaler ! »

Heureusement, cette grande tragédienne aime la vie autant que le théâtre, et quand celui-ci lui laisse des loisirs elle sait en profiter, et gaiement, le rire lui va si bien. « J'aime aussi tellement les voyages, dit-elle, que je crois bien que ce à quoi je tiens le plus au monde, ce sont mes malles et mes valises. Je suis toujours prête à partir, en auto, en train, en bateau, en avion, et ne pas connaître la langue des pays où je vais, me sentir isolée, perdue, j'adore ça. »

Pourtant il lui faudra rester tout le mois d'octobre à Paris, et jouer tous les soirs l'*Orestie* que Barrault donnera à Marigny. L'admirable spectacle qui a enthousiasmé Bordeaux sera ici augmenté des *Euménides*, où le spectre de Clytemnestre ajoutera pour Marie Bell une hantise de plus à celles dont l'obsédaient déjà l'épouse criminelle et la mère assassinée. Ensuite, de novembre à mars, ce sont les plaintes amoureuses et la fierté blessée de *Bérénice* qui la tourmenteront à travers la Suisse, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Jean Chevrier sera Titus, et c'est la première fois que Karsenty emmène en tournée une tragédie. Mais le triomphe que remporta Marie Bell dans celle-ci rend l'expérience sans danger.

Quand elle rentrera dans son ravissant appartement des Champs-Élysées, elle sortira peu de chez elle, car elle n'est pas mondaine, et vivra entre quelques amis, son caniche, ses fleurs et les plantes de son balcon, se plaisant à regarder son Bonnard, son Degas, son Boudin ou ses Jean Hugo, relisant peut-être les belles lettres qu'elle reçut de Claudel, qui

sont encadrées et posées sur le piano, et parmi elles ces vers qu'il lui adressa le 27 novembre 1943 après la première du *Soulier de Satin* :

L'hameçon qui par les yeux
Pénètre jusqu'aux entrailles
Un ange mystérieux
Plein d'amour et de funérailles
L'a caché dans cet archipel
D'étoiles qu'est Marie Bell.

DENISE BOURDET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

H.M.S. KELLY

par Kenneth POOLMAN

La brève carrière de ce destroyer anglais qu'un seul commandant, le futur amiral Mountbatten, conduisit de son armement à sa fin héroïque le 23 mai 1941 lors de la bataille de Crète vient d'être retracée par l'un de ses anciens marins.

Admis au service actif le 23 août 1939, le *Kelly*, dix jours plus tard, attaquait son premier sous-marin. Il fit la guerre en mer du Nord, survécut aux effets d'une mine, puis à ceux de la torpille d'une vedette rapide allemande au cours d'un raid dans le Skagerrak pendant la campagne de Norvège. Ramené à la remorque à 3 nœuds sous les attaques incessantes de l'aviation ennemie, « il ressemblait davantage à un sous-marin qu'à un destroyer » lorsqu'on le rentra au bassin.

Réparé, le *Kelly* courut l'Atlantique et la Manche, rallia Malte au plus fort du « Blitz », et ce fut ensuite la Crète.

Ce n'est pas seulement parce qu'il est cousin de la reine, mais de tous les marins anglais Mountbatten est l'un de ceux qui nous sont le plus sympathiques, ne serait-ce que par l'aide qu'il nous apporta en Indochine en 1945. Ce récit de son commandement du *Kelly* ne fait qu'augmenter cette impression. (Traduction de R. Jouan.)

J. M.

VOIX DU HOGGAR

par Mme Maraval BERTHOIN *(Piazza)*

Ce volume rassemble un choix de « paroles et sentences » recueillies dans le Hoggar par Mme Berthoin. Citons celles-ci qui rapprochent les chameaux (très injustement méconnus) des acteurs éternellement renouvelés de la comédie humaine :

Moussa-ag-Amastan disait :

« La ruse de nos méhara m'a souvent fait rire :

» Ils ont la même joie à se prendre l'un à l'autre la chamelle préférée que nous, les hommes, nous avons à nous prendre, l'un à l'autre, la sultane la plus belle.

» La meilleure part est toujours celle que tu n'as pas. »

Le Père Charles (de Foucauld) disait :

« Pour avoir un morceau de sucre, mon méhari a les grâces du petit enfant qui me baise les mains ;

» Et pour prolonger la halte, il prend la mine accablée de mon servant noir, le brave Paul, quand celui-ci trouve qu'il est trop tôt pour sonner la messe.

» La ruse sert aussi bien la gourmandise que la paresse. »

L. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 160).

THÈSES DE PARIS

par Raymond Las Vergnas

La « saison des thèses » vient, une fois de plus, de s'achever à l'Université de Paris. Commencée en avril, elle a mis le point final à l'immense et obscur effort qui, dès novembre, prend naissance à la Faculté. Le rythme du doctorat qui, au cours des mois d'hiver, avait été régulier et calme, a connu, comme chaque année aux environs de Pâques, un frémissement d'accélération. La salle Louis-Liard, temple sacro-saint des soutenances littéraires [1] n'a plus suffi à abriter sous ses dorures, ses fresques et l'œil amusé de Richelieu tant de candidats, tous pressés d'aboutir avant le terme de l'année scolaire, prélude au décisif « mouvement », ou de repartir avec l'été vers leur pays d'origine. Il a fallu mobiliser d'autres amphithéâtres, et « soutenir » d'autres jours que le rituel samedi, tout en mordant plus avant encore dans le mois de juillet.

A se fier à de tels signes extérieurs, il serait naturel de penser que le nombre des étudiants de doctorat ne cesse de croître. Ce serait cependant une conclusion inexacte. Après avoir atteint un plafond, les thèses de lettres ont amorcé une courbe qui, pour les thèses d'université, accuse un fléchissement très net et, pour les thèses d'État, un recul assez sensible.

Les chiffres, ici, offrent le meilleur commentaire. Les statistiques des thèses d'université font ressortir, sur une courbe s'étendant de la veille de la guerre à l'année scolaire qui vient de finir, les points de repère suivants : 104 inscriptions en 1938 ; puis descente régulière jusqu'au chiffre de 21 en 1942 ; remontée également régulière jusqu'en 1950, année-sommet où l'on atteint le chiffre record de 321 inscriptions. A partir de là, nouvelle descente : 210 en 1951, 208 en 1952, 185 en 1953, 128 en 1954, un peu plus de 80 en 1955.

Le premier fléchissement s'explique de lui-même par le désarroi provoqué par la défaite et les débuts de l'occupation. Quant au second, il semble dû à deux causes. Le titre de « docteur de l'Université de Paris » est particulièrement recherché par les étrangers, notamment par les Américains. Or, à partir de 1950, l'afflux des « vétérans » à qui le gouvernement des États-Unis avait accordé quatre années de subsides, s'est spon-

1. Il ne sera question, dans cette chronique, que des thèses de *Lettres*.

tanément tari. L'autre cause a été la transformation administrative et technique de l'examen lui-même — transformation annoncée depuis plusieurs années déjà — et qui a été réalisée par un décret du 8 février 1954. En vertu de ce texte, le nouveau doctorat d'université comporte, entre autres exigences, le contrôle systématique de la connaissance par le candidat de la langue française. Une épreuve orale est instituée qui, subie six mois avant la date prévue pour la soutenance est, si elle est négative, éliminatoire. La crainte de cette vérification entre sans doute pour beaucoup dans le déclin du zèle manifesté par tant d'étrangers.

Quoi qu'il en soit, et en attendant les effets de cette réforme qui sera appliquée très prochainement, la courbe des thèses soutenues reflète assez fidèlement l'allure générale de la courbe des thèses inscrites. Si l'on tient compte du décalage obligatoire entre la date d'inscription et celle de la soutenance, ainsi que du déchet normal de 60 à 70 p. 100 de renoncements et d'avortements, on constate que le nombre des soutenances de thèses d'université a monté vertigineusement de 1945 à 1953, passant en huit ans de 9 à 80, pour commencer dès lors à s'infléchir : 69 en 1954, une cinquantaine en 1955.

Ce qui est surprenant, c'est que les thèses d'État (lesquelles, soit dit en passant, confèrent seules le grade de « docteur ès lettres » [1]*, le « doctorat de l'Université de Paris » ne conférant, lui, qu'un titre) soient en train de connaître un destin assez comparable. Et les causes sont, ici, malaisées à définir. Est-ce l'énormité de l'effort qui rebute les candidats ? Les statistiques nous apprennent que le temps de préparation des deux thèses — principale et complémentaire — du « doctorat ès lettres » s'échelonne entre trois et vingt ans, avec un « temps moyen » se situant aux environs de sept à huit ans. On imagine ce que représente de ténacité, de courage intellectuel, d'abnégation parfois, une telle entreprise, à une époque surtout où l'évolution des mœurs exalte de toutes parts la rapidité d'action et le rendement.*

Toujours est-il que la courbe des inscriptions de thèses d'État, après avoir atteint, en 1950 (comme pour les thèses d'université), un chiffre également record de 279 (alors qu'en 1940 elle s'était hissée péniblement à 28 et en 1942 à 76), a amorcé, depuis, un mouvement caractéristique de sinusoïde légèrement amortie, dont les pointes vers le bas se situent à 247 en 1952, 235 en 1954, 180 en 1955. La constatation est identique si l'on se reporte aux thèses soutenues. On constate qu'après avoir, au lendemain de la guerre, doublé ses chiffres en trois années, (31 en 1945, 60 en 1948) la courbe des soutenances a connu, depuis, une espèce de stabilisation précaire, puisque ses oscillations se sont inscrites entre 65 et 53.

Le ralentissement apparaît d'autant plus singulier que le Ministère de

1. En principe, il faut être docteur ès lettres pour faire une carrière de professeur de faculté en France.

l'Éducation nationale a fait, depuis quelques années, un geste financier indiscutable en créant, à Paris comme en province, des maîtrises de conférences, et en laissant nettement entendre que l'effort se poursuivrait au cours des années à venir, afin de donner aux professeurs une chance de faire face plus utilement à leurs gigantesques auditoires. Si les candidats au triple rang d'hermine devaient accentuer leurs hésitations, il serait permis de se demander, avec un peu d'inquiétude, si nous ne nous trouverons pas, dans quelques années, devant une crise de recrutement dans l'enseignement supérieur comparable à celle que, d'ores et déjà, connaissent les autres ordres d'enseignement. N'est-il pas significatif qu'au cours des élections qui se sont déroulées, il y a deux mois, à la Sorbonne, deux vacances de postes : l'un d'histoire, l'autre de philosophie, n'aient provoqué, l'une et l'autre, qu'une candidature unique ?

Il serait toutefois prématuré de se risquer à un pronostic. Pour le moment, en raison du grand nombre de thèses d'État en cours, la dominante est toujours l'effervescence. On s'en aperçoit à la difficulté, pour ne pas dire la quasi-impossibilité, de trouver, dans certaines disciplines, des sujets vierges et acceptables. La tradition veut, en effet, que le futur docteur apporte une œuvre originale, et que l'auteur dont il traite soit mort. Le résultat est que, pour la période contemporaine, laquelle fascine beaucoup d'esprits, on aboutit fréquemment à une impasse. La solution consiste à « récupérer », dans la mesure du possible, des sujets plus anciens, retenus il y a quinze ou vingt ans par des candidats dont les directeurs d'études de Sorbonne n'ont plus, depuis ces temps lointains, entendu parler. L'enquête menée pour retrouver la trace des distraits et des négligents réserve parfois des surprises, d'où la tragédie n'est pas exclue. Une investigation récente, menée dans le domaine des lettres anglo-saxonnes, permit de découvrir que le « titulaire » recherché, et silencieux, avait péri dans un accident d'automobile.

J'aurais aimé, puisque je viens d'évoquer les lettres anglo-saxonnes, pouvoir signaler les thèses qui, au cours de ces dernières années, ont illustré une discipline à laquelle, dès ses débuts, un artiste de la vigueur d'Auguste Angellier avait donné un accent nettement littéraire. Si je n'avais pas dû me borner à la session qui vient de se terminer, j'aurais cité, parmi bien d'autres, les travaux consacrés à Kipling, à Byron, à Emily Brontë, à Dickens, à Ford, à Wilde, à Walt Whitman, à Robert Browning, à Matthew Arnold, à George Borrow, à Marston, à Bunyan, au roman régionaliste dans les Iles Britanniques. Mais, comme il me faut me limiter, je me contenterai d'accorder une mention spéciale à la monumentale étude de l'abbé Chapeau sur le cardinal Manning.

D'abord parce qu'au sens strict du mot, ces deux thèses sont de poids. Sept kilos cinq cents, tel est le record atteint par ces deux mille six cents pages in-octavo *serrées, dont le transport à bout de bras parut aux membres du jury constituer une performance physique assez étonnante pour qu'ils se plussent à en faire la remarque à la soutenance. Mais l'intérêt*

des travaux de M. Chapeau ne se réduit point, on s'en doute, à ces dimensions colossales. Au poids matériel, il convient d'adjoindre le poids d'une érudition rare acquise au cours de douze années d'effort inlassable, et le mérite d'une véritable « découverte ». L'auteur, grâce à la bienveillance et à la confiance des héritiers du cardinal : les oblats de Saint-Charles, s'est vu ouvrir leurs archives et a été à même de reconstituer, à un moment critique où ces sources risquaient de disparaître pour toujours, les Manning Papers. *Le résultat est que l'abbé Chapeau nous apporte une somme inestimable de documents — de lettres en particulier — dont la moitié sont inédits et qui font apparaître une figure de Manning, avant sa conversion au catholicisme, singulièrement riche et neuve. La biographie — partiale et partielle — de Purcell, qui jusqu'ici faisait, si l'on peut dire, foi, est complètement dépassée. On comprend que l'abbé Chapeau soit, dès maintenant, salué — et par les Britanniques au premier rang — comme le grand spécialiste international de Manning.*

Une évocation des thèses de lettres de l'année doit, évidemment, accorder une part majeure à la littérature française. M. Pierre Moreau, titulaire de la chaire d'éloquence française en Sorbonne, était tout indiqué pour nous confier les réflexions que lui a inspirées l'année qui s'achève :

« A me limiter aux thèses soutenues de juin 1954 à juin 1955, écrit-il, et, parmi ces thèses, à celles dont j'ai eu à connaître, je ne peux échapper à la mélancolie de tant de pages dactylographiées qui attendent leur tour d'impression — qui l'attendront peut-être jusqu'au jour où leurs résultats seront dépassés et leurs trouvailles défraîchies.

» Dans la diversité des sujets de thèses de doctorats ès lettres quelques courants se dessinent, qui vont dans des directions précises.

» Voici la part des curiosités d'époques, de milieux, de caractères : Maurice Regard réhabilite, à l'aide du fonds Spoelberch de Lovenjoul, des archives et d'une patiente lecture d'une œuvre trop oubliée, ce *Gustave Planche* qui fut un cas littéraire, un cas psychologique et peut-être un cas médical. La thèse-fleuve de Jacques Vier entraîne avec elle, pour nous faire connaître toute l'existence et tout l'univers de *Madame d'Agoult*, une immense documentation, très neuve, très pittoresque. Y prendrions-nous autant de plaisir si Jacques Vier n'était cet interprète du cœur des femmes et cet impitoyable caricaturiste des hommes, toujours obsédé par l'actualité, et transportant son XIXe siècle en plein XXe siècle ?

» Voici la part de l'humanisme, des idées littéraires, des techniques d'art : Jean Marmier trace un savant tableau de *l'Influence d'Horace* au XVIIe siècle et chez les Romantiques. Vittorio del Litto nous apporte le trésor de Grenoble : les manuscrits de Stendhal, du moins ce qu'il en restait d'inédit ; il étudie *les Sources françaises et étrangères* de ses idées littéraires avec respect, mais aussi avec une pointe d'ironie relevée de saveur transalpine. André Vial enrichit les études sur Maupassant de leurs deux meilleures contributions : l'étude critique d'*Une Vie*, sa thèse

complémentaire ; *Guy de Maupassant et l'art du roman*, sa thèse principale. Maupassant offre ce cas privilégié d'un maître du conte, devenu un maître du roman. Esprit d'une fanatique probité, André Vial avait recueilli une abondante moisson de documents dont il a tiré parti depuis quelques années dans une série d'articles. Mais, ici, il n'en fait qu'un usage discret. Il se contente d'aller aux sources, sans ostentation, sans trompe-l'œil, sans négliger les travaux de ses prédécesseurs, auxquels il épargne parfois de faciles sévérités.

» On sera frappé de la concordance d'intérêts qui amène aux études de théâtre toute une jeune école de chercheurs. Je pense à Robert Garapon, qui a étudié, à travers les siècles et depuis le moyen âge, la *Fantaisie verbale* qui bouillonne en sonorités fracassantes, jaillissantes : pour illustrer son propos, il a consacré sa thèse complémentaire à une édition critique de *l'Illusion comique*. Je pense à Francis Pruner, qui s'est enfermé, pendant une dizaine d'années, parmi les austères richesses du fonds Rondel. Il aurait pu n'en tirer, comme tant d'autres, que de l'histoire anecdotique. Il a conçu sa tâche tout autrement. Il l'a voulue essentiellement psychologique. Ce sont les rapports des sentiments entre les hommes qui sont la matière de ses *Luttes d'Antoine* — une histoire balzacienne. En face d'Antoine, Lugné Poe : Jacques Robichez nous permet d'établir cette confrontation avec un remarquable ouvrage, *le Symbolisme au théâtre : Lugné Poe et les débuts de l'Œuvre* qui a vaincu cette difficulté presque insurmontable : rendre la physionomie particulière de chaque « saison » théâtrale et garder cependant à l'œuvre d'un grand aventurier du « tremplin », et aux chefs-d'œuvre qu'il a révélés, leurs proportions justes et leur haute signification. Maurice Descotes, lui aussi, a compris que la véritable histoire du théâtre n'est pas seulement l'histoire des pièces, des thèmes, des types. Son livre sur *le Drame romantique et ses grands créateurs* nous entretient des coulisses, des guichets de location, des cahiers des charges, des heures de répétitions, du cabinet du directeur et parfois du cabinet du ministre.

» L'histoire du théâtre touche aussi au fond des âmes. Raymond Picard l'a compris. Il était préparé, par diverses contributions raciniennes, à suivre pas à pas *la Carrière de Racine*. Il suffit de parcourir sa thèse complémentaire pour savoir sur quelle trame serrée de faits, de textes, d'actes notariés, de lettres retrouvées, de témoignages contemporains, s'appuie sa chronologie. Ce travail est si soigneux que l'on se prend à regretter qu'au lieu d'une *Carrière de Racine* l'auteur n'ait pas écrit un *Racine*. Son dessein, plus limité, va cependant tout droit à quelques secrets du plus secret de nos poètes. Car le « cas Racine » reste un cas d'espèce biographique et qui a des arrière-plans tout matériels. En outre, les liens de l'homme Racine et de son œuvre ont été si vivement contestés, et notamment par Paul Valéry, et de façon si éclatante, qu'il valait la peine de savoir si, réellement, Racine a eu une carrière pareille

à celle de « dix mille » Français de son temps. Nous saurons, désormais, que cette carrière fut unique.

» La découverte des âmes n'est donc pas étrangère aux recherches de nos nouveaux docteurs. Témoin celles de l'abbé Venzac, professeur de l'Institut catholique, qui nous apporte une somme encore inégalée de trouvailles sur Victor Hugo. Il porte sa passion de chercheur jusque sur les infiniment petits, qui deviennent grands pour avoir touché un grand poète. Nous aurons désormais sa dissertation de Concours général, *De Deo* ; nous saurons que l'un de ses maîtres, l'ex-abbé Cordier, avait été le parrain maçonnique de Voltaire... De toutes ces rumeurs réveillées et de tout ce papier remué, Victor Hugo ne sort pas fort bon catholique, même quand il est un « jeune jacobite ». L'abbé Venzac, qui a de la bonhomie, de la malice et de l'indulgence, le lui pardonne.

» Sans doute convient-il de mettre à une place exceptionnelle les thèses exceptionnelles de Marcel Ruff, œuvres d'une vie. Il y a longtemps que les baudelairistes les attendaient. Voici une vingtaine d'années, Marcel Ruff s'était signalé à eux par l'un des plus intelligents et des plus profonds articles critiques qui aient été consacrés à « l'architecture des *Fleurs du Mal* ». Mais, dans sa thèse principale, son sujet ne concerne pas le seul Baudelaire : c'est l'histoire du péché, de la « conscience dans le mal » à travers le XVIIIe siècle. Dans son double registre — histoire du mal, histoire de Baudelaire — il suggère que l'histoire des générations pourrait bien être celle des diverses façons de faire, de rêver, d'aimer le mal et d'en souffrir. Le rameau d'or de cette descente aux enfers est une impeccable érudition, qui va aux sources premières, souvent aux sources inconnues ; qui nous ouvre, sur les origines du poète, sur son père, prêtre marié et deux fois marié, sur la genèse et les métamorphoses de l'œuvre, des horizons insoupçonnés. Et aussi sur tout un monde d'illuminés, de possédés, de frénétiques, de mélodrames, de romans ténébreux. Devant tant de coups de soleil noir, Marcel Ruff balance parfois entre l'effroi et l'ironie. Il n'est pas dupe et établit de prudentes distinctions entre ce qui se fait et ce qui se dit. C'est là un des charmes de ce livre très humain où il y a de la pitié, le sens de la douleur, le sens de la grandeur, mais aussi de l'esprit et du sourire. »

Après la section de littérature française, la section de littérature comparée est l'une de celles qui attirent le plus de candidats au doctorat. M. Charles Dédéyan, professeur de littératures modernes comparées, nous donne un aperçu de l'activité de ce « département ».

« En théorie, écrit-il, la littérature comparée est ce domaine de l'histoire littéraire où l'on étudie les interférences et les influences réciproques des littératures européennes depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Ainsi les thèmes littéraires, l'image d'un homme ou d'un pays, la fortune d'une œuvre particulière ou d'un auteur chez des peuples étrangers, les récits de voyages, forment son gibier de prédilection. Les néces-

sités du service étendent cependant ses attributions et l'on voit souvent les « comparatistes » de la Sorbonne s'occuper, avec le concours d'un spécialiste du Collège de France ou de l'École des Langues orientales, de littérature persane, arabe ou vietnamienne.

» Pourtant c'est la littérature occidentale qui fournit la plus abondante matière. Que de grands et beaux sujets sont nés, se sont développés et ont atteint la maturation nécessaire pour la soutenance et l'impression, sous la direction de nos maîtres, MM. Jean-Marie Carré et Fernand Baldensperger, pour ne point parler de Paul Hazard, dont la perte se fait si cruellement sentir.

» Pour me limiter à l'année 1954-1955, je signalerai d'abord la thèse de M. Triomphe sur Joseph de Maistre. L'auteur du *Pape* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg* plonge ses racines au plus profond du XVIIIe siècle rationaliste et illuminé, occulte aussi, mystiquement et politiquement. Son influence s'est étendue, également mystique et politique, à l'Europe post-napoléonienne. Sans elle, une Mme Swetchine, qu'il faudra bien un jour mettre en pleine lumière, n'aurait pas été l'inspiratrice de nos jeunes catholiques. Cosmopolite encore ce Thomas Hope, d'origine écossaise, né en Hollande, mort en Angleterre, mais après avoir promené sa laide petite personne à travers le monde et jusqu'en Orient et en Grèce — ce qui nous valut le roman d'*Anastasius* et d'admirables collections d'œuvres d'art aujourd'hui dispersées. M. Sandor Baumgarten s'en est fait l'historien alerte, indulgent, sceptique, comprenant son héros à merveille, en raison de son propre cosmopolitisme.

» N'est-ce pas cette connaissance des langues et des peuples qui manqua au soupirant de Mme Récamier — un parmi tant d'autres — fils d'un savant célèbre, professeur lui-même au Collège de France, grand voyageur devant l'Éternel, et doué d'une insatiable curiosité ? On a peut-être reconnu Jean-Jacques Ampère, rival et ami de Chateaubriand. Attiré par l'Amérique, l'Allemagne, l'Orient et les pays scandinaves qu'il a visités un des premiers, en ayant la prétention de connaître ce qu'il appelle comiquement le *scandinave*, considéré comme un seul idiome. Mais ne faisons pas de peine à son défenseur et historien M. Louis Tissot. Le travail valait la peine d'être entrepris et mené à terme, puisque aussi bien Jean-Jacques Ampère est un « éveilleur », rarement ennuyeux, et touchant par sa constance et sa mélancolie. Intéressant par ses amitiés où nous reconnaissons Chateaubriand, Jules Mohl, Tocqueville et Sainte-Beuve, pour ne rien dire de Ballanche, de Mme Récamier, de Gœthe. L'ombre de Jean-Jacques, dont il porte les prénoms, semble parfois présente dans ces attaches et ces affections.

» Comment ce dernier serait-il oublié en plein romantisme ? M. Jacques Voisins montre l'image que s'en forment les contemporains anglais de Jean-Jacques Ampère : Shelley, Byron, Moore, Hazlitt, et tant d'autres. Sa thèse, qui est la suite, en un sens, de celle de M. Henri Roddier sur *Rousseau en Angleterre* (1750-1800), a des qualités de sérieux, de soli-

dité, de pénétration auxquelles on ne peut que rendre hommage. De plus, l'auteur d'*Émile* aurait aimé les qualités pédagogiques de ce travail construit et constructif qui fait écho à nos « classiques » de littérature comparée : le *Gœthe en France* de M. Fernand Baldensperger, le *Gœthe en Angleterre* de M. Jean-Marie Carré. »

En philosophie, la thèse la plus remarquée de l'année a certainement été celle de M. Georges Canguilhem, à qui la Faculté a, d'ailleurs, rendu un hommage exceptionnel en l'appelant, quelques semaines seulement après sa soutenance, à la succession en Sorbonne de M. Bachelard. Voici ce que veut bien nous dire de cette thèse M. René Poirier, titulaire à l'Université de Paris de la chaire de logique et philosophie générale :

« M. Canguilhem a soutenu récemment deux thèses de grande valeur. La thèse principale est en apparence proprement historique et porte sur « la formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles », mais elle a une portée plus grande en ce qu'elle donne à l'auteur l'occasion : d'étudier le développement d'un concept très important de la biologie et de la psychologie modernes, en liaison avec la théorie générale du psychisme et de l'activité organique ; d'analyser la solidarité qui lie certaines découvertes avec une attitude épistémologique : mécanisme ou vitalisme (et qui est bien plus nuancée et déconcertante qu'on ne l'imagine) ; enfin, de faire une sorte de psychologie de l'histoire des sciences, en montrant pour quelles raisons, en vertu de quels préjugés et de quelles arrière-pensées, les historiens établissent parfois des filiations discutables, voire indéfendables.

» Dans un premier chapitre, l'auteur étudie les théories anciennes du mouvement du cœur et des mouvements organiques. Il peut alors aborder le problème de l'origine cartésienne du concept de réflexe.

» Concept difficile à déterminer objectivement car, s'il a dominé une partie de la physiologie pendant près d'un siècle, et s'il a paru pendant cinquante ans fournir la cellule à l'aide de quoi on pouvait construire l'ensemble de l'activité organique, nous nous interrogeons aujourd'hui sur ses limites et son usage théorique. On peut se demander si la simplicité des réflexes est originelle ou s'ils ne sont pas des réactions d'ensemble de l'organisme à un excitant, stylisées et mécanisées. M. Canguilhem prend le terme en son sens traditionnellement étroit, lié à l'image d'un influx qui se réfléchit sans changer fondamentalement de nature, et il conclut que l'idée et le nom ne doivent être attribués ni à Prochaska (1784), comme on le faisait dans la première moitié du XIXe siècle, ni à Descartes (1649), comme on s'est mis à le faire depuis 1858 sous l'autorité de Dubois-Reymond. Le véritable « père » du réflexe, c'est Willis (1670), de qui le nom n'apparaît qu'avec les exposés historiques d'Eckhard (1881) et de Ch. Richet (1882), mais sans qu'on lui ait fait sa véritable place. M. Canguilhem, qui se réfère à toutes les études parues sur l'histoire du réflexe et les discute en détail, prouve sa thèse par une analyse minu-

tieuse des textes de Descartes et de Willis et par la confrontation avec l'ensemble des écrits et des opinions de l'époque.

» Si l'on a attribué à Descartes la théorie du réflexe, en prenant pour prétexte les mots d' « esprits réfléchis » qu'il lui est arrivé d'employer au *Traité des Passions* (art. 38), c'est qu'on partait de l'idée préconçue que la théorie des réflexes procédait naturellement de l'esprit mécaniste qui anime toute la physiologie cartésienne, physiologie qui, dans ses schématisations trop simples et trop arbitraires, dans son insuffisante infrastructure expérimentale, était déjà dépassée au moment même où elle paraissait.

» L'auteur se plaît à souligner que le vitalisme et l'animisme se sont montrés plus féconds que le mécanisme grossier de Descartes, même dans la découverte de faits que l'on considère comme le symbole des actions « mécanistes » en physiologie, puis il suit l'évolution du concept de réflexe au XVIIe siècle. Les expériences sur les animaux décapités, qui se multiplient à cette époque, montrent que des réactions semblables se produisent indépendamment du cerveau et il faut en rendre raison, soit par communication directe des fibres nerveuses, soit par action de la moelle épinière, avec ou sans représentation, avec ou sans psychisme proprement dit. Le plus fidèle à la pensée de Willis semble avoir été un iatromécanicien français, Astruc, médecin d'esprit cartésien, qui situe dans l'ensemble de la moelle cérébrale le *sensorium commune*. Au contraire, Haller et Whytt, qui gardent mieux la tradition vitaliste de Willis, laissent se désagréger, se défaire le concept initial de réflexe.

» C'est avec Vonzer (1771), et Prochaska (1784) que la notion de réflexe va devenir précise et efficace et ce n'est que vers 1850 qu'elle prendra toute sa signification pratique et théorique, lorsque Pflüger en formulera les lois demeurées longtemps classiques (unilatéralité, symétrie, irradiation, généralisation) dans un esprit encore beaucoup plus proche de celui de Prochaska que de celui de la réflexologie mécaniste ultérieure.

» M. Canguilhem s'arrêterait ici s'il était un pur historien. Mais il est aussi un épistémologiste, qui tient à tirer la leçon non seulement des faits, mais de leur interprétation par des historiens. Toute l'histoire des réflexes montre une suite de systèmes ayant chacun son atmosphère, son unité, sa logique propres. Une découverte ne se comprend que si on la situe dans la pensée de celui qui l'a faite, et il est arbitraire, il est vain, de prétendre l'insérer dans un progrès logique, théorique, défini par nous rétrospectivement. Descartes devrait avoir inventé le réflexe parce que le réflexe est une notion mécaniste et qu'il était mécaniste. Mais c'est Willis qui l'a fait, et il était vitaliste comme presque tous ceux qui ont fait progresser la théorie. C'est que la logique des idées n'est pas celle de l'histoire. On ne peut prévoir, même après coup, qui devait trouver telle chose, ni comment, dans quel esprit, il l'a fait. Il y a une contingence fondamentale des événements intellectuels, comme sans doute des

événements politiques. Telle est la conclusion discrètement indiquée de ce travail de premier ordre. »

Dans la section d'histoire les thèses ont été également nombreuses. Celle de M. Courtois sur les Vandales et l'Afrique *provoqua une « soutenance-vedette », dont M. Marrou, professeur d'histoire du christianisme, analyse ici les causes :*

» Ce fut la soutenance la plus animée et la plus brillante que j'aie connue en dix ans à la Sorbonne ; un jury prêt à en découdre, un candidat sûr de lui et bien décidé à avoir le dernier mot, cinq heures de débats souvent pittoresques devant un public de choix, prompt à réagir. Parisien d'origine, Algérois d'adoption, M. Courtois est l'un des hommes qui connaissent le mieux l'Afrique du Nord et ses antiquités. Il a choisi d'explorer l'une des périodes les moins connues de sa longue histoire : celle de sa conquête par les Vandales au temps des grandes invasions.

» Beau sujet, traité avec ampleur. Ces Vandales, M. Courtois va les chercher au plus lointain de leurs origines, en Scandinavie, et reconstitue, étape par étape, leurs surprenantes migrations : les voici installés dans les plaines de Silésie et de Hongrie, puis, sous le contrecoup de l'avance des Huns, s'ébranlant vers l'Ouest. Le Rhin franchi, ils razzient la Gaule : M. Courtois reconstitue leurs itinéraires, qui ne sont pas sans rappeler ceux de l'avance nazie en juin 1940. La Gaule épuisée, ils franchissent, au temps de la moisson, les Pyrénées ; « l'Heure espagnole », comme dit M. Courtois, qui ne dédaigne pas d'éclairer d'un sourire la technicité de son exposé, ne dure guère ; toujours en quête de bonnes terres à blé, les Vandales passent le détroit de Gibraltar, traversent les Mauritanies au pas de course, atteignent Hippone (où meurt saint Augustin pendant le siège), Carthage enfin, et s'installent...

» Second volet du diptyque : cette Afrique même où ils vont régner. M. Courtois trace un large tableau de ce qu'elle était devenue en ce début du ve siècle, de sa civilisation, de sa romanisation et des limites de celles-ci. Tableau peut-être un peu pessimiste : victime de son optique africaine, M. Courtois juge l'œuvre de Rome d'après les ruines qui seules ont survécu aux invasions arabes ; s'il eût davantage tenu compte de ce que nous révèle l'histoire de l'Europe occidentale, il aurait peut-être estimé plus justement cette pénétration romaine qui n'apparaît pas moins profonde en Afrique qu'elle n'a été chez nous.

» Mais ce n'est pas à ce propos que M. Courtois a rencontré le plus d'objections de la part de ses juges. La critique, et cela en fit l'intérêt, portait sur un point plus central et plus essentiel. On sait qu'il est devenu classique d'exiger entre l'historien et son objet un minimum d'affinité élective, facteur de sympathie et de compréhension. Or, on croit sentir quelque incompatibilité d'humeur entre M. Courtois et ses héros : il affecte, à l'égard des problèmes religieux, une désinvolture quasi voltairienne, ce qui ne l'accorde pas très bien avec ces âmes de la fin de l'Anti-

quité, si profondément religieuses, elles, jusqu'au fanatisme inclus (l'épisode central de l'histoire de l'Afrique vandale est la guerre de religion qui a opposé l'arianisme de ses nouveaux maîtres au catholicisme des Africains romanisés) ; d'où parfois quelque incompréhension.

» D'autre part, disciple du regretté Halphen, M. Courtois reste, comme l'avait d'abord été son maître, très attaché à une conception « événementielle » de l'histoire : ce qu'il aime, c'est à préciser, dater, situer les faits d'ordre politique. Il excelle à débrouiller les intrigues compliquées de la dynastie de Genséric, déchirée par un système curieux de succession, celui-là même qui règle encore (mais il lui vient des Turcs) la dynastie régnante des beys de Tunis. Certes, il n'est pas moins attentif à explorer les aspects économiques de cette histoire, qu'il a su très heureusement mettre en valeur, mais on a pu lui reprocher d'avoir négligé, avec la vie proprement religieuse, l'histoire de la culture : comme les Ostrogoths de Théodoric en Italie, les Vandales se sont fait à Carthage les protecteurs des lettres latines ; on eût aimé voir accorder plus de place à l'étude de cette renaissance, qui ne fut pas méprisable, ainsi qu'en témoigne l'œuvre des poètes de l'*Anthologie*.

» Comme on le voit, fidèle à une bonne tradition, la Sorbonne reprocha à M. Courtois ce qu'il n'avait pas fait et eût pu faire, plutôt que ce qu'il avait effectivement réalisé, car, prise en elle-même, son œuvre se révèle excellente. Éditée aux frais du Gouvernement général avec un faste proconsulaire, par *Arts et métiers graphiques*, illustrée de belles planches hors-texte, cette thèse constitue un beau livre qui fait honneur à l'édition autant qu'à la science française. »

J'aurais aimé signaler d'autres travaux également remarqués cette année, une thèse en particulier sur Vasari, des études encore sur « les éléments folkloriques dans l'œuvre de Charles Debussy » ou sur « la vie rurale dans la banlieue parisienne », qui montrent combien la Sorbonne d'aujourd'hui est éclectique. Mais la place manque, et je voudrais terminer sur l'évocation d'un problème important auquel M. Pierre Moreau, d'ailleurs, fait allusion au début de ses remarques. Il s'agit de la suspension temporaire — mais qui se prolonge — de l'obligation pour le candidat d'imprimer ses thèses.

*L'*imprimatur *étant, pour des raisons faciles à comprendre, devenu depuis la guerre une simple clause de style, il s'ensuit que, dans leur immense majorité, les thèses sont soutenues sur texte dactylographié, frappé à cinq ou six exemplaires. En conséquence de quoi on ne s'est pas privé de dire que nos thèses actuelles étaient mort-nées.*

La vérité est assez différente. Pour nous borner aux thèses d'État, qui, naturellement, sont l'objet de soins plus jaloux, il convient d'abord de noter que certaines d'entre elles sont imprimées dès la soutenance — une dérogation aux règles d'avant 1940 prévoyant que le candidat peut éventuellement présenter au jury un ouvrage publié par lui antérieure-

ment. En vertu de cette facilité, sur soixante-cinq thèses d'État soutenues cette année, huit ont été déposées au secrétariat sous forme de volumes.

D'autre part, après la soutenance, et sous réserve que le candidat ait obtenu la mention « très honorable », des subventions peuvent être accordées au nouveau docteur : pour la thèse principale par le Ministère de l'Éducation nationale ; pour la thèse complémentaire par le Centre national de la Recherche scientifique. La subvention peut s'élever jusqu'à 60 p. 100 des frais d'impression calculés pour un tirage à trois cents exemplaires, l'éditeur ou, à défaut, le candidat assurant le reste des dépenses[1]*. On aura une idée de l'ampleur de l'effort accompli en constatant qu'en 1954 — dernière année pour laquelle les statistiques soient accessibles — 50 p. 100 des thèses d'État soutenues ont été subventionnées.*

Si ce pourcentage pouvait être non seulement maintenu, mais amélioré, il y aurait lieu de considérer que le résultat est appréciable et encourageant. Et l'on ne pourrait que s'en réjouir car il semble bien qu'en dépit (ou qui sait ? en raison) de son effacement, la critique universitaire représente aujourd'hui l'un des rares refuges de la patience et de la lucidité.

RAYMOND LAS VERGNAS

1. L'édition d'une thèse revient, en moyenne, à 800 000 francs.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

BALZAC

Œuvre. Tome XVI. Correspondance ; Paris ; Chronologie et répertoire
(Formes et reflets - Club français de l'Art)

En 1949 paraissait le premier volume de l'édition monumentale de l'œuvre de Balzac publiée sous la direction de MM. Albert Béguin et Jean-A. Ducourneau. Le tome XVI met un point final à cette entreprise, dont nous avions annoncé les débuts et qui fait grand honneur à l'édition française. Rappelons que l'ordre chronologique de l'œuvre adopté ici diffère sensiblement de l'ordre empirique établi par Balzac en 1842 pour classer tant bien que mal les quatre-vingt-dix romans de sa *Comédie humaine*.

Le tome XVI contient, pour l'essentiel, quatre cent dix-huit lettres rassemblées par M. Jean-A. Ducourneau. On trouvera dans cet important et attachant ensemble de très nombreux inédits provenant du fonds Lovenjoul ou de collections particulières ; le présentateur a, en outre, correctement publié la presque totalité de la correspondance éditée en 1876 non sans de multiples « arrangements qui ont été la source de maintes erreurs. Figurent également l'ensemble des textes consacrés à Paris par Balzac et qui ont été groupés par M. Patrice Boussel. Ces pages sont illustrées par quelques-unes des plus anciennes photographies que l'on conserve de la capitale et qui, datées de 1850-1852, sont pratiquement contemporaines du Paris que vit Balzac.

En fin de volume, MM. Charles Lecour et Fernand Lotte ont respectivement établi le répertoire des personnages et la chronologie de la *Comédie humaine*.

YVAN CHRIST.

UNE REINE ET SON FILS

par Pierre Audiat

Le retour de popularité que connaît auprès des Français la reine Marie-Antoinette est un fait de nature à retenir l'attention des psychologues. Un sentiment de culpabilité envers la fille infortunée de Marie-Thérèse s'est développé — récemment — au point qu'aujourd'hui les plus légères critiques de sa conduite privée, de timides réserves sur son rôle politique sont tenues pour des goujateries indignes d'un honnête homme. Un historien de mes amis ayant écrit que les sentiments de la reine pour Fersen ne semblaient pas avoir été entièrement platoniques, que, dans l'affaire du Collier, elle s'était montrée au moins imprudente a reçu, de vengeurs à plume, des lettres injurieuses et menaçantes.

Sans doute les sautes d'humeur sont-elles habituelles dans un peuple qui, n'oubliant jamais les paroles de saint Rémy à Clovis, passe les siècles à brûler ce qu'il a adoré et à adorer ce qu'il a brûlé, mais rarement elles eurent pareille amplitude. Le plus curieux c'est que ces revirements ne coïncident point avec le changement des régimes : la Restauration où, logiquement, aurait dû se manifester une volonté de réparation envers la reine martyre ne montra pour elle qu'une tiédeur apitoyée. Aussi bien Louis XVIII n'avait jamais eu beaucoup de sympathie pour sa belle-sœur ; Charles X avait éprouvé pour elle des sentiments mêlés, où entraient une amoureuse inclination, du dépit et un peu de jalousie ; quant aux ex-jacobins et aux anciens émigrés, ils n'avaient pas la mémoire si courte que le temps eût effacé tous les griefs envers l'épouse de Louis XVI. La « remontée » de Marie-Antoinette dans l'opinion fut surtout sensible, croyons-nous, à partir de la Troisième République, lorsque la Révolution française devint un terrain où s'affrontèrent conservateurs et radicaux, cléricaux et anticléricaux. Les personnages de l'histoire furent alors jetés dans la bataille ; le sort de Marie-Antoinette servit à stigmatiser le gorille féroce et lubrique auquel Taine avait fait allu-

sion dans *Les Origines de la France contemporaine*. Que la passion politique eût porté à l'échafaud une femme, qui avait été belle, aimée, rayonnante, révélait le déchaînement d'instincts atroces. Sa qualité d'étrangère, qui lui avait été reprochée par un peuple alternativement xénophile et xénophobe, élargissait son auréole de martyre ; des furieux avaient foulé aux pieds toutes les lois : celles du respect qu'on doit aux souverains, de la galanterie qu'on doit aux femmes, de l'hospitalité qu'on doit aux étrangers. On ne voyait même pas qu'à côté de Marie-Antoinette une victime encore plus pure, et, si l'on peut dire, encore plus innocente avait offert un exemple bien plus frappant de la fureur convulsive qui possédait les jacobins : Madame Elisabeth, dont toute l'existence n'avait été que bonté et simplicité, qu'on pouvait seulement accuser d'être la sœur de son frère Louis XVI, mourut elle aussi sur l'échafaud, après avoir partagé, avec sa belle-sœur Marie-Antoinette, une captivité à laquelle, si elle l'avait voulu, elle aurait pu vraisemblablement échapper.

Seulement, les mouvements de l'opinion ne dépendent point de la raison ; les éléments affectifs sont ici déterminants ; Madame Elisabeth, pieuse célibataire, princesse sans aventures, n'était point de taille à faire battre le cœur de la foule. Marie-Antoinette, au contraire, se présentait comme une héroïne de roman (les romanciers d'ailleurs l'avaient mise en scène) propre à éveiller ou à réveiller les sentiments et les passions.

Par un effet inattendu, la destinée affreuse de son fils, le petit Louis XVII, contribua à rendre plus émouvante encore celle de sa mère. Des trois beaux enfants qui l'entouraient sur le tableau qu'avait peint Mme Vigée-Lebrun, celui qu'elle tenait sur ses genoux, le futur Louis XVII — son frère aîné, le premier Dauphin, devant mourir en 1789 — serait donc « l'orphelin du Temple », le prisonnier de huit ans arraché des bras de sa mère, livré au sans-culotte Simon, puis abandonné, condamné à une solitude effrayante, coupé de tout lien avec ceux qui eussent pu lui apporter quelque réconfort, n'ayant jamais revu sa sœur, détenue pourtant à l'étage supérieur, sombrant dans une sorte de stupeur, enfin mourant mystérieusement, enfoui clandestinement dans une fosse commune ou — peut-être — disparaissant sans laisser de trace à la suite de sombres machinations ? Bien que Marie-Antoinette n'ait gravi que son propre calvaire, l'image du « calvaire d'une mère » s'ajoutait au sien pour en faire sentir l'abominable cruauté. Ainsi, s'explique une immunité vraiment exceptionnelle, car s'il est permis de tancer sévèrement tous nos souverains, d'étaler leurs fautes ou leurs crimes, Marie-Antoinette, amnistiée par ses souffrances et par sa mort, demeure à peu près la seule reine de France dont on ne puisse dire le moindre mal — fût-ce avec des fleurs. Au point que, lorsque nous lisons les rapports que l'ambassadeur autrichien en France, Mercy-Argenteau, adressait à l'impératrice Marie-Thérèse, mère de Marie-Antoinette, ainsi que les lettres de

Marie-Thérèse à Mercy-Argenteau, lorsque nous égrenons ces chapelets de conseils, d'avertissements, de reproches adressés par une mère vigilante à sa fille insouciante et légère, nous sommes aujourd'hui presque scandalisés. Et pourtant, il est extrêmement vraisemblable que « nous ne savons pas tout », et qu'en plus des lettres, secrètes, échangées entre Marie-Thérèse et Mercy-Argenteau, il a dû en exister de plus confidentielles encore, qui disparaissaient aussitôt lues : il subsiste, en effet, dans les lettres secrètes des allusions qui s'éclairaient sans doute par les lettres confidentielles. Les correspondances à double et à triple fond n'étaient pas sans exemple à une époque où le franc-jeu aurait paru d'une naïveté risible.

Ainsi, Marie-Antoinette apparaissait aux siens eux-mêmes sous un jour bien différent de celui sous lequel nous la voyons. D'ailleurs, compte tenu de la médisance, des intrigues de cour, des rivalités d'ambitions, des querelles de clans, il serait anormal que Marie-Antoinette, fort bien accueillie comme jeune dauphine à son arrivée en France, eût été sans aucune raison l'objet d'un revirement à peu près général, dans l'espace de peu d'années. Comment la timide archiduchesse, élevée selon les principes rigoureux de la cour de Vienne, bridée assez court moralement et matériellement, s'est-elle métamorphosée en une jeune femme évaporée, jetant l'argent à pleines mains, dépensant en vêtements et en bijoux des *centaines* de nos millions, exploitant sans retenue la faiblesse de Louis XVI, lui imposant ses volontés ou ses caprices, lui refusant, même en apparence, le respect dû à un époux et à un roi, mettant parfois le « pauvre homme », comme elle l'écrivit un jour, dans des situations difficiles qui n'étaient point faites assurément pour consolider son autorité ou augmenter son prestige ? c'est là une question qu'on ne pourrait résoudre que si l'école viennoise de Freud s'était appliquée, en 1785, à psychanalyser Marie-Antoinette.

Tout se passe, en effet, comme si le vocabulaire de la psychanalyse : *refoulement, censure, libido, transfert*, trouvait ici un emploi approprié. Il est piquant d'observer que trois des filles de Marie-Thérèse : Marie-Antoinette, qui fut reine de France ; Marie-Caroline, qui fut reine de Naples ; Marie-Amélie, qui fut grande-duchesse de Parme, ne tardèrent pas à rejeter les contraintes, lorsque le mariage les eut émancipées, et mordirent à la vie avec une allégresse qui parut scandaleuse même à ceux dont le collet n'était point monté (Des trois sœurs, Marie-Antoinette fut du reste la plus réservée). Devaient-elles au sang des princes lorrains mêlé avec le sang des Habsbourg un tempérament qui se révéla d'autant plus ardent qu'il avait couvé sous les cendres de la Hofburg ? Ou bien, faute de préparation, furent-elles soudain enivrées par le vin trop fort des plaisirs ? Toujours est-il que ses filles donnèrent bien de la tablature à Marie-Thérèse ; elle essaya, vainement, de les mettre en garde contre les dangers que courait leur réputation et de les ramener dans la voie austère, mais droite, du devoir.

On comprend mieux « l'affaire du Collier », dont les ténèbres ne sont pas entièrement dissipées, quand on se réfère aux rapports que Mercy-Argenteau adressait en 1785-1786 à son ministre, le prince de Kaunitz, pour informer l'empereur Joseph II qui avait succédé à Marie-Thérèse, sa mère. M. Louis Hastier a réussi à les obtenir des archives de Vienne et les a annexés à l'enquête, serrée et captivante, qu'il vient de publier sous le titre : *La Vérité sur l'Affaire du Collier* (1). Naturellement, ces rapports sont d'une prudence toute diplomatique, et rien n'y peut compromettre Marie-Antoinette, mais on sent bien qu'à l'ambassade on craint que la reine n'ait commis une nouvelle imprudence et que son étourderie ne l'ait mise en posture délicate. Très significatif — à mon avis du moins — ce passage d'un rapport de Mercy-Argenteau en date du 18 avril 1786 :

Ce qui complique encore davantage cette affaire déjà si embrouillée et peut la faire traîner en longueur est un incident tout nouveau dont la Reine m'a fait part sous le sceau du secret le plus absolu. L'accusé M. de La Motte (il s'était enfui à Londres) aurait demandé à revenir à Paris pour y voir sa femme (elle était incarcérée) et préparer, d'accord avec elle, leur défense commune. De l'avis de Sa Majesté, ce ne serait pas une pure invention, mais cela aurait été tracé dans le but « d'enliser » encore davantage Sa Majesté la Reine, ainsi que le Roi très chrétien en personne, et, en outre, pour gagner du temps afin d'échafauder d'autres intrigues et de susciter d'autres difficultés.

Si l'on rapproche cette confidence du fait que la Reine intervint auprès de notre ambassadeur à Londres pour empêcher La Motte de mettre à exécution son projet, on ne peut évidemment s'empêcher de croire que Marie-Antoinette n'était pas entièrement étrangère à une affaire dont elle avait d'abord affirmé qu'elle ignorait tout. Sans qu'il soit possible d'entrer dans une discussion dont chaque point exigerait de longs développements, disons seulement que M. Louis Hastier, produisant des inédits d'un grand poids — notamment des extraits du journal tenu par le maréchal de Castries, ministre de Louis XVI, — incline à penser que, voulant mystifier le cardinal de Rohan, qui désirait entrer dans ses bonnes et même ses meilleures grâces, la Reine est tombée à son insu dans une « manigance » montée magistralement par le couple La Motte-Valois, couple dans lequel l'homme pourrait bien avoir joué un rôle beaucoup plus important qu'on ne le croit généralement. Quoique l'affaire du Collier appartienne à la grande histoire, puisque l'acquittement du cardinal de Rohan par le Parlement, toutes chambres assemblées, sape un peu plus le trône et annonce l'assaut révolutionnaire contre la monarchie, l'intérêt que le lecteur trouve à en parcourir les dédales est essentiellement celui qui naît d'une curiosité toujours excitée et jamais rassasiée. N'empêche qu'une enquête, sérieusement menée, nous entraîne, sans que nous y son-

1. Fayard.

gions, dans le passé réel, qu'elle nous donne l'envie d'atteindre, par l'information et par la critique, sinon la vérité, peut-être inaccessible, du moins le point le plus rapproché de cette vérité.

C'est pourquoi l'énigme du Temple, et les essais, toujours renouvelés, d'en connaître le mot ne méritent pas d'irriter les historiens professionnels, comme ils ont le don de le faire. Il est bien vrai que, quelle qu'en pût être la solution : mort de Louis XVII en juin 1795, évasion avec substitution, « double mort » de l'enfant royal puis de son substitué, elle n'aurait aucune influence non seulement sur le cours (bien sûr !) mais aussi sur l'interprétation de l'histoire. Toutefois, l'immense littérature « Louis XVII » (deux ou trois ouvrages paraissent chaque année) a eu le triple avantage, d'abord d'éveiller la curiosité historique chez d'innombrables lecteurs, ensuite de leur donner une idée de l'infinie complexité des événements, enfin de les initier à une dialectique d'un tour très particulier, où la raison et l'imagination doivent sans cesse agir et réagir, se surveiller réciproquement et s'interdire toutes divagations.

Mais de telles enquêtes n'ont de vertu formatrice que si les enquêteurs ne sont pas obsédés par l'hypothèse qu'ils ont posée et s'ils ne sont pas prêts à la sacrifier, héroïquement, au premier signe de défaillance. Aussi le livre qui a paru récemment : *Le Procès Louis XVII*[1] et qui rassemble les plaidoiries du bâtonnier Chresteil, de Me Maurice Garçon, de l'Académie française, du bâtonnier Malzieu, de Mes René Escaich et G. N. Chresteil, ainsi que les conclusions du procureur général Béteille dans un procès que jugea la Cour de Paris durant les mois de mai, juin, juillet 1954, est-il un brillant exemple de la manière dont un problème historique ne doit pas être traité.

Pour rejeter la prétention extravagante d'un héritier Naundorff, il n'eût pas été besoin de mobiliser les lumières du barreau français si la question de la mort de Louis XVII au Temple n'avait été implicitement posée. Mais les avocats des deux parties s'ingénièrent, comme il est naturel, à grossir les arguments favorables à leur thèse et à escamoter, dans les manches de leurs robes, les arguments défavorables. Si l'on veut apprécier leur travail, il faut déjà être ferré sur le sujet, sans quoi on n'y verra pas plus clair que dans des tours de prestidigitation accomplis par d'habiles illusionnistes. Seules les conclusions du procureur général Béteille, qui, tout en se défendant d'arbitrer un débat d'histoire, hors de sa compétence, en présenta un résumé d'une netteté et d'une objectivité remarquables, sont de nature à doter d'un premier viatique le profane qui ne voudrait plus se priver des « jouissances exaspérantes » promises par Lenotre aux initiés du Temple, ainsi que le rappelle Alain Decaux dans la présentation qu'il fait de ce recueil.

1. Amiot-Dumont.

A travers les livres : Courants et tourbillons.

L'étude des courants, marins, aériens, politiques, économiques ne demanderait, pour aboutir à des conclusions utiles, qu'une longue patience si des tourbillons, venus on ne sait d'où, ne dérangeaient fréquemment le jeu compliqué mais régulier des forces observables, en déclenchant des « révolutions » dont les conséquences deviennent incalculables. Il faut en admirer davantage ceux qui s'efforcent de mettre, ou de retrouver, un peu d'ordre dans ces chaos mouvants.

— Réciter la suite des empereurs romains ou celle des rois de France était naguère un exercice dont un étudiant moyen se tirait à son honneur. J'ai connu un universitaire capable d'énumérer les ministères qui se sont succédé sous la troisième et la quatrième Républiques, mais je me demande s'il existe, même au Vatican, un érudit qui soit en mesure de dérouler la liste des papes en ne consultant que sa mémoire. Sur la barque de saint Pierre tant de pilotes ont pris le gouvernail qu'il est difficile de se rappeler leurs noms. Et si l'Église est le seul « État » qui ait traversé vingt siècles sans modifier sensiblement sa constitution et ses institutions, elle a, dans la conduite de ses affaires temporelles ou spirituelles, fait preuve d'une souplesse, voire d'une élasticité qui sont parfois déconcertantes. La période qui s'étend du milieu du XIVe siècle au premier tiers du XVIe siècle, avec le grand schisme d'Occident, les papes de la Renaissance, la rebellion de Luther et de Calvin fut, pour l'Église, un temps d'épreuves si cruelles, de scandales si flagrants, d'assauts si redoutables que les croyants tiennent pour une preuve de son origine divine le fait qu'elle ait survécu à de tels orages.

C'est bien l'impression que donne M. Daniel-Rops, de l'Académie française, dans le quatrième volume de son *Histoire de l'Église du Christ : L'Église de la Renaissance et de la Réforme*[1], et c'est bien celle qu'il a voulu, en catholique orthodoxe, donner à ses lecteurs. Il fallait, pour brosser le tableau de cette époque, autant d'autorité que de tact. L'autorité, M. Daniel-Rops la tient d'une information très étendue qui ne néglige aucune source ; le tact traduit sa volonté de ne jamais scandaliser, fût-ce en exposant des faits scandaleux. S'il indique tout, il n'appuie sur rien. Par exemple, pour les papes de la Renaissance, il se montre plus sévère que certains laïcs qui n'ont pas à se soucier d'orthodoxie, mais il ne les accable pas non plus sous des documents dont il faut malheureusement reconnaître l'authenticité.

On sera surpris également de l'esprit dans lequel est étudiée la sécession de Luther, traditionnellement présentée par les historiens catholiques comme une révolte des bas instincts et de l'orgueil. M. Daniel-Rops

1. Fayard.

nous montre le moine de Wittenberg se débattant dans une crise de conscience d'une grande noblesse, en proie à cette anxiété qu'ont connue, par moments, de saint Augustin à Pascal, ceux qui ne somnolent point sur le mol oreiller de la foi. L'erreur de Luther ne fut pas dans sa protestation contre le trafic des indulgences, dans son refus d'accepter une morale qui autorisait tant d'abus, elle fut dans sa témérité : fondateur, presque malgré lui, d'une Église, il s'aperçut assez vite que toute Église ne peut subsister sans hiérarchie et sans discipline ; que l'examen individuel ne saurait remettre sans cesse en question l'autorité de cette Église, et que si l'on commence à rejeter les « déviationnistes », on n'a plus le choix qu'entre l'anarchie et l'inquisition.

— Une « des plus extraordinaires figures du moyen âge » est précisément celle du dernier pape d'Avignon, connu — plus ou moins ! — sous le nom de Benoît XIII et qui, envers et contre tous, se considérant comme le pontife élu par un conclave qu'inspirait le Saint-Esprit, refusa d'abandonner la tiare, même quand les princes de l'Église et les princes de la terre l'eurent successivement abandonné, même quand sa souveraineté spirituelle et temporelle ne s'exerça plus qu'à Peñiscola, bande de terre étroite qui s'avance en Méditerranée, sur la côte d'Espagne, entre Tortosa et Vinaroz.

Naguère, l'écrivain espagnol Blasco Ibañez avait donné, sous le titre : *Le Pape de la mer*, un récit, légèrement romancé, d'une destinée hors série (Marcel Thiébaut avait traduit le livre en français). On attendait que fût restituée, dans sa vérité historique, l'image de ce pontife errant. M. Georges Pillement, en publiant *Pedro de Luna, le dernier pape d'Avignon* (1) satisfait notre curiosité. Sans sacrifier à la fantaisie, en restant dans les brancards de l'histoire, il réussit à évoquer non seulement l'aventure du pape de la mer, mais encore tout un monde qui nous paraît aujourd'hui « fantastique ». L'épithète convient ici car l'étrangeté de ces théologiens et juristes forcenés, capables d'argumenter sans fin, de prolonger de subtiles discussions pendant des mois et des années, mais qui s'entourent aussi de bouffons, d'astrologues et de mages, est telle que nous parvenons difficilement à les situer dans le réel ; ils nous semblent descendre d'une tapisserie dont quelque ancien Breughel aurait composé les cartons. Et quelles scènes, toutes découpées pour le cinémascope ! l'élection mouvementée d'Urbain VI, Benoît XIII assiégé dans son palais d'Avignon, l'évasion de Benoît XIII, sa mort à Peñiscola, de quoi tenter un producteur fastueux.

— L'ouragan qu'on appelle aussi la Révolution française a bouleversé l'évolution normale d'un peuple qui s'acheminait, lentement mais sûrement, vers un équilibre entre les pouvoirs de l'Etat et les droits du peuple. Il n'est pas certain que cette tornade ait hâté l'avènement d'une république digne de ce nom ; même à voir les choses d'un peu loin on

1. Hachette.

pourrait estimer qu'elle l'a plutôt retardé puisque le Directoire, le Consulat, la Restauration marquent, évidemment, une réaction contre la République une et indivisible, et un retour au « despotisme ». Toutefois une observation plus attentive conduit à un jugement plus nuance. Héritier des Jacobins, Napoléon n'a pas complètement répudié leur héritage ; il a, à sa manière, promu le principe d'égalité que les Conventionnels avaient fait passer avant le principe de la liberté. D'autre part, la Restauration, si l'on croit son plus récent historien : M. Bertier de Sauvigny, professeur à l'Institut catholique de Paris [1], ne fut aucunement un retour, politique et moral, à l'ancien régime. Comment aurait-il pu l'être d'ailleurs, puisqu'à la veille de la Révolution les tenants de la monarchie avaient, pour la plupart, perdu la foi et dans la mission divine de la royauté et dans la prédominance de l'Église ? Comment un roi, d'esprit aussi voltairien que Louis XVIII, aurait-il pu être profondément convaincu que le sacre, l'huile de la Sainte Ampoule, confirmaient les rois très chrétiens dans leur lieutenance du Christ et leur conféraient une puissance miraculeuse, attestée par la guérison des écrouelles ?

Au reste la Charte n'était qu'un compromis assez vague entre les tendances républicaines de l'ex-Sénat impérial et les institutions monarchiques ; on pouvait l'infléchir aussi bien en direction d'une monarchie à l'anglaise que d'un régime sommé d'un président couronné. M. Bertier de Sauvigny, grâce à une enquête qui n'avait jamais été poussée si loin, établit que la liberté de pensée, de parole et de mœurs atteignit alors un degré surprenant. Ce qui nous induit en erreur, c'est que la Restauration, comme tous les régimes quels qu'ils soient, eut ses tabous. Sous réserve de n'y point toucher, les Français étaient fort libres de persifler, de critiquer, de brocarder. Ils ne s'en privaient pas et pour que leur insolence les conduisît en prison, il fallait qu'ils eussent bousculé les tabous. Déjà la République, je veux dire : la Troisième perçait sous la Restauration, car la Deuxième fut une seconde fois un de ces tourbillons qui déroutent les courants.

— Même à la Troisième République il a fallu un bon quart de siècle pour « triompher », selon le titre que donne M. Jacques Chastenet, de l'Institut, au troisième volume [2] de son *Histoire de la Troisième République : La République triomphante* (1893-1906). C'est en effet vers 1900 que les Français s'aperçoivent vraiment que « la république est le régime qui les divise le moins », tandis que les batailles politiques et sociales ne se livrent plus que dans le cadre républicain. L'Exposition universelle de 1900 jette un éclat éphémère sur cette victoire, disputée et discutée. Car l'atmosphère n'est point rassérénée pour autant ; les rebondissements de l'affaire Dreyfus, l'antimilitarisme, l'anticléricalisme, l'agi-

1. *La Restauration*. Collection : « L'Histoire » (Flammarion).
2. Hachette.

tation ouvrière, les grèves, les attentats anarchistes entretiennent un climat fébrile qui ne préjuge rien de bon pour l'avenir. Seule leur ignorance habituelle des grands problèmes internationaux, leur indifférence à ce qui se passe derrière leurs horizons, leur conviction intime que, plus intelligents et plus débrouillards que les autres, ils se tireront toujours d'affaire, masquent à certains — un bon nombre — des Français la décadence de l'Europe et la montée des périls. La guerre de 1914 dont on peut distinguer les prodromes, et qui va provoquer l'affaissement, sinon la ruine, de l'édifice européen approche...

A mesure que M. Jacques Chastenet avance dans cette histoire monumentale, ses mérites apparaissent plus éclatants : les moindres ne sont pas une largeur de vues qui lui interdit de s'attarder à des querelles mal refroidies, un effort, réussi, pour « placer les faits dans leur environnement politique, économique et psychologique », surtout une aisance souveraine dans leur exposé. Les enfants ne s'intéressent pas beaucoup à la vie de leurs parents ; celle de leurs grands-parents excite davantage leur curiosité. Voici que montent en première ligne les générations pour qui les républicains de la Troisième sont déjà des aïeux ; elles devraient prêter l'oreille à M. Jacques Chastenet.

— C'est un auditoire beaucoup plus vaste encore auquel s'adresse l'historien belge bien connu M. Jacques Pirenne. Son entreprise cyclopéenne : *Les Grands courants de l'Histoire universelle*[1] est suivie par des spectateurs méditatifs qui l'admirent. Il ne reste plus qu'un tome, sur sept, à paraître pour que le monument soit achevé et que nous ayons une idée des chemins sur lesquels a été poussée l'humanité depuis les origines jusqu'à nos jours. Le tome VI, qui recouvre les années 1904 à 1939, la laisse suspendue au bord de la deuxième guerre mondiale. Elle s'y engage « sans se rendre compte de la crise historique que cette guerre représente » : l'Europe laminée entre l'Extrême-Occident et l'Asie, le recul de l'humanisme devant le totalitarisme, l'individualisme aux prises avec l'autoritarisme, le matérialisme martelant le spirituel. Du tome VI on peut déjà induire ce que contiendra le tome VII, mais ce que nous voudrions savoir (et personne ne le sait, pas même M. Jacques Pirenne), c'est le contenu... du tome VIII.

Tourisme mystique.

— Déjà au temps d'Hérodote, il y a quelque vingt-cinq siècles, des caravanes de touristes se rendaient en Égypte pour visiter la fabuleuse *Thèbes aux Cent Portes*, que nous appelons aujourd'hui Louqsor. Quel sentiment les poussait vers cette vallée des rois, sanctuaire et nécropole, dont la plus grande splendeur datait alors de mille ans ? La curiosité ? Le désir de retremper leurs croyances religieuses aux sources ? La

1. Albin Michel.

vanité d'avoir vu ce que d'autres ne verraient jamais ? Vraisemblablement, il y avait un peu de tout cela, bien que l'élément mystique fût sans doute dominant.

Et voici que le tourisme actuel, le grand et même le petit, s'imprègne de mysticisme. Notre siècle agnostique et sceptique veut retrouver dans les pierres et les sites ce qu'on n'oserait pas appeler, crainte du ridicule, l'âme des choses et les fantômes du passé. Le touriste-1955 se munit d'un guide pratique, d'un appareil photographique ou d'une caméra, mais il emporte aussi, dans ses bagages — ou dans sa mémoire — les livres qui l'ont mis « en état de grâce » et qui vont lui permettre d'entendre les hymnes et les chants qui montent des ruines.

On ne conçoit plus un voyage en Égypte ou en Grèce sans une préparation, on pourrait dire une « retraite ». Mais quel enchantement de « retraiter » sous la direction de M. Albert Champdor en contemplant les admirables images qu'il a assemblées et en lisant son texte qui ne leur est pas inégal [1] ! L'enthousiasme de l'auteur, la manière dont il entrelace le présent et le passé, l'évocation, au sens religieux du mot, des « multitudes d'âmes prisonnières de l'éternité » ne nous donnent jamais à sourire ; d'abord parce que l'éclat et la chaleur du style n'ont rien de conventionnel, ensuite parce que la beauté des images, en rabattant nos prétentions, nous rend propres à recevoir, humblement, l'initiation et à recréer une mystique qui semblait éteinte depuis des millénaires.

— Retraite préparatoire à un voyage en Grèce : *Dans les Pas des Héros et des Dieux* [2], sous la direction de M. Mario Meunier pour le texte et de M. Pierre Jean-Launay pour la photographie. On ne saurait dire si les photographies accompagnent le texte ou le texte les photographies, puisque M. Mario Meunier et M. Pierre Jean-Launay, tous les deux écrivains, ont mis en commun leur art et leur « style ». Si M. Mario Meunier emploie des paroles ailées pour nous faire sentir l'enivrement de la Grèce où les dieux ne dorment que d'un sommeil léger, M. Pierre Jean-Launay, par des sortilèges mal discernables, nous communique son émotion devant les paysages où des statues mutilées, des murs écroulés, des colonnes brisées, des lieux saints dévastés sont les signes que les divinités de la terre, de la mer et du ciel font aux passants attentifs.

— Même au Parisien, le tourisme mystique n'est pas interdit. Des guides qui sont en même temps des directeurs spirituels s'offrent à lui de toute part. Voici M. Paul Guilly qui nous conduit dans sa patrie :

1. Dans la collection *Les Hauts Lieux de l'Histoire*, *Thèbes aux Cent Portes*, avec 167 photographies, 40 vignettes, 4 hors-texte en couleurs se présente comme un ouvrage dont le luxe n'est pas la seule qualité. C'est une des très belles réalisations de l'édition française, due à l'auteur du texte, M. Albert Champdor et à l'éditeur, M. Albert Guillot. De même, *L'Egypte des Pharaons*, album éclairé de légendes (Ed. Albert Guillot).

2. Hachette.

l'île Saint-Louis, près de Paris[1], comme dans un cercle privé où nous ne pénétrons que par faveur exceptionnelle. Il veut bien nous raconter, avec une grâce rêveuse, l'histoire de cette cité sans pareille, il consent à nous faire rencontrer quelques-uns de ses fantômes : Lauzun, Mme Tallien, et cet étrange Rétif de la Bretonne qui en est comme le démon, et Baudelaire, et Roger de Beauvoir, et Charles-Louis Philippe et tant d'autres qui ont laissé aux parapets, aux embrasures des hautes fenêtres, dans les chambres délabrées d'hôtels jadis fastueux quelque chose de leurs secrets tourments ou de leurs joies silencieuses.

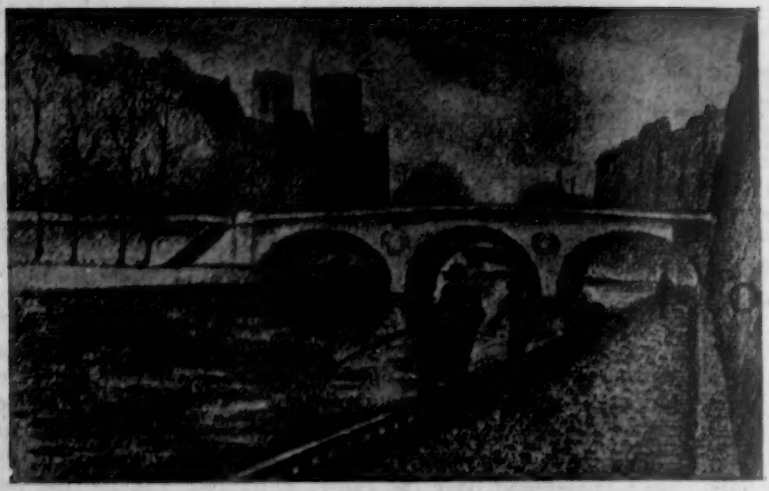
— Voici M. André Castelot qui découpe avec adresse et présente avec verve plusieurs scènes de la vie des Parisiens (ne pas confondre avec « la vie parisienne ») dans ce « grand siècle »[2] qui va de 1789 à 1871. Siècle chronologiquement court et pourtant fort long à qui l'aurait vécu, car il fut fertile en péripéties dramatiques. Pourtant, sous la versatilité du Parisien, sa tendance à oublier ses souffrances dans les plaisirs ou à s'enflammer brusquement pour des causes qui lui sont étrangères, on distingue en lui certaines constantes : un amour profond de sa ville, un sens de l'hospitalité « librement consentie », une bonne humeur qu'il faut beaucoup pour assombrir, un manque de cruauté qui fait que ses colères sont brèves et peu sanglantes.

— Voici M. Héron de Villefosse, grand spécialiste de l'histoire de Paris[3], qui ne se borne pas à décrire la vie de ses églises, de ses rues, de ses jardins, de ses monuments, mais qui nous montre, derrière les façades, des volontés, des aspirations, des intentions, en un mot la pensée créatrice qui a modelé et qui modèle sans cesse le visage de notre ville.

— Enfin, si la curiosité technique l'emporte sur les préoccupations mystiques, on se référera à l'ouvrage, classique, de M. George Huisman : *Pour comprendre les monuments de Paris*[4], qui vient d'être réimprimé, compte tenu de toutes les transformations architecturales de Paris, récemment intervenues. Rarement l'archéologie fut plus attrayante, rarement l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse concoururent aussi bien à nous rendre sensible le langage subtil des architectes.

PIERRE AUDIAT

1. *Découverte de l'Ile Saint-Louis* (Albin Miche).
2. *Le Grand Siècle de Paris* (Amiot Dumont).
3. *Histoire de Paris* (Grasset).
4. Hachette.



LE MOIS A PARIS

Saint-Germain-des-Prés l'été. — Les prés sont fauchés : plus de fleurs autochtones, plus d'étudiants, d'étudiantes des Beaux-Arts ou de nulle part, vastement chevelus, pantalonnés serré, les fesses cloutées de cuivre, sur le cœur un zigzag, Jeanne d'Arc, Anubis ou la lune — et traînant sur le pavé leurs pieds ingénieusement dénudés. De son église entre les marronniers, le Bienheureux Germain veille maintenant sur une population nouvelle, proférant des sons inintelligibles et, fait curieux, différenciée en deux sexes distincts : chez les uns, la poitrine est accrue d'une petite protubérance, d'un appendice sombre diagnostiqué Leica ou Zeiss-Ikon. Les représentants de la deuxième catégorie se vêtent de ces parures touchantes, surannées et gracieuses appelées robes. Leurs dos, souvent droits, nus et jolis, sont couleur de sable ou de terre. Contre le visage, les uns et les autres arborent, tenus à deux mains, une carte ou un guide : méandres de la Seine, entrelacs du métro, nervures des rues sont devenus le système veineux de ces étrangers qui nous visitent. Avec l'innocence des enfants, ils revendiquent le surnaturel :

— Étoile, *please !*

— Sacré-Cœur ?

— Je recherche l'Arc de Triomphe.

— Pardonnez-moi, l'Opéra ?

Que la France est soudain devenue riche ! Sur cette marelle au trait blanc réservé au stationnement des voitures, ce ne sont plus qu'énormes et rutilantes Dodge, De Soto, Rambler, Plymouth, Hillman. Ces engins à la Babbitt font étrange figure sur cette petite place paysanne et inter-

lope, gardée par le buste encapuchonné de Mabillon et son vis-à-vis nu, le jeune Orphée que Gide aimait, regrettant qu'il fût de bronze, mais se réjouissant fort qu'il couronnât la Société d'Encouragement à l'Industrie Nationale. Cette place Saint-Germain-des-Prés, catholique et néo-païenne, ornée des gargouilles de son square, des quatre Nymphes de sa fontaine, du coq doré de sa flèche, de ses deux Magots et du Christ de son porche, mêle, pour l'édification des touristes, la prière de ses cloches aux disques du café Bonaparte : c'est la loi des amants. *Venite adoremus.* Écoutez les jeunes gens, profitez de vos vingt ans. *Ave maris stella.* Johnny, tu n'es pas un ange. Ne crois pas que ça me dérange. *De profundis clamavi ad te, Domine.*

A l'angle de la rue de Rennes et de la rue Guillaume-Apollinaire, voici un petit bataillon qui couvre le trottoir de grandes feuilles de papier blanc, du papier à dessiner, dirait-on. Contre les murs de la Société d'Encouragement, ils dressent des plaques de carton argenté. Tandis qu'une jeune femme s'ensevelit sous les voiles noirs de son appareil photographique, des comparses tendent à bout de bras quelques-unes des feuilles blanches, afin de rabattre le soleil sur leur victime : un mannequin en grand manteau rouge, au col monumental, perchée sur des aiguilles noires, coiffée de noir, le cou serré et les oreilles pincées par des perles. Pauvre chérie, les badauds vous entourent avec un amusement sans bienveillance. La chaleur vous point, dans vos vêtements de l'hiver prochain, vos vêtements de l'avenir, vos vêtements qui ne sont pas pour vous. A chaque instant, une dame à cheveux blancs vous palpe, rectifie l'inclinaison de votre menton, l'orientation de vos doigts gantés, la courbure de vos coudes. Un monsieur passe une main préoccupée et impérieuse dans les crans de votre chevelure. Petit soldat au pied cambré, au sourire crispé, j'admire votre discipline. Enfin, après maintes poses, maintes photos, on plie bagage : escamoté, le manteau rouge ! Disparus, la toque et les gants ! Le sylphide en robe noire pousse un soupir de soulagement et se jette dans un taxi.

Quelle est cette étiquette que tous ces gens portent sur la poitrine ? Se prennent-ils pour des valises ? En s'approchant d'eux comme pour les embrasser, on lit sur leurs étiquettes une inscription redoutable et mystérieuse : *Témoins de Jéhovah.* Pourtant, ils ne semblent ni féroces, ni fanatiques. Ils ne sont point vêtus, comme on pourrait s'y attendre, de la tunique pourpre du sacrificateur, mais de bons costumes de bourgeois de province. Même de très petits enfants sont marqués du sceau *Jehovah's Witnesses.* Des adolescents-sandwiches stationnent devant la librairie « Le Divan » : sur leurs dos, on peut lire l'invitation à une grande réunion gratuite de Témoins de Jéhovah, ce dieu qui n'est donc pas si mort qu'on aurait pu le croire.

Une centaine de garçons vêtus en filles défilent au pas boulevard Saint-Germain : ce sont des scouts écossais.

Des cars capitonnés aux noms poétiques (« Silbervogel », « Caravaning », « Europe Tours » « Overseas ») déversent des troupes pleines de bonne volonté qui se groupent autour de cicérones : nous sommes exactement sur l'emplacement de la fameuse abbaye fondée par Childebert Ier en 558. Contiguë à ce lieu saint, s'élève *la Maison du Diable*. Comme son nom l'indique, c'est la plus littéraire de Paris. Mme de Beauvoir y travaille, M. Sartre y vit, ainsi que deux ou trois autres écrivains. La concierge même de cet immeuble privilégié est très intellectuelle. En montant le courrier, elle annonce d'un ton blasé :

— Aujourd'hui, il y a surtout des accus de la presse.

Cette manière si moderne de considérer les envois de *l'Argus de la Presse*, de les assimiler à des accumulateurs d'énergie électrique, mérite louanges.

Dans le quartier, même les Français sont étrangers, étrangers à la réalité. En voyant passer une mère et sa fille, les consommateurs du *Bonaparte*, réunis sur le trottoir autour des petites tables rouges, hurlent, ravis de leur perspicacité, avec ce « conformisme de l'aberrant » dénoncé par Gabriel Marcel :

— Ah ! les bonnes sœurs ! Ah ! les gouines !

Les provinciaux en vacances prennent vraiment ma paroisse pour un quartier réservé. Quand, en rentrant le soir, vous les repoussez, ils s'écrient avec une stupeur indignée :

— Pas la peine de faire la bêcheuse ! On le sait bien, que les souris de Saint-Germain, pour un sandwich, même pas...

La mansuétude du commissariat de la rue de l'Abbaye doit confirmer nos hôtes de passage dans l'idée que Saint-Germain-des-Prés, succursale très particulière du « Gay Paris », jouit de l'exterritorialité. On peut y vociférer en chœur toute la nuit, y organiser des orchestres de tam-tam et crier aux passants attardés :

— Tu veux bien que je te casse la g..., dis ? S'il te plaît, laisse-moi te casser un tout petit peu la g... !

Évidemment, nous avons aussi des visiteurs vertueux : ils achètent à l'épicerie une carafe de lait, la décapsulent sur-le-champ, lèvent le coude et la vident d'un trait, puis réclament du yoghourt à l'ananas.

D'autres se laissent tenter par les restaurants aux noms si prometteurs, tels *Les Assassins* de la rue Jacob. Ces meurtriers aux rideaux arlequins, semés de cœurs, de soleils, d'amours et d'arrosoirs, se ravitaillent en partie à la charcuterie voisine, où on entend ce genre de conversations :

— Où avez-vous mis les tripes des assassins ?

— Elles sont là, madame.

— Eh bien ! allez leur porter.

Une nuée de peintres « interprète » la minuscule et merveilleuse place Furstenberg, avec son lampadaire aux globes blancs protégé par

ses quatre catalpas et la maison basse, lépreuse, rose et ravissante, qui forme l'angle de la rue de l'Abbaye et du passage de la Petite-Boucherie. Assise sur le bord du trottoir, une égérie en salopette violette, sweat-shirt safran et fond de teint livide, s'impatiente. Elle bondit vers son ami et le mord au bras. Il la repousse d'un pinceau négligent et lui ordonne d'aller chercher du pain.

Devant le *Old Navy*, on fait cercle autour d'une jeune beauté. Ses ongles dorés et postiches sont aussi longs que ses doigts. Ses faux-cils bleus forment visière au-dessus de ses yeux tristes. Ses cheveux ont la teinte des digitales. Trouvant peut-être qu'on la regarde de trop près, un de ses amis, l'air d'un prince déchu, murmure d'un ton rêveur :

— Voulez-vous que j'aille vous... sur la tête ?

Passe un nègre vêtu de broderie anglaise.

Rue de l'Échaudé, on s'attroupe autour d'un élégant et sympathique jeune homme. La seule fausse note de son costume de tweed clair, c'est que celui-ci est tout éclaboussé de rouge.

— Pourquoi votre complet est-il taché de sang, puisque vous n'êtes pas blessé ? lui demande indiscrètement un agent.

— Pas comprends, répond-t-il avec un sourire désarmant.

L'agent l'emmène. Il proteste doucement :

— Papiers en ordre. Papiers en ordre.

Tel est Saint-Germain d'été. Mais déjà les jours diminuent. Demain la bise va chasser voyageurs et dilettantes. Ce sera le règne à nouveau des couples en duffel-coats, des troupes de petites filles allant à l'école de la rue Saint-Benoît et des clochards endormis sur les bouches du métro.

BEATRIX BECK

Hiéroglyphes. — Il y a deux ans, Denise Van Moppès nous donnait, sous le titre *la Corde Raide* (*Arrow in the blue*), l'excellente traduction d'un volume où Arthur Koestler raconte son enfance et ses premières migrations à Vienne, en Palestine, à Paris, à Berlin, de 1905 à 1921. Voici maintenant, dans *Hiéroglyphes* (*The Invisible Writing*)[1] une suite, non moins passionnante, de cette biographie : le départ pour l'U.R.S.S. en 1932, le retour à Paris — qui sera la résidence habituelle de Koestler de la fin de 1932 à l'automne 1939 — les trois missions et la condamnation à mort en Espagne (1936-1937), le passage de France en Angleterre (1940) où l'auteur, devenu citoyen britannique et écrivain de langue anglaise, vit, comme on sait, depuis lors. Koestler ayant volontairement élagué de ce

1. Calmann-Lévy. (Traduction Denise Van Moppès.)

second volume ce que nous connaissions déjà par *la Lie de la Terre* et par *Testament Espagnol*, le sous-titre d'*Hiéroglyphes* pourrait être : « Mes rapports avec l'Internationale communiste ». Ceux-ci occupèrent en effet toute la période 1932-1938.

Trois fois au moins au cours de sa vie, Koestler s'est trouvé « sans métier, sans patrie et sans le sou » : vers 1926-1927, quand il pensa mourir de faim en Palestine ; en 1933 quand il sortit de Russie ; et, en 1940, quand il s'évada de France. Dans les deux derniers cas, la cause de son naufrage (le triomphe du nazisme en Allemagne et la défaite de la France) lui était tout à fait extérieure. Mais rien, sauf « une passion pour la déraison » ne l'avait obligé, en 1936, à interrompre ses études d'ingénieur et à partir pour la Palestine. Rien non plus ne l'obligeait matériellement à rester à Malaga en février 1937, après avoir lui-même fourni aux franquistes de très forts motifs de vouloir le fusiller. Si Koestler subit les malheurs immérités que lui vaut la persécution hitlérienne, le besoin de brûler ses vaisseaux contribue donc aussi à en faire ce que les compagnies d'assurance appellent un « prédisposé à l'accident ». Les mésaventures l'abattent, les désastres l'exaltent. « Cela fait partie, j'imagine, du tempérament apocalyptique, du type de mentalité qui aspire à tout ou rien, tempérament qui manque de force dans les crises mineures, mais s'épanouit dans les catastrophes. »

Son comportement à l'égard du communisme ne procède pas moins d'un état d'esprit quasi messianique. Koestler a vingt-six ans quand il adhère au Parti communiste allemand. Il va au communisme comme on va « à une source d'eau fraîche » : cas banal. Il part pour l'U.R.S.S., qui le déçoit. Au bout d'un an, il est trop heureux de sortir de ce « désert inhumain », de ce « Neanderthal industrialisé ». Il n'a jamais pu se contraindre à écrire un seul article pour la presse orthodoxe ; la censure soviétique a étouffé, après l'avoir amputé de moitié, le livre qui lui avait été commandé. Un autre que Koestler en conclurait qu'il y a quelque chose d'incompatible entre lui et le communisme ; et il écrirait son *Retour d'U.R.S.S.* Koestler, non. Dès son arrivée à Paris, il se met au service du Komintern. Simple besoin de subsister ? Non. Il n'aura d'emploi rétribué que pendant quelques mois ; il veut vivre pour le Parti, et non pas *en* vivre. Mais pourquoi vivre pour ce Parti où il découvre par ailleurs un « cloaque intellectuel » ? Parce qu'il espère encore que le communisme « fera mieux » en Occident qu'en Russie ; et parce que Hitler le rejette vers Staline. (Plus tard Franco provoquera chez lui une réaction analogue.) Ce n'est pas tout. En 1934, il écrit un roman dont l'action se situe dans le home d'enfants où il travaille. Et lorsque le Parti condamne ce roman, comme il a déjà condamné le livre de voyage en U.R.S.S., Koestler, au lieu de proposer le roman à un éditeur non communiste, tombe dans un « découragement qui confine au désespoir ». Il avait cru trouver son Église, et cette Église, décidément,

le met à l'index. Sa condition d'exilé à Paris le réduit à ne voir que d'autres exilés, comme lui militants antifascistes. « Je n'avais plus d'amis en dehors du Parti. Celui-ci était devenu ma famille, mon nid, mon foyer spirituel... Il y avait dans le Parti un certain nombre de gens que je détestais, mais ils étaient des miens. Il y avait en dehors du Parti un certain nombre de gens que j'aimais, mais je ne parlais plus leur langue. » Quand il se décide enfin à rompre, en 1938, la vérité lui demeurera aussi difficile à accepter — selon ses propres termes — qu'un « ciel vide pour l'homme du moyen âge ».

Cet homme, que l'excommunication terrifie, est dévoré par le besoin d'absolu, tenté par un ordre de réalité qui envelopperait notre monde conceptuel comme celui-ci enveloppe notre monde sensoriel. Il souffre de trois complexes permanents : culpabilité, peur, solitude. Il se déchire, il ne trouve paix et bonheur que dans le châtiment : en prison, chez Franco, par exemple, parce qu'il estime n'avoir pas volé ce qui lui arrive. Un des chapitres les plus extraordinaires d'*Hiéroglyphes* — et qui suffirait à lui seul à prouver les dons exceptionnels de Koestler, comme romancier — est celui où il raconte son séjour au bord du lac de Lugano chez une amie qui deviendra folle après son départ : quand cette amie veut lui démontrer qu'il a son libre arbitre, Koestler, pris de rage, menace de jeter une soupière dans les vitres. « *Le déterminisme était déjà une position perdue dans mon univers croulant... mais je n'étais pas prêt à assumer les charges de la liberté.* » L'aventure qu'il sécrète, comme d'autres sécrètent de la bile ou de l'urée, se déroule simultanément sur le plan physique, psychologique et pathologique. Lire *Hiéroglyphes*, c'est assister à une séance de triple saut périlleux au-dessus d'une piste jonchée de cadavres, et entendre la confession d'une personnage des *Possédés*, étendu sur le divan d'un psychanaliste.

PIERRE FRÉDÉRIX

Le nouvel administrateur des théâtres lyriques. — Nous avons trop souvent répété combien il est nécessaire de remettre à son rang la musique dans nos théâtres lyriques pour ne pas nous réjouir de voir M. Jacques Ibert nommé à la succession de M. Maurice Lehmann. Le compositeur d'*Angélique* et du *Roi d'Yvetot* est un des très rares musiciens modernes qui aient su écrire pour la scène, et il est parfaitement qualifié, à la tête de la Réunion des théâtres lyriques, pour assurer dans un juste équilibre leurs parts respectives à la nouveauté et à la tradition.

Notre seul regret est que M. Ibert n'ait accepté qu'une mission temporaire et n'ait voulu s'engager que pour une année. Un tel délai est bien

court par rapport à la tâche qui l'attend. Certes, le nouvel administrateur aura vite fait le point de la situation ; il trouvera d'ailleurs en M. Bondeville un homme qui s'occupe depuis sept ou huit ans de nos scènes lyriques et dont l'expérience peut l'aider à dresser rapidement le plan des réformes indispensables. Mais une fois ce programme d'action établi, les difficultés commenceront aussitôt. Les pensionnaires de l'Académie de Rome ont certainement donné moins de soucis en vingt ans à M. Ibert que ne lui en donneront en un mois ceux de la salle Garnier !

Il faut d'abord refondre une troupe de chant qu'on a laissée péricliter au point que certains rôles essentiels, au lieu des deux titulaires qu'ils devraient avoir, n'en ont plus aucun. On devra reconstituer un répertoire que l'exploitation en série de trois pièces à grand spectacle a réduit à l'état de squelette. Sans doute, M. Ibert sera-t-il également conduit à réformer totalement les méthodes d'une mise en scène surannée. Nous espérons qu'il renoncera à ces décors construits comme des maisons, qui coûtent des dizaines de millions et sont remplacés partout depuis bientôt vingt ans par des effets de lumière, plus artistiques et plus économiques à la fois. La même rénovation serait la bienvenue dans le domaine des costumes : quand on voit ce que M. W. Wagner a réalisé à Bayreuth pour l'habillement des chanteurs et des figurants, quand on voit la perfection des masques et des perruques fabriqués par ses modélistes, il est paradoxal que notre Opéra continue, en dépensant cinq ou six fois plus, à travailler comme au temps de *Guillaume Tell* et des *Huguenots*. Les jeunes qui répètent : « L'Opéra est un spectacle ridicule » et qui se précipitent au T.N.P. ne se doutent pas que les mises en scène de J. Vilar ne sont qu'une très intelligente adaptation de ce qu'il a pu voir outre-Rhin et ne soupçonnent même pas que le théâtre lyrique bénéficierait plus encore que le théâtre parlé de semblables formules.

Le plus difficile concerne le répertoire. On devrait cependant arriver, à l'Opéra comme partout ailleurs en Europe, à faire étudier six ou sept œuvres lyriques nouvelles par an. En tenant compte largement des ouvrages dont le faible succès ne justifierait pas leur maintien au programme au-delà d'une saison, le répertoire se trouverait enrichi au bout de cinq ans d'une quinzaine d'œuvres et d'une trentaine au bout de dix ans. Alors seulement il deviendrait comparable à celui de nombreux théâtres étrangers, qui donnent chaque année une quarantaine de spectacles différents.

Peut-être serait-il sage, au moins pendant quelque temps, de maintenir le rythme actuel des créations véritables et de faire porter l'effort principal sur des reprises d'opéras donnés salle Garnier du temps de M. Rouché et sur la création à Paris d'ouvrages éprouvés par leur succès à l'étranger (Strauss, Carl Orff, Janacek, Prokofieff peuvent en fournir une dizaine). En outre, ne faudrait-il pas réserver une place à des opéras

anciens, de manière à retracer une sorte d'histoire du Théâtre lyrique ?

Il ne s'agirait point de revenir au répertoire du Capitole de Toulouse il y a cinquante ans (*Robert le Diable, la Juive, la Favorite*), ce serait ridicule, mais rien n'empêcherait de temps en temps une expérience. J'ai vu le public berlinois applaudir une *Africaine* très habilement allégée et présentée, et acclamer un *Fra Diavolo* rajeuni avec beaucoup d'humour. D'ailleurs les critiques qui ont accueilli la reprise d'*Eugène Onéguine* avec tant d'indulgence auraient mauvaise grâce à se montrer trop durs pour Meyerbeer, Halévy ou Auber ; ils valent bien Tchaïkowsky !

Puissent les Muses et la Fortune, dont M. Jacques Ibert voyait chaque jour les images dans Rome, ne pas l'abandonner à Paris ! Et puissent ses nouvelles obligations ne pas lui faire regretter trop vite l'escalier fleuri de la Trinità dei Monti, les bosquets de la Villa Médicis et le dôme de Saint-Pierre, étincelant sous un ciel qu'aucune toile peinte ne pourra jamais remplacer.

JEAN MISTLER

Les Ballets de l'Étoile. — Il faut saluer avec sympathie le retour, au Théâtre de l'Étoile, de la Compagnie des ballets réunie par Jean Laurent, journaliste, et Maurice Béjart, danseur et chorégraphe. Le programme comprend une reprise, *la Mégère apprivoisée*, réglée antérieurement par Béjart sur des pages de Scarlatti, et deux créations : *La Belle au Bois*, montée par Maurice Béjart sur des airs de Rossini, avec de ravissants costumes de Touchagues, assez capiteux, est une gracieuse et fine comédie de rencontres, de provocations et de coquetteries. A cette gaîté répond *la Symphonie pour un Homme seul*, également réglée par Béjart sur une musique concrète de Pierre Scheffer et Pierre Henry : poème de la solitude et de l'abandon. Mais avec un tact très sûr et un sens averti du théâtre, M. Béjart évite de ralentir et de figer le mouvement de son ballet dans la contemplation des profondeurs psychologiques. L'animation se soutient et se renouvelle, toujours suivie et variée. Le ballet est essentiellement un duo entre l'Homme et Elle, que sépare ou réunit le groupe des Autres. On reconnaît le thème de la Femme destructrice, de l'amour identifié avec la mort. A la fin, saisissant une corde tombée des cintres, l'Homme s'évade par en haut.

La troupe compte plusieurs jeunes sujets remarquables, à peine sortis des classes, d'une technique étendue sinon complète ; et si les exécutions peuvent manquer encore de fini et d'imperturbable sûreté, du moins sont-elles plaisantes et adroites. C'est une nouvelle génération d'artistes qui

apparaît. Citons Michèle Seigneuret, très expressive dans *la Symphonie* et qui montre de l'autorité ; Joan Cadzow, brillante et sûre dans *la Mégère ;* Tessa Beaumont, *la Belle au Boa*, est séduisante et gracieuse. Dick Sanders et Ray Pointer dominent le groupe des garçons, auprès de leur aîné Maurice Béjart qui se prodigue et qui reçut, comme interprète et comme créateur de *la Symphonie*, une chaleureuse ovation. Ses chorégraphies sont fidèles au style classique « modernisé » comme il se doit ; mais la manière personnelle en est assez originale pour n'être jamais confondue avec celle de Roland Petit, de John Cranko et de Jérôme Robbins.

Innovation intéressante : cette Compagnie, dépourvue de richesse, a résolu à sa façon le problème de l'orchestre : l'accompagnement musical est enregistré sur magnétophone et diffusé dans le Théâtre de l'Étoile par un système de huit haut-parleurs. On peut épiloguer. Certes la qualité des enregistrements pourra être améliorée ; mais, d'autre part, un orchestre ne garantit nullement des exécutions convenables.

PIERRE MICHAUT

Politique intérieure. — Les vacances parlementaires n'ont fourni jusqu'ici qu'un répit relatif au Gouvernement. Et déjà tous ceux qui suivent l'évolution politique ont les yeux tournés vers la rentrée, prévue constitutionnellement pour le 4 octobre, mais que certains événements pourraient fort bien faire avancer.

L'évolution de la crise marocaine a provoqué, dans l'aile modérée de la majorité, des remous qui ont eu leur répercussion au sein du Cabinet. M. Edgar Faure a donc dû s'employer à reprendre en mains une partie de ses ministres et à dispenser des apaisements aux représentants des républicains sociaux, des paysans, des trois groupes indépendants et des républicains populaires, dont les objections respectives concernant le problème dynastique au Protectorat ne concordent pas, du reste, strictement. Si, après des délibérations difficiles, l'accord gouvernemental s'est fait finalement, à l'unanimité, sur « un plan, une méthode, un calendrier », selon l'expression même du Président du Conseil, il est apparu clairement qu'il avait fallu tenir compte, dans une certaine mesure, de l'optique parlementaire.

Autrement dit, en invitant le Sultan Ben Arafa à constituer, dans un délai de cinq jours, un gouvernement comprenant des éléments représentatifs des divers courants politiques qui agitent si profondément le Maroc depuis deux ans, il s'agissait de mettre à l'épreuve l'autorité de l'actuel souverain et par là même d'en donner la juste mesure à ceux

qui, à Paris, fondaient sur cette autorité présumée leur propre attitude.

Voilà pour la méthode, dans sa première phase. La suite — dans la perspective d'un échec — devant consister en négociations directes entre MM. Edgar Faure, Pinay, July, Kœnig et Robert Schuman d'une part et un large éventail de personnalités marocaines, d'autre part.

Quant au plan, c'est celui des réformes qui tendent à instaurer dans le Protectorat un régime administratif, social, économique mieux adapté à notre époque. Il ne présente pas, sous l'angle de vue parlementaire français, de complications majeures.

Reste le calendrier. La date d'échéance fixée par M. Edgar Faure pour clore la phase critique est le 12 septembre. Il serait hasardeux de spéculer sur ce point, tant les aléas demeurent nombreux.

Quoi qu'il en soit, cela nous mettra à peu de distance de la rentrée des Chambres, c'est-à-dire du moment où les élus s'apprêteront à réclamer ses comptes de gestion au Gouvernement.

Si le règlement marocain paraît alors moins « rentable » qu'il ne l'espérait, M. Edgar Faure peut mettre à profit ce délai pour faire, avec M. Antoine Pinay, le voyage à Moscou auquel il a été convié par les dirigeants soviétiques lors de la Conférence à Quatre. L'atout, dans ce domaine, peut être de grand poids sur la tribune de l'Assemblée Nationale, où, dans un passé récent, et notamment lors de la ratification des accords de Paris, on s'est montré soucieux d'une normalisation des rapports entre l'Est et l'Ouest européens.

Avec cette carte en mains, M. Edgar Faure ne sera-t-il pas tenté d'inviter les députés à résilier sur-le-champ leur mandat pour aller devant le corps électoral à la faveur d'un climat propice ? Il lui suffirait, dans ce cas, de convoquer l'Assemblée quelques jours avant l'ouverture normale de la session, de façon que le Gouvernement demeure strictement maître de l'ordre du jour. Les élections générales pourraient ainsi intervenir dans la première quinzaine de novembre, avec un mode de scrutin légèrement retouché.

Tel est le scénario pour lequel, semble-t-il, il y aurait déjà de confortables adhésions.

MARCEL GABILLY

NOTES INTER-ARTICLES

Les longues Années, par Yoichi NAKAGAWA, p. 12. — *Esthétique de l'Abstraction*, par Charles-Pierre BRU, p. 31. — *La Vie des Vertébrés*, par J.-Z. YOUNG, p. 60. — *Le Livre des Sanctuaires de la nature*, par Louis ROBIN, p. 60. — *François Villon : Œuvres*, p. 139. — *H. M. S. Kelly*, par Kenneth POOLMAN, p. 148. — *Voix du Hoggar*, par Mme Maraval BERTHOIN, p. 148. — *Balzac*, p. 160.

Croquis et dessins de Orion, Christian Bérard, Kro-, Gaur, Sara, Marcles, Claude Tolmer, Louis Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bret et R. Cartaux.

IMP. CHAIX, 20 RUE BERGÈRE PARIS — 2663-8-55

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique
sociale
économique
culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES
150 Frs.

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

CONDITIONS D'ABONNEMENT
France et U. F. :
6 mois : 800 fr. — 1 an : 1.500 fr.
Autres pays :
6 mois : 1.000 fr. — 1 an : 1.800 fr.
Étudiants (France seulement) :
1 an : 1.000 fr.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen récent
REVUE DOCUMENTS :
S. P. 81.528 par B. C. M. « C », PARIS

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT
Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées
PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.
La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).
ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

DU COTÉ DES JEUNES FILLES EN FLIRT

par NINA FAREWELL

Adapté de l'américain par J.-P. Lacroix
60 illustrations de Roy Doty

Le plus grand succès d'humour depuis « Les Carnets du Major Thompson »

Le vol. : 465 fr.

FASQUELLE

MUSICA

REVUE D'INFORMATIONS ET D'ACTUALITÉS MUSICALES

★

N° d'OCTOBRE

CONCOURS SPÉCIAL

à l'intention des Musicophiles

Le Numéro : 150 Fr.

★

Spécimens gratuits sur demande à MUSICA, Service 410, Rue Bergère, 20 PARIS-9e.

LES ANNALES

Sommaire de septembre

RENÉ LALOU
Benjamin Constant

PIERRE SCIZE
Le chroniqueur judiciaire

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
La vie d'Alexandre Dumas père
V. - Le comte de Monte-Cristo

MARCEL THIÉBAUT
Lectures de vacances

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 95 francs

Collection « FEUX CROISÉS »

Ames et Terres étrangères

DENTON WELCH

LA PROMENADE INTERROMPUE

Traduit de l'anglais par Blaise BRIOD.

660 fr.

ROSALINA COELHO LISBOA

LES MOISSONS DE CAÏN

Roman brésilien.
Préface d'André MAUROIS de l'Académie française.

640 fr.

LAU SHAW

LA TOURMENTE JAUNE

Roman.
Traduit du chinois d'après la version américaine par Clément LECLERC.

1.200 fr.

O. W. PIERCE

LA PLANTATION

Traduit de l'américain par H. AUDIGIER.

495 fr.

HERBERT FRANCK

L'ENFANT MUET

Traduit de l'allemand par Michel TOURNIER.

600 fr.

PLON

ROMANS FRANÇAIS

RENE DE OBALDIA

TAMERLAN DES CŒURS

480 fr.

MARC CHADOURNE

LE MAL DE COLLEEN

420 fr.

JEAN CASSOU

LE LIVRE DE LAZARE

480 fr.

CHRISTIAN MURCIAUX

LE GROS LOT

480 fr.

PLON

NOUVEAUTÉS

LE PROCÈS DU MARÉCHAL NEY

par

René FLORIOT

" *Une démonstration éblouissante et irréfutable de l'innocence du brave des braves* "

★

LE COMTE D'ORSAY ET LADY BLESSINGTION

par

Élisabeth de GRAMONT

" *Deux existences brillantes... Deux héros qui du temps du dandysme furent le pôle d'attraction du " Tout-Londres ".*

★

LES AMOURS ET LES GUERRES DU MARÉCHAL MARMONT

par

Robert CHRISTOPHE

" *Quatre-vingts années de coups de sabre, d'amours et de complots et, sur tout cela, la constante présence de Napoléon ".*

★

NAPOLÉON EN CAMPAGNE

Tome III : ***De WAGRAM A WATERLOO***

par

Marcel DUPONT

" *Une peinture fascinante... les prodiges de cette minuscule armée de conscrits qui, lors de la campagne de France, faillit renverser la situation. »*

Également parus : Tome I : *D'Arcole à Aboukir* - Tome II : *De Marengo à Essling*

Chaque volume broché
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE